

Mensuel écologique - N° 7 - Mai 1973 - 3 F 50

la guenule

le journal qui annonce la fin du monde

Ouverte

LA PUBLICITE

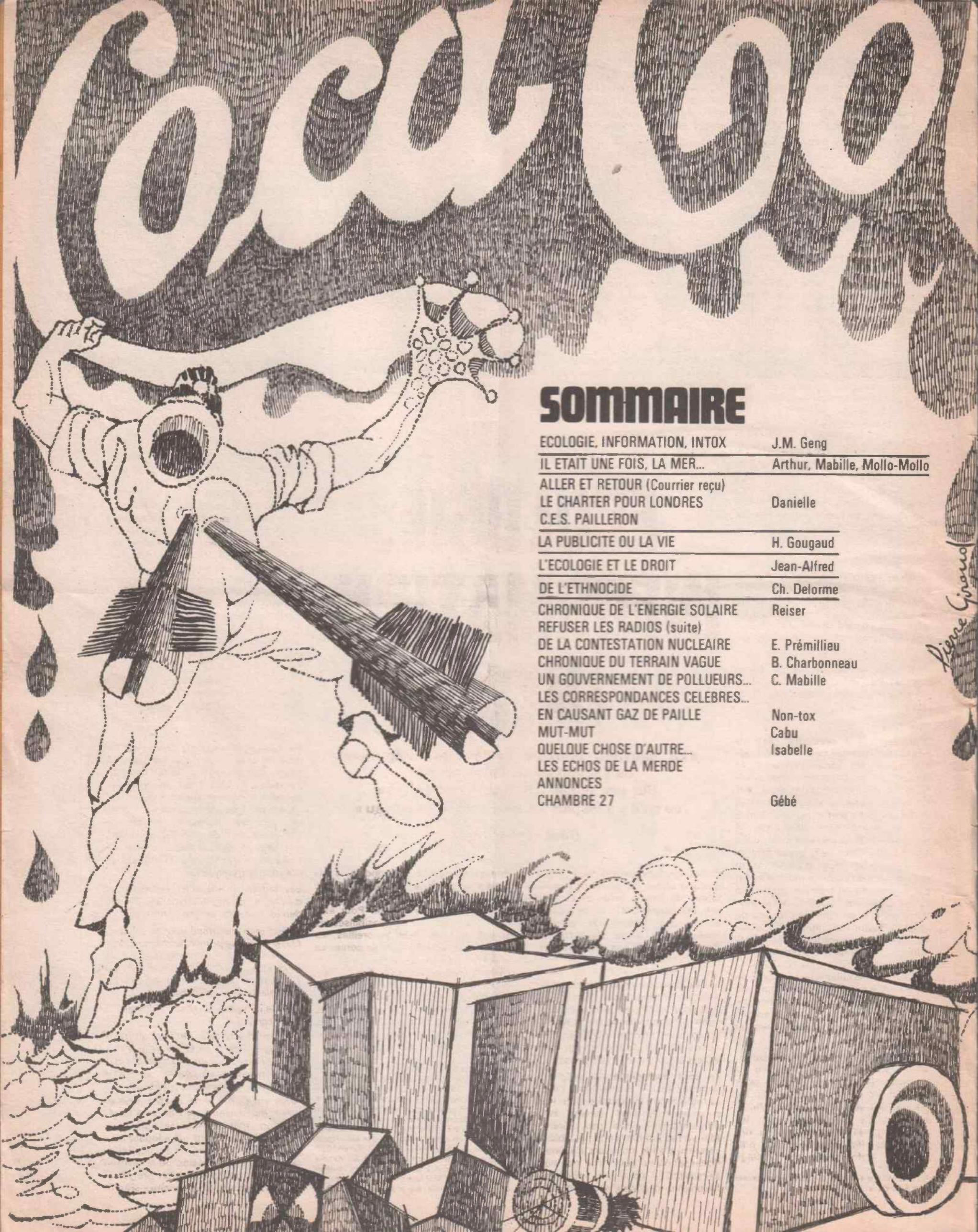
NOUS PREND POUR

DES CONS

LA PUBLICITE

NOUS REND

CONS



SOMMAIRE

ECOLOGIE, INFORMATION, INTOX	J.M. Geng
IL ETAIT UNE FOIS, LA MER...	Arthur, Mabile, Mollo-Mollo
ALLER ET RETOUR (Courrier reçu) LE CHARTER POUR LONDRES C.E.S. PAILLÉRON	Danielle
LA PUBLICITE OU LA VIE	H. Gougard
L'ÉCOLOGIE ET LE DROIT	Jean-Alfred
DE L'ETHNOCIDE	Ch. Delorme
CHRONIQUE DE L'ÉNERGIE SOLAIRE REFUSER LES RADIOS (suite) DE LA CONTESTATION NUCLEAIRE CHRONIQUE DU TERRAIN VAGUE UN GOUVERNEMENT DE POLLUEURS... LES CORRESPONDANCES CELEBRES... EN CAUSANT GAZ DE PAILLE MUT-MUT QUELQUE CHOSE D'AUTRE... LES ECHOS DE LA MERDE ANNONCES	Reiser E. Prémillieu B. Charbonneau C. Mabile Non-tox Cabu Isabelle
CHAMBRE 27	Gébé

Pierre Girard

L'identification du progrès historique de l'humanité avec le développement des forces productives rencontre son point de rupture dans les premières manifestations spectaculaires de la dégradation du milieu biologique.

Le capital continue, goulu, de prospérer comme un chancre cancéreux sur le dos consentant des larges masses travailleuses, écumant tranquillement la biosphère : allons enfants de la patrie le jour de gloire où tout va se casser la gueule est encore loin.

N'empêche, les rires jaunissent là-haut, et l'odeur de pourri qui émane des systèmes expansionnistes fige en rictus les sourires colgate des technocrates et crates : une prise de conscience écologique, ça coûte cher, ça menace **notre** compétitivité. C'est dans un luxueux numéro spécial des « Echos » (supplément au n° 11060), à la page 83, qu'on peut lire :

« Les spécialistes qui se sont penchés sur ce problème admettent unanimement que la destruction et le recyclage des déchets constituent souvent des opérations très onéreuses et que, par conséquent, on ne saurait surmonter la crise écologique actuelle qu'en acceptant d'inclure dans les prix des divers produits le coût du dommage potentiel causé à l'environnement ».

Ainsi on estime à plusieurs milliards de centimes le coût du recyclage d'un Lucien Barnier : ça ferait cher la minute d'intox sur nos ondes !

Le développement, et son mythe, est aveugle. En conséquence le contrôle, même éclairé, des forces productives ne suffit plus. Il faut, comme dit Ivan Illich, « un accord communautaire sur l'autolimitation de certaines dimensions technologiques ».

Vœu pieux, ou athée (Illich a défroqué), s'il ne s'enfile pas en divulgation bruyante, exaspérée, **impudique** (*) du secret écologique.

Intermédiaire : le réseau des média.

Obstacles : 1) la solidarité, plus ou moins transparente, des trusts économiques et des grands organes de presse. 2) la structure répétitive, anesthésiante de l'information, dans son écriture stéréotypée, son accueil dirigé de l'événement, son imaginaire banalisé, sa mystification chronique et massifiante. 3) la demande du public lui-même désireux de fourrage fantasmagique plus que d'information exacte : un petit coup de radio le matin pour se mettre en train, un gros coup de télé le soir pour oublier, ça fait passer l'angoisse en occupant le peu de conscience qui reste au sortir du collier. Oui, ce désir est lui-même un résultat (le cercle de la manipulation et de l'accoutumance), et la radio, c'est d'abord une certaine qualité sonore de grésillement, la télé avant tout une certaine leur blême qu'électrhomme vient palter un peu chaque soir en bon moyen veau français voyeur, gobeur et tout !

On est peu de chose face aux tirs croisés d'intox : faut pas trop le dire, ça paralyse ; faut pourtant bien le saisir pour ne pas foncer n'importe où. Ça qui est déjà sûr, et qui justifie l'existence de La Gueule Ouverte : les grands organes de presse sont au départ disqualifiés. Pourquoi ? Leur pratique de l'information est l'étalage

(*) : la pudicité est le nom pudique que se donne la censure dans la grande presse.

dans la dispersion : l'écologie ne vient qu'à côté des autres rubriques (vie politique, bulletin de l'étranger, faits divers, page économique, etc.) ; la juxtaposition des messages désamorce leur charge subversive éventuelle.

Presse tête brûlée que fascine l'événement dans son actualité immédiate, ils donnent tous l'impression de courir dans tous les sens, ah ! la vie fiévreuse, exaltante des journalistes, l'aventure, etc.

Tu parles ! Recracher les messages téléscriptés d'agence, compiler, sabrer ou atténuer, sous l'œil vigilant du chef de service (et celui, intérieur, de l'autocensure), bref tisser le grand message quotidien éculé du non-sens multicolore et spectaculaire, voilà le travail !

Toute la grande presse, comme un seul homme, a mordu aux récentes péripéties électorales : dessinant pour l'imaginaire de masse, et dans le respect le plus strict de la catégorie du **spectacle** (que les situs ont désigné comme l'essence de l'aliénation aujourd'hui), un champ de bataille que l'histoire a déjà déserté. Il y eut des

rins, combien de capitaines, combien de Concordes et de Sarcelles (maire communiste) ? —, rien n'y annonce un coup d'arrêt à la croissance exponentielle autour de laquelle s'active, l'œil illuminé, les mains fébriles, la technocratie grouillante des planificateurs paranos. EDF sereine quadrille l'hexagone à gauche, à droite, au centre et à l'extrême-centre.

Parce que la démagogie est la seule syntaxe dans laquelle puisse s'articuler un discours électoral en régime démocratique, il n'y a pas eu de problème écologique puisque « l'écologie » n'est pas un thème populaire. Et le Parti sait ce qui est populaire et ce qui ne l'est pas, ce qui va sensibiliser les masses et ce qui va les détourner. Vieille rengaine pour vieux cercle. Le désir du peuple aplati au prix du steak. Sensibiliser, mais c'est le travail du grand Traiteur idéologique, Intox, et ses frères !**

La farce électorale ne se découvre comme telle que quand la pollution franchit le seuil de lisibilité du prix du steak : à Carling (Moselle) 1509 électeurs se sont abstenus sur 1594 inscrits. Motif : « nuisances d'installations

Soit. La logique du programme commun identifiant bonheur et plein développement reste prise dans le filet économiste. Mais n'y aurait-il pas eu, dans une victoire de la gauche, une chance **indirecte** pour l'écologie avec la démocratisation des institutions, l'ouverture de l'information, le papillonnement euphorique du désir révolutionnaire ? Ouais. Peu de chances en tout cas de voir affectée la structure centraliste du pouvoir ; une économie de plein développement, ça se contrôle de très haut, ça se programme dans et pour l'ensemble du territoire : **alors qu'un problème écologique se pose toujours d'abord dans sa réalité locale** (Bugey peut fournir de l'électricité à tout le territoire, mais ne contamine d'abord que le voisinage). Dans un tel système, ceux qui auront la **décision** en matière de programme nucléaire, décideront aussi de la localisation des centrales (et la vertu d'un maire ne résiste pas à certaines tentations). Et ici pas de possibilité institutionnelle d'un veto local par référendum comme en Suisse, où un mouvement d'opinion peut se répercuter dans l'instance politique.

L'absence d'une telle articulation augmente les chances d'une explosion politique (oui, en Suisse aussi, on est en pays capitaliste, la démocratie aussi y est superstructure, mais l'écologie y rencontre la faveur d'une contradiction entre la base économique et les lieux de décision). Ici une remarque à l'intention de l'agent des Renseignements Généraux chargé de dépouiller la G.O. : non, l'écologie n'est pas une branche des sciences acoustiques, non, Bugey n'est pas une variété d'animaux de laboratoire, mais le lieu d'implantation d'une centrale près de Lyon (Lyon est au Sud de Paris, oui descendez avec votre doigt, voilà, le Sud, sur une carte, c'est toujours quand on descend), bref est-ce que c'est subversif ou pas votre canard, c'est pour mon rapport, eh bien, oui, C'EST SUBVERSIF, mais pour l'instant, c'est comme la dialectique, ça casse pas des briques.

Par rapport à la grande presse qui ne réfléchit que la surface de l'événement, au milieu de cette nouvelle presse où le refoulé fait un vigoureux retour —, comment situer la G.O. ? Où en est-on après six numéros ? Où en est, cinq ans après, la volonté de transformation de mai 68 (oui, cinq ans déjà, mais faut pas compter sur moi pour filer la chanson bien triste du souvenir lacrymogène) ?

Les lettres de lecteurs, la rencontre d'Annecy : premiers éléments. Dans le dernier numéro, un lycéen note ceci :

« Vous avez contribué avec la « Gueule Ouverte » à supprimer la coupure entre l'extrême-gauche révolutionnaire et les mouvements écologiques, réalisant que l'écologie, c'est vrai, ne saurait être que radicalement révolutionnaire ».

Ce que je rapproche d'une intervention de Vergnes :

« ... le problème de la lutte au niveau de l'écologie, c'est le problème de la libération de l'individu dans sa globalité : libération au niveau du langage, au niveau du sexe, au niveau de la pensée... »

Alors voilà : il y a un double mouvement, de l'extrême-gauche vers la révolution globale (décrochage avec l'idéologie du plein développement, jonction de Marx et de Freud, insistance sur la suppression de la division sociale du travail, abandon progressif des positions révolutionnaires stéréo-

ÉCOLOGIE, INFORMATION, INTOX

« La pauvreté entraîne le désir de changement,
de l'action et de la révolution.
Sur une feuille blanche, on peut écrire
ce qu'il y a de plus nouveau et de plus beau »
(Mao-Tsé-toung)

cœurs révolutionnaires pour espérer quelque chose du défilé des grosses têtes ; du moins jusqu'au dimanche soir 20 heures GMT. Coincé dans le convoi des retours de week-end, quelque part entre Saint-Denis et Paris (10 kms au pas sur la voie n° 3 de l'autoroute A 1), arrosé par le flux sonore de France-Intox qui lui sert toutes chaudes les premières estimations après l'avoir cuisiné un mois durant pour lui trouver ses intentions de vote —, l'électrhomme moyen (ère quaternaire, environ 2 000 ans après Jésus-Christ) lance un profond : « C'est bien ce que j'avais pensé ».

Le **coût écologique** du programme commun était-il moindre que celui du « programme » majoritaire (dont je rappelle les trois axes : turbine, bibine, pompodoline) ? Très peu sûrement. Malgré les interventions possibles sur certains grands pollueurs (qu'une nationalisation ne déclenche pas nécessairement) — pour une vallée de la Maurienne dégagée, combien de ma-

chimiques » dit « Le Monde », « oubliant » la centrale électrique qui est pour beaucoup dans le charme du paysage et le parfum de l'air. Pour être sensibilisés, ça, ils sont sensibilisés les gens là-bas : les yeux, les oreilles, les narines et le crachin dans la gorge. La pollution, passée un certain seuil, est **immédiatement didactique**. S'il faut attendre, pour que les gens soient convaincus, qu'elle le transgresse partout... ça va tomber comme des lapins, la grande myxomatose écologique, quand il suffira, à ceux qui en ont assez de vivre, de prendre l'air.

(**) En finir avec l'intox ! Et d'abord en démonter les pièges, en surprendre les mécanismes, en déconstruire l'écriture. Cela, oyez lecteurs de la G.O., pour annoncer la sortie prochaine d'un livre que la grande presse mettra sûrement pas son habit de dimanche et son plus beau sourire pour l'accueillir ! Titre (probable) : « Le discours d'intox », la première grande critique idéologique de l'information de masse (aux éditions de l'Epi). Cette notice basement publicitaire est gracieusement offerte par la G.O. à J.M.G. qui saura en quelques lignes flatteuses vanter dans son ouvrage la haute tenue rédactionnelle de la G.O.

typées), de l'écologie vers le politique, et c'est bien dans cette articulation-là qu'est le problème. La G.O. est donc en train d'expérimenter une double rupture : avec la grande presse, la presse bien pensante, celle qui veut contenter tout le monde à la condition que chacun reste à sa place de **spectateur** (le point de vue de Sirius, Le **Nouvel Observateur**) ; avec la presse militante de type traditionnel, dont certains organes persistent malgré mai 68 à tout couler dans le cycle volontariste des « allez camarades », et autres injonctions, une ligne, un journal, etc. (c'est parfois « sympa », mais ça reste fasciné par les séquences ponctuelles qui donnent l'illusion du mouvement, de la percée irréversible alors que le lieu d'affrontement et l'enjeu dans le même temps se sont **déplacés**).

L'une des tâches d'un mouvement écologique sera sans doute de trouver à son devenir-politique, inévitable, un langage, une stratégie, des objectifs, des formes et des moyens d'**intervention**, qui ne soient pas seulement la réinscription ici et maintenant de schémas révolutionnaires naphthalinés. L'avance d'une avant-garde se durcit presque toujours en **dogme**, se donne comme une orientation générale, comme une ligne directrice à laquelle il faut savoir se tenir : tous les

modèles hiérarchiques sont autoritaires et réciproquement.

Cette ouverture, que propose et dans laquelle se tient la G.O., ce refus du sectarisme **peut** amener deux conséquences. La première est de peu d'importance : c'est jamais rassurant quand y a pas de dogme, quand les repères sont volatilisés, quand y a plus de balises. La seconde, elle, présente un danger réel : le confusionnisme théorique, l'accumulation démocratique d'interventions contradictoires juxtaposées, le **merdisme** libéral et bon enfant qui accueille tout et n'importe quoi les bras ouverts, écrasant ainsi dans la masse ce qui porte la subversion réelle. Que ceux qui disent qu'au fond cette critique-là relève encore du dogmatisme se sentent pousser un cul rouge de singe, tiens ! Ils ne comprendront **jamais** qu'une alternative s'ouvre depuis un lieu différent des deux termes qui la composent.

C'est simple, malgré les -ismes : le monolithisme dogmatique est toujours paternaliste (le journal pense **pour** les lecteurs), l'éclectisme merdique est toujours démagogique (allez, laissez parler le peuple). Mais ce n'est jamais aussi limpide dans la réalité, et dire, par exemple, que la revue **Tel Quel** est à fourrer dans le premier terme, et **Actuel** dans le deuxième, serait, un, facile, deux, injuste.

Dire d'un journal qu'il est « bien fait » dans l'absolu, ça n'a pas de sens :

confusion d'une éthique et d'une technique. Une évaluation n'est possible que d'après ses objectifs et depuis un lieu déjà cerné (d'exigences, de critères, etc.) : d'abord repérer ces objectifs eux-mêmes. Tu veux gagner beaucoup de fric ? Tu fais **Elle**, un journal pour les femmes (la femme dans la presse n'est toujours que cible publicitaire ; allez MLF, il y a du travail de ce côté-là). Tu veux gagner beaucoup de fric, mais te donner en plus les satisfactions de la bonne conscience en te plaçant à gauche : tu fais **Lui**. Sartre y devient bandant. Tu veux faire de l'information « honnête », mais en gagnant pas mal d'argent quand même : tu fais **L'Express** ou **Le Nouvel Obs**. Qui mord encore à leurs justifications ? la pub donne du fric, le fric donne les « moyens » de faire de la bonne information, et donc on la fera puisqu'on vous le dit. Loi situ : en se vendant à la marchandise du spectacle, on succombe au spectacle de la marchandise (ce qui est la définition de la pub).

La pub c'est l'inconscient d'un journal. Et l'inconscient, ça parle aussi, quand ça ne tient pas le discours tout seul. La pub du **Nouvel Obs** contredit sans cesse son vouloir-dire (même si celui-ci est bien intentionné et produit des dossiers politiquement irrécupérables) : non par l'effet de tel ou tel contenu publicitaire, mais par sa présence sensible, sensuelle, soubassement toujours prégnant, ça t'avale en

douceur, Club Méditerranée, on se marre, tu parles Club Méditerranée, mais t'as quand même louché, hein, mon semblable, mon frère, sur tous ces appâts, la nana aux nénés, sable de tes souvenirs d'enfance, la mer, vieux Océan je te salue, tous ces fastes qu'un cadre peut se payer.

Je salue donc une absente dans la G.O., et ça, les écologues de la grande presse, moi je vous dis que ça fait passer un sacré courant, chez nous ! Mais l'important n'est même pas qu'un type se soit donné les conditions matérielles de l'exercice de l'honnêteté en refusant la pub ; ni que ce journal qu'il a fondé ne soit pas le résultat d'une étude de marché pour prospecter une clientèle éventuelle de lecteurs attirés par la marchandise écologique, mais seulement le résultat d'un éclair de lucidité, d'un désir et d'un travail. Après tout les Témoins de Jéhovah aussi sont désintéressés (ils ont investi ailleurs...). L'important, c'est que l'histoire elle-même, la crise écologique réelle nous interpellent **à travers** lui (vous savez tous son nom). Ce qui te parle dans la G.O., lecteur, et plus ou moins adroitement, c'est ta propre vie qui fout le camp : ça vaut la peine d'y **réfléchir**, non, de s'y réfléchir ? Allez cerveaux, en marche, comme dit Gédé, moteurs, on tourne ; et là aussi, c'est pas triste, c'est seulement angoissant, c'est seulement drôle.

Geng

LE CREPUSCULE DES ECOLOGUES

Aujourd'hui, tout le monde parle d'écologie. Mais chacun donne à ce nouveau mot magique un sens très différent. Le concept d'écologie est en voie d'éclatement total.

Le petit monde « écologachiste » émerge de la vague d'unanimisme qui avait un temps fait illusion sous le soleil du Bugey un jour de juillet 71... Il n'y a pas que l'écologie dans la vie ! Déjà, l'apparition de mouvements comme ETRE ou le M.E.U., la prise de conscience de divergences au sein du courant écologique avait mis la puce à

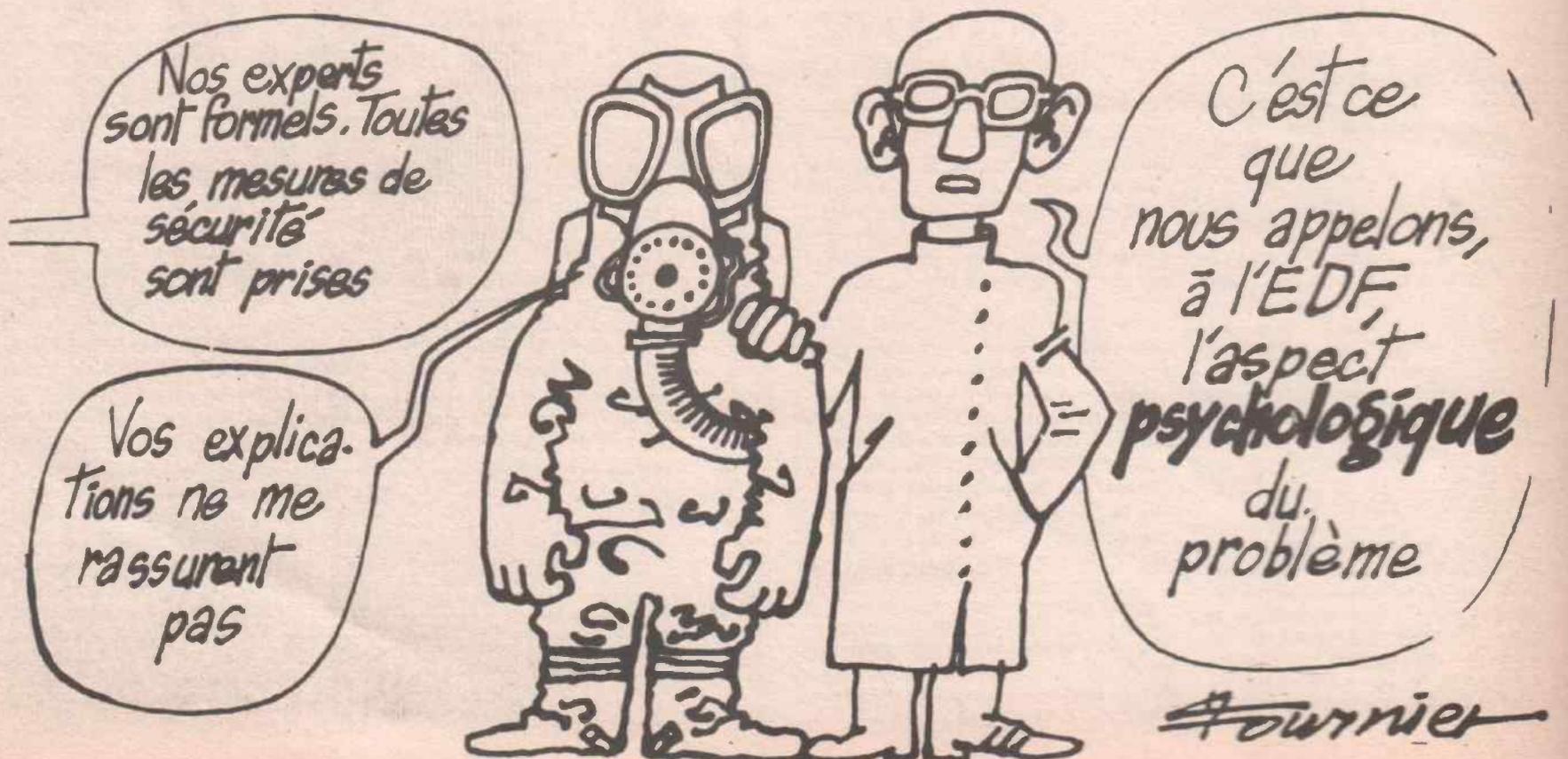
l'oreille de certains (1). Puis, au cours des derniers mois, c'est par exemple à l'intérieur même du groupe parisien de Survivre et Vivre (qui d'ailleurs n'était jamais signalé par sa cohérence théorique et pratique...) que cet éclatement s'est précisé à la faveur de discussions sur des problèmes précis : l'avortement, le tract du Dr Carpentier, la ville, les élections législatives...

C'est qu'en fin de compte, si on creuse

(1) Cf. En particulier « quand l'écologie rencontre-t-elle la liberté ? ». « Survivre et vivre », n° 14, p. 33. S. et V. 5, rue Thorel, Paris-75002.

par-delà la sphère verbale et verbeuse, nos motivations, nos désirs, notre « futur désiré » ne sont nullement les mêmes. Certains sont à Paris en « transit », attendant d'avoir amassé suffisamment d'argent ou trouvé des compagnons pour partir créer leur petit paradis communautaire loin de la pollution... D'autres au contraire se sentent « urbains » au fond d'eux-mêmes et voudraient changer la vie là et maintenant. Les autres enfin, les plus nombreux sans doute, hésitent et s'interrogent, car, sous leur forme ac-

tuelle au moins, ni la rupture ni la contestation à l'intérieur du système n'apparaissent vraiment satisfaisantes. L'intérieur du système... Une grande part de la problématique communautaire me semble aujourd'hui reposer sur un malentendu de taille. Le système s'infiltré partout, que ce soit dans l'espace physique ou, plus perfidement, dans notre espace « intérieur », dans notre relation au monde, nos modes de pensées et jusqu'à nos façons de ressentir... La campagne n'a plus rien à voir avec la « nature » (la



nature est encore une notion floue : comme le montre Moscovici, toute nature est dans une certaine mesure culturelle, toute culture est dans une certaine mesure naturelle. La campagne est habitée par des hommes, elle est comme la ville mais de façon différente, le théâtre de conflits sociaux, d'exploitation, de pollution. La télévision, la machine à laver la vaisselle, le supermarché pénètrent le milieu rural avec une rapidité effrayante. L'agriculture biologique n'a pas, automatiquement et indépendamment du reste, des implications révolutionnaires. Certains agriculteurs « bio », certaines entreprises de produits sains exploitent la main-d'œuvre de façon toute capitaliste. Et jusqu'ici et sauf exceptions, les agriculteurs les plus conscients socialement, ne se préoccupent guère d'agriculture biologique, tandis que les agrobiologistes ont plutôt lorgné du côté de la défense des valeurs terriennes ancestrales (travail, famille, patrie, autorité, propriété...) ce qui s'explique assez bien si on considère le mépris et l'incompréhension de la « gauche » vis-à-vis du monde paysan et des problèmes écologiques...

La société technicienne, sous sa forme capitaliste occidentale tout spécialement, se caractérise par une extraordinaire capacité de récupération (cf la publicité). La logique du système est expansionniste, impérialiste et tend à nier tout essai de formes de vie radicalement différentes. Même notre contestation écologique fait partie du grand cirque de la société du spectacle. Nous sommes sans le vouloir enfermés dans le rôle de **conscience critique** du système, de « clignotant » lui signalant que certains problèmes n'ont pas été « pris en charge ». Dans la mesure où notre critique reste parcellaire et ne s'inscrit pas dans le cadre d'un refus global, notre contestation risque à la limite de renforcer le système.

C'est tout logiquement que certains d'entre nous en viennent à refuser ce rôle de conscience critique dans lequel on veut nous enfermer.

Notre critique de la société actuelle ne vise pas seulement par exemple le gouvernement actuel ou la répartition des richesses, mais tant : 1) les finalités du système (valeurs dominantes) : désir de puissance, productivité à tout prix, profit maximum, agressivité, répression des instincts de vie... que 2) les formes de vie : exploitation de l'homme par l'homme, état centralisé, type de technologies employées, vie quotidienne insignifiante et abrutissante (formes qui sont à la fois les causes et les conséquences des valeurs dominantes).

De ce « grand refus » découle la sensation désagréable d'être irrémédiablement (?) piégés. Toute fuite vers l'extérieur (ex. Retour à la nature) n'est qu'une illusion (voir plus haut). L'échec actuel d'une bonne partie des expériences communautaires vient en partie du fait qu'elles ne sont qu'un refus, une fuite. Pourquoi sinon ce fossé entre les rêves utopiques et exaltants (An 01, ...) et la réalité quotidienne des communautés qui est en comparaison bien mesquine et bien grise ?

Et la « fuite » vers l'intérieur ? Elle me semble indispensable pour mettre en lumière à nos yeux nos conditionnements qui sont non seulement au niveau de la pensée mais aussi de l'affectivité, de notre rapport aux mondes et aux choses, de notre hiérarchie implicitement collée aux phénomènes vi-

vants (ex. : primat de l'intellect sur la sensibilité, de l'homme sur la femme, de l'espèce humaine sur les autres espèces vivantes...). Le déconditionnement généralisé des êtres est un préalable (en même temps qu'un moyen - et aussi une fin...) à toute transformation révolutionnaire de la société. Mais, la plupart du temps, on sort d'un conditionnement pour entrer dans un autre. C'est inévitable tant que le déconditionnement reste au niveau du **discours**, comme c'est le cas de la psychanalyse ou, dans une catégorie apparemment différente, de l'enseignement de toute religion ou système de pensée dogmatique et révélé. Certes, le discours n'a rien de mauvais en soi (sinon je n'écrirais pas cet article) et il est toujours bon de s'exprimer et de parler de ses problèmes. Mais le conditionnement touche plus profond que la sphère du discours. Les mots sont une façon éminemment habile, dont je ne contesterai pas l'utilité pratique, de mettre la réalité vivante dans des catégories pré-existantes. Quand on dit « la fleur est belle », fait-on autre chose que mettre la fleur - ou plutôt son image - dans notre mémoire. La sensation s'efface et il ne reste plus que son expression conceptualisée. « On a fait les lacs autrichiens et c'était sublimement beau ». Comme vous avez eu l'imprudence de me lire jusqu'ici, je me permettrai un conseil. Avant de poursuivre, une page de publicité. Khrisnamurti n'est pas un « gourou » ou un maître à penser, il se contente de poser des questions que je crois très importantes, d'aider à notre difficile prise de conscience de ce que nous sommes, de nos relations avec le reste du monde... Khrisnamurti ne nous « fournit » aucune recette, aucune doctrine (2).

Et après ? A mon sens, les risques et les limites de l'action militante, de l'expérimentation sociale « utopique » (du type communauté, villages, réseaux parallèles et autres) ne doivent pas conduire à leur refus. Mais notre action (quelle qu'elle soit) ne prendra de valeur « subversive » que dans la mesure où elle tend à créer une dynamique de transformation profonde des relations entre les êtres (3) ce qui est plus facile à formuler qu'à réaliser...

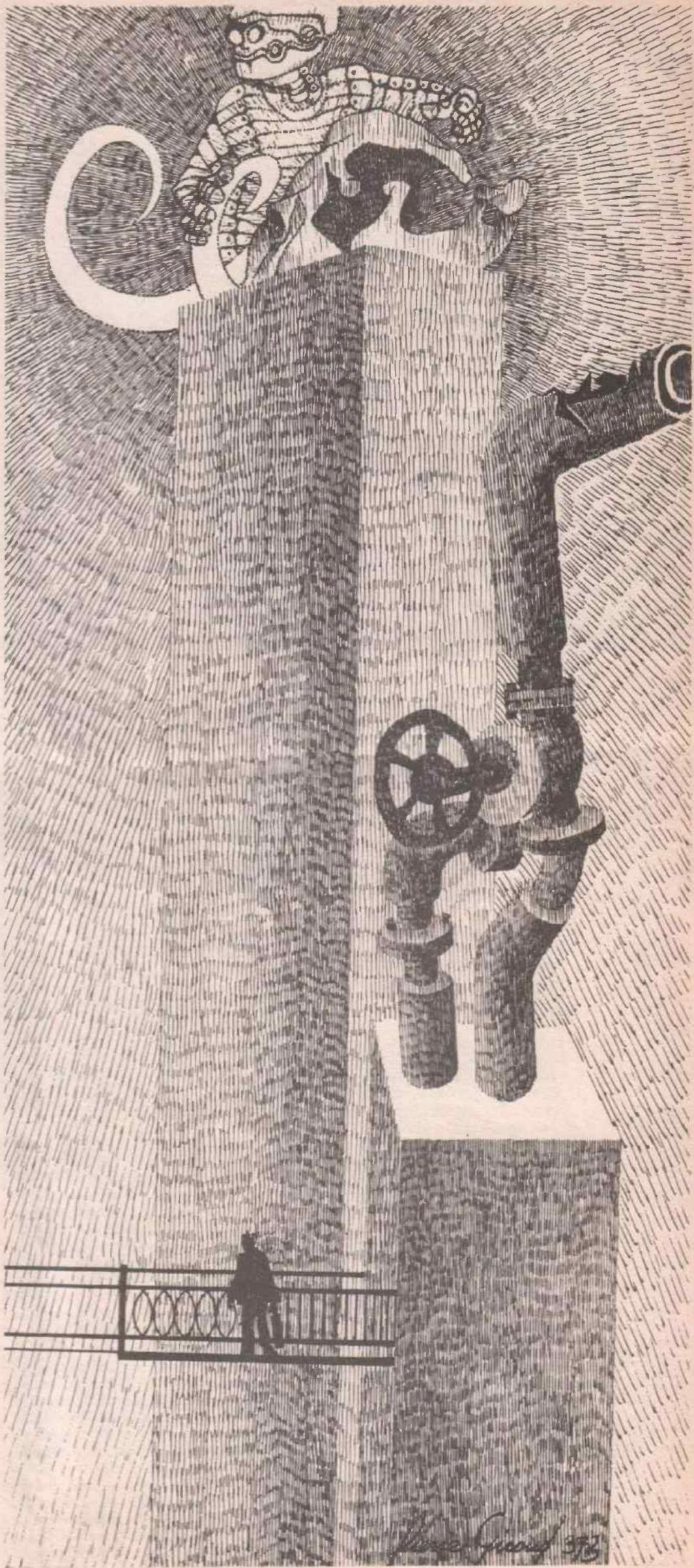
Reste à savoir où se situe le niveau d'équilibre (s'il existe) entre la recherche intérieure (et son danger, la fuite par rapport au social) et l'action sociale (et son danger symétrique, l'illusion que nous puissions transformer le monde sans changer notre vie).

Un coup de téléphone m'annonce la mort de Fournier. Avec lui, il me semble que s'achève toute une époque, toute une « étape historique », celle de la prise de conscience écologique, que son action a grandement contribué à « mettre en branle ». Et maintenant ? La vie est en perpétuel mouvement ; toute pensée figée devient vite fausse et s'il en est besoin, la réalité se charge de nous le faire voir. A condition de garder les yeux et l'esprit ouverts et disponibles. Comme disait Alain Peyrefitte (dans un contexte quelque peu différent...), « Il est difficile de faire des prévisions, surtout quand il s'agit de l'avenir ».

Laurent Samuel

(2) Cf. Khrisnamurti - Se libérer du connu (Ed. Stock).

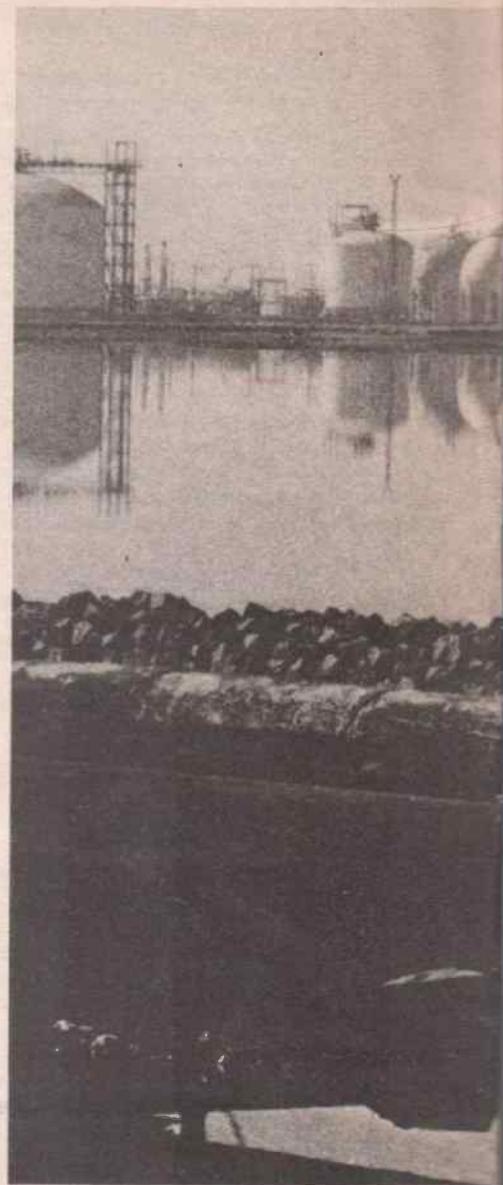
(3) Cf. « Vers un mouvement de subversion culturelle » « Survivre et vivre », n° 12, p. 2.



IL ETAIT UNE FOIS LA MER



Cap d'Agde



Berre

*Que nous soyons
devant une apocalypse
on ose à peine l'écrire,
tant on est fatigué
de l'entendre
et de le ressasser
soi-même.*

*(Emmanuel BERL,
« Le virage »,
(Gallimard)*

Dans certains manuels scolaires, les conseils de la Genèse, « croissez, multipliez, assujettissez », etc., sont déjà réalisés. On y lit qu'après le règne végétal puis le règne animal, est venu le règne Hominal. En attendant cette aube radieuse, l'homme, cet animal, a toujours besoin en priorité d'eau et d'oxygène pour vivre. C'est la mer qui les lui fournira si, dans dix ans, mer il y a. 84 % de l'eau de la biosphère est salée et 14 % de l'eau douce est sous forme de banquise. Inutile d'ajouter que les 2 % restants, fleuves et nappes phréatiques, sont presque totalement impropres à la consommation. La vente d'eau douce est donc le grand marché industriel de demain, avec la vente d'oxygène. Ces nécessités vitales n'ont pas échappé aux services de marketing des investisseurs qui se préparent de fructueux bénéfices en

(1) La vraie richesse, dans quelques années, sera de posséder une source en montagne. Commencez à poser des barbelés autour car on se battra pour les points d'eau. Savez-vous que le canton d'Evian, en Haute-Savoie, manquera d'eau potable cet été. Commentaire de Riboud : « mais pas d'eau minérale ».



Cap d'Agde

même temps qu'ils se hâtent de détruire tout ce qui est encore gratuit (1). « On organisera bientôt le transport de l'eau comme on a organisé celui de l'énergie. La production d'eau, son traitement, sa distribution seront l'une des grandes activités de demain ». (« Entreprise », 13 mars 73). Ajoutez le mot « rentable » et vous comprenez pourquoi les amendes distribuées par Pujade aux vilains pollueurs de rivières leur font une peine énorme. L'eau glaciale est déjà très recherchée : Lausanne est alimentée par pipe-line depuis les glaciers suisses. La Norvège fournit tout le Nord de l'Europe, jusqu'à Hambourg et Brème et bientôt Lille, via le Danemark. Des « experts » américains ont même pensé à faire dériver les glaciers du pôle jusqu'à Boston pour diminuer, n'est-ce pas, les frais d'exploitation et rapprocher le Martini de l'on the rocks.

Mais cette ingénieuse réalisation se heurterait à l'opposition des atomistes qui envisagent d'y déposer les déchets de l'industrie nucléaire, après les avoir vitrifiés. (?)

N'empêche que l'avenir, c'est encore la désalinisation de l'eau de mer dont les coûts aujourd'hui sont encore élevés (3 F le m³ à Eilat, Israël, avec l'énergie solaire gratuite), mais moins toutefois qu'ils ne le seront plus tard, lorsque les mers, dépotoirs des industries chimiques, métallurgiques et pétrolières, seront biologiquement mortes. Il est vrai qu'alors l'homme, vissé à son robinet et son masque à oxygène, ne sera plus qu'un numéromatricule dans un élevage de mutants. « En 1960, dit Bombard, polluer les mers, c'était un homicide par imprudence. En 1973, c'est un assassinat ». Les meurtriers vont bien, merci. Ils sont cotés en bourse et ont la Légion

d'honneur. Bombard est un des premiers à avoir agité en vain le grelot de la pollution, ce qui lui valut d'être classé parmi les fadas. En 58-60, le Commissariat à l'énergie atomique lui avait demandé de surveiller sur les poissons la radioactivité des zones de pêches. Ce naïf n'avait pas compris qu'il fallait répondre « aucun danger, continuez ». Au début, avec son radeau de naufragé volontaire, il voulait défendre l'homme contre la mer. Aujourd'hui, il essaye de protéger la mer contre l'homme, mais la tâche est bien plus ardue, quasi-impossible. Les gens ne croient que ce qu'ils voient. La mer en danger ? Allons donc. Il faut déjà être particulièrement inquiet, craintif, donc contestataire pour admettre que notre réservoir d'eau, d'oxygène et de protéines est menacé par l'expansion de notre niveau de vie (?) Parlez-en par exemple devant une assemblée du Lion's Club et vous comprendrez que la situation est très grave puisque personne n'y pige couic. Ces cons ne se réveilleront qu'en lisant le journal leur annonçant le rationnement en eau et l'interdiction de gaspiller l'oxygène, mesures survenant après la disparition totale du poisson comestible (94 % des thons rouges de Méditerranée sont aujourd'hui, pour cause de mercure, impropres à la consommation, selon la dernière revue du CERBOM) (2).

(2) Le CERBOM, Centre d'Etudes et de Recherches de Biologie et d'Océanographie Médicales, parc de la Côte, avenue Jean-Lorrain, 06-Nice.

Plus dangereux que les autruches sont les sauteux, pardon, y a pas d'autre mot, qui sous l'étiquette de DATAR (aménagement du territoire) ou d'EDF, envisagent froidement « d'industrialiser le littoral français et d'y bâtir notamment les futures centrales nucléaires ». Car ils savent que la frange littorale des mers est déjà la plus menacée par les déversements de toutes sortes, puisque tous les égouts, toutes les eaux de ruissellement chargées de produits toxiques s'y déversent. En l'occurrence, c'est donc un meurtre prémédité que les technocrates pompidoliens au service du CNPF et de la « croissance » préparent, soutenus, il faut bien le dire, par les perroquets locaux, maires, conseils généraux, pleurant après les emplois fournis par les usines. Je sais, c'est pas si simple, mais le résultat est là ! Dernier espoir : l'opinion publique. Encore faudrait-il qu'elle soit informée, et non pas chloroformée. En Corse, elle a bougé sans pouvoir empêcher la Montedison de poursuivre ses rejets. Tout comme les pêcheurs de Cassis n'avaient pas gagné en 64-65-66 la première bataille des « boues rouges » contre Pechiney, cette fois.

Ça va faire six ans maintenant que Pechiney (et Ugine) traitant la bauxite pour en extraire l'alumine à Gardanne et La Basse, près de Marseille, déverse 3 000 tonnes par jour de résidus divers (soude, fer, titane, chaux) dans la mer, près de Cassis, à 350 m de profondeur, dans la fosse de Cassidaigne. Pour justifier ses rejets, Pechiney invoquait la pollution « inadmissible » des nappes phréatiques en cas de stockage à terre, et soulevait l'habituel spectre du chômage pour ses 1 500 ouvriers. Il citait des exemples étrangers : rejets dans le Mississippi pour l'usine américaine de Baton



Rouge, rejet en mer pour les usines italiennes de Porto Maghera et Mestre, qui se soulagent par 17 m de fond au large du lido de Venise. Vous voyez le scénario : on peut utiliser la mer puisque les italiens le font. Ce qui rend comique l'affaire des boues de la Montedison italienne qui nous renvoie l'ascenseur et met Pujade dans l'embaras, qu'on sait à vrai dire coutumier, chez cet homme torturé. Je vous passe le détail de la lutte menée contre Pechiney par les pêcheurs et syndicats d'initiative du pays, soutenus par Bombard, Rostand et même Ricard, le roi de l'anisette. On peut pourtant pas dire que tout s'est fait en douceur puisque l'affaire est même allée au Parlement.

Le Sénat, que ça n'engage à rien, fut pur et dur comme d'habitude, votant une loi interdisant tout rejet en mer de nature industrielle ou atomique. La Chambre des députés prit le relais et, comme de juste, ajouta un codicille : « Toutefois, le Préfet pourra, après enquête publique, autoriser le déversement... », malgré le noble cri du député UDR Becker : « Sommes-nous les esclaves de l'industrie ou l'industrie doit-elle être au service de la nation ? ». Voyez qu'en 64, c'étaient déjà les UDR les plus rigolos. Le Comité de Défense des Eaux du Midi qualifia en vain Pechiney de « bande à Bonnot ». La bataille était perdue.

On nomma des « experts », pas n'importe lesquels, qui conclurent à l'inocuité des boues rouges. Pechiney mit le paquet : il fit paraître dans tous les journaux du Midi une page publicitaire où la mention « publi-informations » apparaissait, invisible, en bas de page. Dire que des journalistes se prêtent à ce genre d'escroquerie morale. On y lisait : « La Science répond à vos angoisses. Si vous la croyez pas, alors, qui croire ? ». C'était émouvant. Finalement, le décret du 4 janvier 1966 déclarait d'utilité publique le rejet des boues rouges Pechiney dans la baie de Cassis. Il était signé Maurice Bokanowski, ministre de l'Industrie, et G. Pompidou, Premier ministre. Ce rapport d'experts qui joua le rôle du cheval de Troie mérita qu'on s'y arrête deux minutes, car il préfigure le mépris avec lequel seront traités ensuite tous ceux qui se piquent de vouloir entraver la marche triomphale de la civilisation industrielle : les opposants sont présentés soit comme des « littérateurs », soit comme des mauvais savants « sans valeur scientifique ». La lutte contre Pechiney, c'est

CETTE HISTOIRE DE MER MORTE, CA VA MAL FINIR !

Fin 72, seize pays ont collaboré à une enquête du Conseil Général des Pêches pour la Méditerranée, sous l'égide de la FAO. Leurs constatations étaient plus qu'alarmantes. Si vous les avez lues dans votre quotidien habituel, c'est que vous avez de meilleurs yeux que moi. Les trois poumons de la Méditerranée, mer quasi fermée de 3 millions de km² sont le bassin provençal, l'Adriatique nord et la mer Egée. Les deux premiers sont déjà grippés. A l'exception des hydrocarbures agréablement répartis sur l'ensemble du front, tous les polluants s'accumulent près des côtes dans les sédiments marins, 90 % des eaux usées domestiques en provenance des pays dits développés ne sont pas épurées avant le rejet en mer. Ça fait quand même 38 millions de petits pollueurs sédentaires, les touristes n'étant pas compris dans les statistiques. Le bassin Nord-Ouest est le plus atteint : Catalogne, golfe du Lion, Provence, Gênes. La baie de Trieste-Venise est qualifiée de désert biologique. On a recensé de l'Espagne à l'Adriatique 15 700 usines, Fos non compris, déversant leurs sous-produits dans la Méditerranée et l'on sait que les pétroliers rejettent légalement 300 000 tonnes d'hydrocarbures par an dans les zones autorisées, vers Malte et devant l'Égypte. Les pays en voie d'industrialisation ne sont pas épargnés. Contrairement à celle des pays nordiques, la législation est très insuffisante, notamment en France, élégante formule diplomatique pour dire qu'en fait c'est la loi de la jungle. Solution des experts : faire une réunion qui décidera de la date d'une réunion où l'on pourra établir un projet de réunion internationale. Solution des utopistes : arrêter les usines, interdire les détergents, supprimer les pesticides, fermer les puits de pétrole.

Tenez, je vous livre les conclusions de ce rapport officiel dont il faut interpréter les précautions oratoires en usage dans les organismes internationaux :

1) La pollution dans les eaux littorales de la Méditerranée a atteint un niveau CRITIQUE. Cette situation est due essentiellement aux grandes quantités d'eaux usées domestiques déversées dans cette mer par les rivières, les égouts, et autres conduits, non ou insuffisamment traitées. Elle résulte également de la charge organique des effluents industriels et à l'absence presque complète de nos connaissances sur leurs composants toxiques et les substances solides.

2) La pollution des eaux du large doit être considérée comme GRAVE dans certaines régions où les industries côtières sont très développées. Les immersions de déchets, les déversements par pipe-line favorisent cette pollution. Il s'y ajoute les quantités importantes de pesticides que le vent transporte à la mer à partir des zones de forte production agricole.

3) Les zones les plus affectées par la pollution dues aux eaux domestiques sont les côtes très peuplées du bassin Nord-Ouest, de l'Ebre en Espagne à l'Arno en Italie, y compris toute la côte française, ainsi que celles du Liban et d'Israël.

4) La pollution industrielle touche essentiellement le bassin Nord-Ouest déjà mentionné ci-dessus et la partie septentrionale de l'Adriatique. Une situation inquiétante a également été observée dans la mer Thyrrénienne, la mer de Marmara, et dans certaines parties de la mer Egée et du bassin du Levant.

5) La pollution des plages, des eaux côtières et même du large, par les hydrocarbures est devenue un phénomène courant en Méditerranée. Ceci est dû au trafic important d'hydrocarbures dans cette mer, au fait qu'il existe encore des zones où le déversement huileux est autorisé et à ce que seulement cinq des quatorze ports pétroliers possèdent les installations adéquates pour recevoir ces résidus. Les inconvénients qui en résultent pour les engins de pêche et les difficultés de vendre le poisson provenant de certaines zones où il a pris un goût de pétrole, sont de plus en plus fréquents.

6) Cette situation est aggravée par la nature semi-fermée de la Méditerranée et par le faible échange de ses eaux avec l'Atlantique, le renouvellement total ne se faisant qu'en 80 ans environ. La dispersion et la dilution des polluants par d'intenses mélanges verticaux en hiver, dans certaines régions, ne pourront pas compenser les effets de cette limitation des échanges. Ceci est parfaitement illustré par l'augmentation des cas où les polluants ont une action néfaste sur les ressources vivantes.

7) La plupart des pays méditerranéens se préoccupent insuffisamment des problèmes de la lutte contre la pollution et de la mise en application des réglementations concernant les taux de polluants admissibles dans les effluents domestiques ou industriels.

de la propagande. L'opinion publique est abusée. Les pouvoirs locaux font de la surenchère pour garder les électeurs. Nous, par contre, sommes des savants qui savent. Nous ne pouvons pas tout prévoir, certes, et l'exceptionnel nous échappe. Cependant, nous n'en tenons pas compte sous peine d'entraver l'essor de la technique. On croirait entendre les défenseurs des centrales nucléaires. Le rapport favorable à Pechiney était signé : A. Gougenheim, J. Chedin, P. Drach, H. Lacombe, J. Darras et J. Vincotte.

Leurs noms méritent de passer à la prospérité car ces zigotos ont créé un précédent, celui de la caution scientifique au service des destructeurs de la nature donc de l'homme. La Montedison, l'autoroute B 52 Aubagne-Toulon, Le Larzac, le barrage de Naussac, les forages en mer, les centrales nucléaires, autant de batailles que gagnera le couple Science-Profit, faites-lui confiance, contre l'instinct vital des populations rétrogrades concernées.

Arthur

LES PROCHAINES CENTRALES NUCLEAIRES DE L'E.D.F. SERONT CONSTRUITES EN BORDURE DE LA MER

La plupart des prochaines centrales nucléaires françaises seront construites sur le bord de la mer ou à proximité immédiate du rivage. Les sites où des centrales sont déjà en service ou en construction (Chinon et Saint-Laurent-des-Baux sur la Loire, Fessenheim sur le Rhin et Le Bugey au nord de Lyon) ne sauraient en effet donner asile à toutes les centrales dont la construction est envisagée au titre du VI^e et du VII^e Plans, et l'Électricité de France a déjà arrêté de nouvelles localisations.

Les futures centrales seront construites sur des sites déjà considérés comme « ouverts » ou sur des sites nouveaux. Les premiers comprennent, en plus de ceux déjà nommés : Narbonne, dans les Bouches-du-Rhône, et Boreas-Ambès, dans la Gironde. Les seconds comprennent : Gonvelles, dans le Nord, près de Dunkerque ; Saint-Vaury-en-Caux, dans la Seine-Maritime, près de Dieppe ; Dampierre-en-Burzy, dans le Loiret, près de Gien ; Golfech, dans le Tarn-et-Garonne, près de Castel-sarrasin ; Port-la-Nouvelle, dans l'Aude, près de Narbonne ; Fos, dans l'Hérault, près de Béziers, et Aramon, dans le Gard, près de Nîmes. La sécurité de faciliter le refroidissement des centrales en évitant la pollution thermique des fleuves et des rivières a poussé à cette orientation.

IL
ETAIT UNE FOIS
LA MER

L'ETRON ROUGE DE LA MONTEDISON

Ces dernières années, les profiteurs du capitalisme italien compriment enfin que le plus sûr moyen de durer était de pousser le bon peuple à la consommation. Publicité et conditions de crédit, méthodes classiques et inusables, furent dégueulées par tous les moyens d'information.

Parmi les produits en question, l'électroménager : mixers, cuisinières, frigos, machines à laver, lave-vaisselle, etc. Et le plus cassables possible.

Intervient alors le premier trust chimique italien, seconde entreprise du pays, la Montedison (fusion de Montecatini et Edison). Pourquoi ? Tout simplement parce que l'électroménager, pour être vendu, doit être beau, étincelant, clinquant et que, donc, il faut une peinture adéquate.

Le débouché était tel que Montedison n'hésite pas à se faire attribuer le marché. C'était en 1969.

Seulement, pour faire du bénéf, faut toujours baiser quelqu'un. Or, depuis 67-68, la contestation ouvrière barbouillait de slogans les murs d'usine de l'Italie du Nord et, d'Aoste à Venise, il fallait payer toujours plus de flics ou de provocateurs fascistes. Les profits de boîtes aussi gigantesques que Fiat et Pirelli s'en ressentaient, l'absentéisme faisait rage, les prolos préféraient la rue, la grève sauvage et le sabotage.

Aussi, pour implanter son usine de peinture, Montedison choisit la Toscane, vers le Sud, où le chômage sévit et où la lutte sociale n'est pas encore adulte. 400 emplois étaient ainsi offerts.

Et comme on prévoyait beaucoup de déchets (les pollueurs ont cet avantage tactique provisoire sur les écologistes qu'ils savent toujours à l'avance ce qu'ils vont cracher...) on s'installa en bord de mer, à Scarlino, à 80 km au sud du port de Livourne, face à l'île d'Elbe.

45 milliards de liras étant engagés, il fallait que ça tourne, vite et à l'économie, sans s'embarrasser d'épurateurs, afin de contrebattre la concurrence étrangère.

Montedison pensait aussi que ses effluents passeraient inaperçus au milieu de tous ceux déversés dans la Méditerranée par les usines chimiques tapissant les abords de plages entre Gênes et Naples. Quelques milliers de tonnes de plus ou de moins, il faudrait être écologues à foutre en asile pour faire la différence...

Ainsi, Montedison pensait éviter les ennuis que lui valut, à Spinetta Marengo, dans le Piémont, la pollution active d'une rivière par une première unité de production.

Enfin, le trust savait s'assurer la bienveillante passivité de l'opposition et des syndicats selon l'adage désormais célèbre : « Je t'emploie et tu t'écrases ».

Le 6 mars 72, au lendemain d'une grave crise financière nécessitant un rendement accru, Montedison-Scarlino commençait à « produire ».

Par une conduite spéciale de 2 km, ses déchets étaient acheminés jusqu'aux soutes d'un navire à quadruple coque (pour éviter que les déchets, trop toxiques, ne rongent les parois et le fassent couler trop vite...). Chaque nuit, une fois plein, le bateau allait se débarrasser de cette fiente criminelle sur le « fond des veuves », au large du cap Corse, dans les eaux internationales. Il commença par 1 500 tonnes quotidiennes pour en arriver très vite aux 3 000 actuelles.

C'est quoi, papa, les boues rouges ?

Pour obtenir la peinture, il faut du blanc de titane (bioxyde), obtenu par l'attaque de l'ilménite, minerai sableux noir, à l'acide sulfurique. Se dégagent alors des sulfates ferreux (de fer, titane, vanadium, chrome, arsenic, plomb, cadmium). On isole le bioxyde de titane par précipitation et combustion. Reste donc une masse énorme de déchets.

Pour une tonne de bioxyde de titane, on rejette 4,5 tonnes d'acide sulfurique, 1,5 tonne d'oxyde de fer, 6,5 kg d'oxyde de manganèse, 3,3 kg d'anhydride de vanadium, 1,3 kg de trioxyde de chrome, des dérivés d'arsenic, de plomb et de cadmium.

L'acide sulfurique, ou vitriol, brûle toute matière vivante s'il est concentré (cétacés), coagule les protéides (dont sont composés tous les êtres vivants), augmente l'acidité de la mer (d'où déséquilibre et mort des plantes et animaux), diffuse dans l'eau (il tue dans un rayon de 3 km autour du point de dégagement).

Le titane et le vanadium sont des métaux rares dont une dose infime peut avoir des conséquences catastrophiques (à Minamata, au Japon, on ne pouvait même pas doser le mercure rejeté par une usine. Deux ans après, plus de 100 morts...).

2 mg (milligrammes) par litre de titane tuent le plancton végétal et 4 mg le plancton animal (plancton pollué = poisson pollué = homme pollué). Le vanadium a des propriétés cumulatives et toute dose absorbée reste dans l'organisme. Les doses suivantes s'accumulent à la première et peuvent, chez l'homme, déclencher des troubles du sang en dérégulant la formation des globules rouges.

L'oxyde de titane, insoluble, reste en suspension dans l'eau de mer et le vent, en emportant des gouttelettes, peut le transformer en aérosol toxique pouvant atteindre les êtres vivants hors de l'eau et provoquer une fibrose pulmonaire, la titanose (nombreux sont ceux qui, sur et autour de la Méditerranée, courent ce risque).

Titane et vanadium sont des catalyseurs au contact desquels des réactions chimiques imprévisibles peuvent se produire.

Le « Scarlino », bateau chasse-merde de Montedison, déverse 3 000 tonnes de déchets par jour. A raison de 3 kg d'oxyde de titane et 3,5 kg d'oxyde de vanadium pour 4 tonnes d'acide, ce sont 24 tonnes d'oxyde de titane et de vanadium qui sont déversées chaque jour dans la Méditerranée ! L'eau de mer, dans les zones de rejet, devient un million de fois plus acide que si elle était pure. Baigneurs, vous êtes avertis, n'oubliez pas vos masques !

rejets, « à condition qu'ils soient réalisés en haute mer ». (De là à parler de « pressions », il n'y eut qu'un pas que nombre de passésistes - rêveurs - voulant revenir à l'âge des cavernes franchirent allègrement).

Enfin, le 13 novembre 1971, une note à « diffusion restreinte » (...) du ministère italien de la santé condamnait les déversements.

Montedison avait les moyens politiques et financiers de l'ignorance et la sarabande commença donc.

Et puis, entre juillet et novembre 72, Mme Denise Viale, biologiste et pro-



Montedison, Italie.

Si les braillards n'existaient pas

Cependant, depuis 1969, les écologistes italiens braillaient. Au parlement même, l'annonce du procédé de déversement en haute mer avait ému quelques députés. Des scientifiques honnêtes (ça existe...), comme le professeur E. Tongiorgi, de Pise (où air et eau sont empestés par un complexe chimique à faire pâlir Péchiney), déclaraient que ces produits étaient cancérigènes. Pêcheurs et profiteurs du tourisme (tiens, une contradiction) s'inquiétaient.

Montedison voulut alors, par l'intermédiaire d'un gouvernement qu'elle peut manipuler, s'offrir une caution scientifique. Une analyse fut demandée au Laboratoire Central d'Hydrobiologie de Rome qui, le 11 août 1970, émettait un rapport défavorable. Ce rapport disparut à jamais et, le 31 mars 1971, le laboratoire se faisait beaucoup plus compréhensif, ne voyant plus aucun inconvénient aux

fesseur d'écologie à Bastia, constatait des décès et échouages suspects, sur les côtes corses, de gros cétacés. Selon son rapport (envoyé au préfet, au Museum de Paris, à la Commission Baleinière Internationale, en Italie et aux laboratoires français concernés) le cas le plus flagrant était celui d'un « balenoptera physalus » de 20 mètres et 10 tonnes dont la peau semblait grillée. Mme Viale disait alors « ... J'ai donc eu fortement l'impression que cet animal avait pris contact avec les eaux toxiques et que sa peau était brûlée, coagulée par l'acide... » Effectivement, des bandes de cachalots avaient été signalées dans la zone de déversement des boues toxiques.

Par ailleurs, en juillet 1972, le Pr Aubert, patron du CERBOM de Nice (Centre d'Etudes et de Recherche de Biologie et d'Océanographie Médicales, requis comme expert, avec obligation de discrétion, par le laboratoire de Rome. Tactique astucieuse des pollueurs italiens soucieux de « mouiller » des experts français...), écrivait son inquiétude dans « SOS Vie-Nature » :

«... Plusieurs effets se combinent : toxicité immédiate, due à l'injection de substances très acides avec bouleversement de l'équilibre ionique de l'eau de mer qui représente une étendue impressionnante ; en second lieu, des phénomènes de toxicité dus aux sels métalliques rejetés et qui intéressent les éléments principaux de la biomasse (phytoplancton, zooplancton, poissons). En troisième lieu, on peut craindre des phénomènes de toxicité induite au niveau des populations (effet cumulatif) par voie nutritionnelle ou respiratoire (aérosols pollués) ».

Il devait ajouter plus tard, avec une discrétion toute scientifique (de quoi nous laisser babas quant à ces « experts » qui ne parlent que contraints et forcés par une pression populaire...) qu'il s'agissait de « pollutions de la mer au sens où l'ONU les condamne... ». La contestation alors, franchissant la mer, débarquait en Corse, se répandant sur les quais des ports, escaladant les sentiers de chèvres menant au maquis. Fin 72, plusieurs manifestations furent lancées par les écologistes, les pêcheurs et la population corses. Une charge explosive fut même posée sur un « ferry » italien.

Le 8 février dernier, quelques jours avant la journée d'action et le blocus de la Corse par les pêcheurs devant aboutir à l'émeute anti-étatique de Bastia (cf. G.O. N° 5), Bombard mettait les pieds dans le plat, disant que, sans le précédent de Pêcheur à Cassis, Montedison aurait réfléchi. Les profiteurs français, à Cassis comme au Havre (Thann et Mulhouse) avaient donné l'exemple, couverts par les pitreries férides de Pujade (pour les Corses, Montedison = Ordures : Mer

de violence pour masquer l'embarras d'un système français dénoncé comme complice et profiteur, pour protéger Pujade et ses commanditaires pollueurs français, Marcellin lança ses flics, fit occuper la Corse par ses argousins, interroger jeunes et vieux, enfermer un adjoint communiste au maire de Bastia et le Dr Simeoni, leader régionaliste, traquer les journalistes (y compris à la demande de la police italienne assurant les intérêts de Montedison et s'inquiétant de la raison pour laquelle des journalistes français, dont le présent préposé aux écritures, vinrent prendre des photos à Scarlino. Le Marcellin italien, c'est pas un manche non plus).

Comme si on poussait les Corses à tout foutre en l'air, prétexte à les écraser une bonne fois pour toutes.

En même temps, côté « poujadistes », on envoyait un bateau-éprouvette français barboter près du « Scarlino » en espérant bien que les résultats de l'autopsie seraient négatifs. Manque de bol, ça n'a pas dû gazer car « ils » n'en ont guère parlé.

Les Corses, petits malins, firent la nique à la grossièreté policière française, lancèrent une grève générale, laissèrent passer les élections et firent une grève de la faim, à Marseille, qui devait leur permettre d'avoir enfin accès au fameux rapport du discret Pr Aubert.

Parallèlement, ils faisaient tout un foin, prenant des contacts avec des écologistes de toute l'Europe, italiens en tête, reliant leur combat aussi bien à celui du Larzac qu'à la lutte contre le rejet de déchets radio-actifs, tentant d'enrayer le processus de destruction

volte corse y aura été pour quelque chose, comme elle est pour beaucoup dans l'inquiétude des pollueurs français qui s'évertuent maintenant à trouver une solution (capitaliste s'entend, donc en trompe l'œil) à ce qu'ils affectent de considérer du problème.

Dans « L'Usine Nouvelle » du 5 avril, organe patronal, s'étale page 85, de la main du plumitif Christian Marmain, une déjection titrée « Boues Rouges, la solution française ». Sonnez clairons, résonnez entonnoirs ! Il y est d'abord dit qu'en ce qui concerne la boîte française Thann et Mulhouse, qui produit 255 tonnes de bioxyde de titane par jour, au Havre et à Thann (Alsace), « ses effluents ne sont pas tous rejetés dans le milieu marin ». « Pas tous », à raison de 13 000 m³/jour, ça doit quand même faire un bel étron dans la

prendre les devants, leur barrer la route, tout arrêter et réfléchir, ou réfléchir en arrêtant, comme vous voudrez.

Le choix est désormais clair. Ou une planification réformatrice de la mort certaine (y compris une révolution « prolétarienne » dévoyée par des bureaucrates gérant « démocratiquement » la pollution mortelle parce que refusant à l'humanité par aveuglement scientifique ou claire perception du danger qu'ils encouraient, la prise en mains autonome de son destin) ou la révolution pour la survie (aspiration au bonheur, auto-organisation de groupe, ou conseils, les plus petits et donc les plus responsables possible, fédération souple de ces communautés, échange qualitatif, technologie douce libérée du profit et du volontarisme, abandon des concepts de rentabilité et de plus-va-



Le « Scarlino Primo » en cours de charge. Montedison, Italie.

= Poubelle ; Pujade = Couverture)... Bombard ajoutait même «... dans 10 ans, il n'y aura plus de thons, comme il n'y a déjà plus d'anchois en Méditerranée. »

Le 17 février, ne voyant rien venir sinon les boues rouges (en réalité plutôt jaunâtres), toutes leurs protestations restant lettre morte, certains menaçant de faire parler la poudre, les Corses lancèrent la vendetta contre Montedison (Garde-toi, je me garde !) et des feux de joie sur la masse informe et sombre des CRS gardant la sous-préfecture de Bastia. Pour provoquer davantage, cherchant plus encore

des océans engagé par la mafia du fric, et d'obliger la mafia de la science à sortir un peu de son pieux recueillement.

Le 22 février, un juge d'instruction de Livourne ouvrait une action contre le PDG de Montedison, Cefis, certains administrateurs, le directeur de Scarlino et le commandant du chasse-merde pour « dommages graves aux ressources biologiques de la mer Tyrrhénienne... »

Certes, cela risque fort de se régler à l'amiable, les amendes étant déjà prévues dans les frais généraux de Montedison. Mais il n'empêche que la ré-



Bastia, 17.2.73.

Manche. Après avoir joué sur les mots (ça sert, de lire la presse ridicule de l'ennemi), le « confrère » (beuarkkk) fait état d'une technique permettant de mettre en terril, chez Thann et Mulhouse, les déchets solides. En Alsace, ils passent à la chaux les déchets liquides et obtiennent sulfates et hydroxydes qu'ils stockent de la même manière. Cela coûterait encore moins cher que la méthode Montedison, ce qui explique sans doute que celle-ci cherche maintenant à faire de même. Ce sont là les bons profits du profit.

Mais ce n'est là qu'un piège à cons identique à celui des déchets nucléaires. Les déchets en terril peuvent très bien s'infiltrer dans le sol et les cours d'eau. Le problème, c'est la production de ces déchets.

On ne doit pas permettre que les tueurs d'océan se recyclent à terre. Il faut, comme pour le nucléaire, les mettre hors d'état de nuire, arrêter la merde, museler les menteurs.

A ceux qui, quels qu'ils soient, brandissent le spectre du chômage, nous disons : « C'est là toute la question. La révolution souhaitée doit arrêter la merde et permettre à chaque homme une activité qui ne soit pas mortelle pour lui, ses semblables et la planète. Il est ridicule de courir après les pollueurs en braillant chaque fois qu'ils nous mettent devant le fait accompli. Car le mal est fait, irréversible. Il faut

lue, conquête par chacun de ses moyens de survie, etc. Compromis difficile mais humain, seule alternative...). On a pas fini d'en parler mais faudrait commencer à faire... »

Comme quoi les Boues Rouges, comme n'importe quel fait de pollution, doivent être dépassées. La contestation ne peut se permettre de rester constatations. Si elle ne tend pas vers une dynamique libertaire irrécupérable, elle retombera et patinera dans le dogme volontariste et donc dictatorial, elle deviendra attitude religieuse, militaire qui rejoindra dans la triste histoire du suicide de l'humanité les fusillés de la Commune. Avec cette différence qu'il n'y aura plus personne pour la chanter, cette histoire. Comme il n'y a plus personne pour chanter l'eau pure de la Méditerranée...

On n'a pas besoin du bioxyde de titane pour vivre, comme les Corses et tant d'autres n'ont pas besoin de l'Etat français. Point.

A la ligne...

Mabille

Pour aider les corses :

Comité de Défense contre les Boues Rouges (CDCBR), Prudhomme des Marins Pêcheurs, 2, rue du Marché - 20200 Bastia.

Aide financière : CCP PARIS 15.870.41. Augustin MERIA. Mention : « Boues Rouges ».

ATTENTION ! MERCURE !

Mercure, qui es-tu ? *

Pour le grand public et pour bien des médecins, le mercure est à coup sûr l'un des métaux les plus utiles à l'homme, bien plus, un auxiliaire indispensable de sa santé, utilisé depuis des siècles sous des formes diverses.

Le chlorure mercurique n'est-il pas le **calomel**, purgatif doux à ce point inoffensif que son emploi est (était) réservé aux enfants et aux vieillards ; à d'autres tranches d'âges revient (revenait) l'utilisation de divers sels comme antiseptiques puissants, notamment anti-syphilitiques. Chacun d'entre nous porte à coup sûr quelques centigrammes de ce noble métal sous forme des amalgames employés en art dentaire ; à l'autre bout du circuit, si j'ose écrire, le même métal, le seul qui soit liquide à la température ordinaire, n'est-il pas le détecteur de nos fièvres et, par là, l'un de nos indicateurs de santé ?

Que peuvent donc bien reprocher au mercure les écologistes qui, une fois de plus, semblent se comporter en négateurs systématiques, ennemis du progrès et du genre humain ? Certes, un autre sel de mercure, le chlorure mercurique, ou **sublimé** corrosif, est un poison violent ; mais l'aspirine aussi, à très forte dose... De plus, d'autres emplois que ceux de la médecine donnent au mercure une grande valeur économique, en agriculture comme en industrie. Jugeons-en.

Des organo-mercuriques (c'est-à-dire des combinaisons du mercure avec des molécules carbonées) sont employés en agriculture comme anti-parasitaires, plus précisément comme fongicides, par enrobage des semences de céréales, ainsi protégées des attaques des champignons microscopiques. A ce niveau déjà, bien que ne réside pas là le fond du problème de cette chronique, des accidents graves peuvent survenir et ont été déjà notés : récemment, des dizaines d'empoisonnements mortels ont été signalés en Irak, résultant de la consommation par l'homme de stocks de céréales américaines normalement destinées aux semailles. Plus lointaine dans le temps, mais plus proche dans l'espace, est la célèbre (hélas...) affaire du « pain maudit » de Pont-Saint-Esprit qui (les plus âgés d'entre nous s'en souviennent), fit plus de 100 victimes il y a un quart de siècle. Ironie du sort, le drame fut alors attribué à l'ergot de seigle, champignon parasite...

Mais les bons esprits amis du dévelop-

(* Certaines des données techniques de cette chronique sont tirées de deux articles :

- « La pollution de la biosphère par le mercure et ses conséquences », par François Ramade (ingénieur agronome, professeur à l'Université Paris-Sud), *Science-Progress-Découverte*, septembre 1972, pages 39/47.

- « Les moules aussi sont polluées », *Que choisir* 7, janvier 1973, pages 5-13.

pement économique, auront beau jeu de nous démontrer que quelques centaines de morts en 20 ans ne peuvent être mis en balance avec les centaines de milliers de vies humaines sauvées par l'augmentation des récoltes consécutives à de tels traitements agricoles. Passons donc aux usages industriels ; tous relèvent de la synthèse chimique. Le mercure est tout d'abord l'un des constituants des électrodes servant à décomposer le sel marin fondu pour en extraire le sodium (d'où la soude et ses dérivés) et le chlore (industrie du chlorure de vinyle, entre autres) ; il s'agit là du tiers de la consommation, estimée à 10 000 tonnes/an pour l'ensemble des emplois. Le mercure est également utilisé comme catalyseur de certaines synthèses organiques, notamment d'aldéhydes ; dans l'industrie de la cellulose et des pâtes à papier, les organo-mercuriques sont employés comme antiseptiques. Comme pour les emplois agricoles (qui correspondent encore au quart des emplois), les utilisations industrielles conduisent tôt ou tard au rejet du métal dans l'environnement, malgré un recyclage dont la « motivation » repose d'ailleurs uniquement sur la valeur du produit.

Restent environ 40 % du tonnage utilisés dans les laboratoires scientifiques et les milieux médicaux, en principe « stockés » et, par là-même, échappant à notre propos. Une dernière forme de pollution vient d'être signalée, tout à fait inattendue : quelque 3 000 tonnes de mercure seraient chaque année libérées dans l'atmosphère en raison de la présence à l'état de traces de mercure dans les combustibles, charbon et pétrole.

Ce bilan rapide des propriétés et emplois les plus évidents du mercure ayant été fait, quel problème ce métal pose-t-il aux écologistes ? La mystérieuse « maladie de Minamata » donne la réponse.

La maladie de Minamata

L'affaire démarre comme une énigme policière, d'autant plus que le « criminel » recherché portait la responsabilité de plusieurs centaines de victimes, dont au moins 43 cas mortels officiellement reconnus en 1968.

Le drame débute en 1956, dans une paisible baie de la mer du Japon, habitée par de nombreuses familles de pêcheurs. Une épidémie se déclenche, frappant le système nerveux (troubles visuels, auditifs, moteurs...) sur l'origine de laquelle le diagnostic médical reste impuissant.

L'enquête piétine jusqu'à ce qu'une remarque fortuite conduise à la bonne piste : d'une part la maladie frappe préférentiellement les pêcheurs ; d'autre part le mal touche également les chats du village, seuls parmi les animaux domestiques. Le poisson et les

fruits de mer furent alors mis en cause, dont l'analyse chimique révéla une teneur anormale en certains métaux, dont le mercure.

La filière était la bonne ; restait à la remonter pour trouver le coupable, découvert à 30 km de là : dans la baie se jetait un petit fleuve côtier sur lequel, en amont, fonctionnait une usine de produits chimiques employant le mercure comme agent de synthèse. Après bien des réticences (de la part des industriels et de certaines autorités), une Commission d'enquête pouvait, en 1962, procéder au prélèvement d'eaux résiduelles de l'usine et y découvrir du méthyl-mercure ; des expériences de laboratoire confirmaient alors la toxicité de ces résidus sur des animaux-cobayes.

En 1965, une seconde affaire analogue éclatait à Niigata dans des cir-

constances identiques. L'enquête put être poussée plus loin et une corrélation indéniable fut trouvée entre la morbidité et la teneur du mercure dans les cheveux des victimes, avec analyses de groupes témoins considérés dans des régions saines.

montée signalait la décennie 50, contemporaine de l'emploi agricole massif des organo-mercuriels. En outre, la concentration progressive du poison le long des chaînes alimentaires (voir schéma) mettait une fois de plus en vedette l'une des données de base de l'écologie : la notion de pyramide nutritive, déjà invoquée à propos de la concentration des pesticides chlorés ou des déchets radioactifs. (Voir l'article de mon collègue LEBRETON sur les centrales nucléaires).

Du coup le problème prenait une dimension planétaire ; de vieilles données jusqu'alors incomprises, resurgissaient de l'Histoire : non seulement le pain de Pont-Saint-Esprit, cas accidentel, mais des phénomènes chroniques comme la « maladie des chapeliers », connue en Angleterre au XIX^e siècle (d'où l'expression anglaise



« Mad as a chapper », fou comme un chapelier), le mercure étant employé pour le traitement des peaux de castor.

La pollution mercurielle au niveau écologique

Les pays dits évolués (Etats-Unis, Suède) se livraient alors à une série d'analyses de la plupart des aliments d'origine marine, y découvraient des teneurs anormales de mercure et édictaient des limites de teneurs applicables à l'alimentation humaine. En outre, des consignes étaient imposées aux industriels (limitation des emplois et des rejets) et aux agriculteurs (interdiction de certaines substances) ; en Suède, la teneur en mercure retombait à des valeurs « normales » à partir de 1970.

Aux mêmes dates, et comme pour les organo-chlorés (D.D.T.-H.C.H.), des ornithologues signalèrent une diminution rapide des populations de certains rapaces. En Suède (industrie des pâtes à papier, agriculture « sophistiquée »), le pygargue, ou aigle de mer, se voyait frappé de quasi-stérilité, la corrélation entre l'effet et la cause étant là aussi démontrée par le dosage du métal dans le corps ou les œufs de plusieurs espèces d'oiseaux et de leurs proies (poisson notamment). Le prélèvement de plumes sur des exemplaires de mûsée permettait de dater le phénomène à l'échelle séculaire : une brusque

Qu'en est-il du problème en ce qui concerne la France ? Le récent numéro de la revue « Que choisir ? » consacré au problème a été une révélation pour le grand public, la question étant en fait déjà connue des milieux scientifiques (et de l'administration...). Filtrant des m³ d'eau de mer pour en extraire le plancton nourricier, la moule

est l'animal-test permettant de mesurer l'ampleur du phénomène : alors que la dose-limite en mercure admise par l'O.M.S. (Organisation Mondiale pour la Santé) est de 0,05 p.p.m. (partie par million, soit mg/kg), la France a adopté une valeur 14 fois supérieure à cette norme (la F.D.A. américaine est elle-même 10 fois au-dessus des normes de l'O.M.S.). La Suède, plus prudente car plus échaudée, a simplement doublé la norme O.M.S... Tentant un compromis entre les diverses positions, l'Union Fédérale des

Pour les moules d'élevage, les teneurs n'atteignent pas la limite dangereuse de 0,20 p.p.m. ; la moyenne ressortit néanmoins à 0,12 p.p.m. (zone dite suspecte) avec des extrêmes à 0,06 et 0,19 p.p.m. Le fait est en un sens rassurant pour le consommateur mais démontre aussi a contrario le degré de pollution chronique du milieu naturel et généralise la gravité « planétaire » et écologique du phénomène.

Le poisson marin n'échappe pas à la règle ; sa contamination moyenne atteint (63 espèces) 0,15 p.p.m., proche

comme l'a rétorqué avec une logique implacable un poissonnier interrogé par un journaliste du « Progrès de Lyon » : « Si c'était vrai, il y a longtemps que je ne vendrais plus de poisson... »

Quelques remarques

Le bilan ne se termine pas ici, de même que le dénombrement hebdomadaire des victimes de la route n'est pas un jugement porté sur le phénomène-auto... Mais l'écologiste est en droit de dépasser le côté purement technique de ses dossiers ; voici, « en vrac », quelques remarques soumises à la réflexion du lecteur.

OUVRONS LES VANNES

Vu la saturation des lignes téléphoniques de Fos, on peut se demander comment déclencher le plan Orsec en cas de catastrophe.

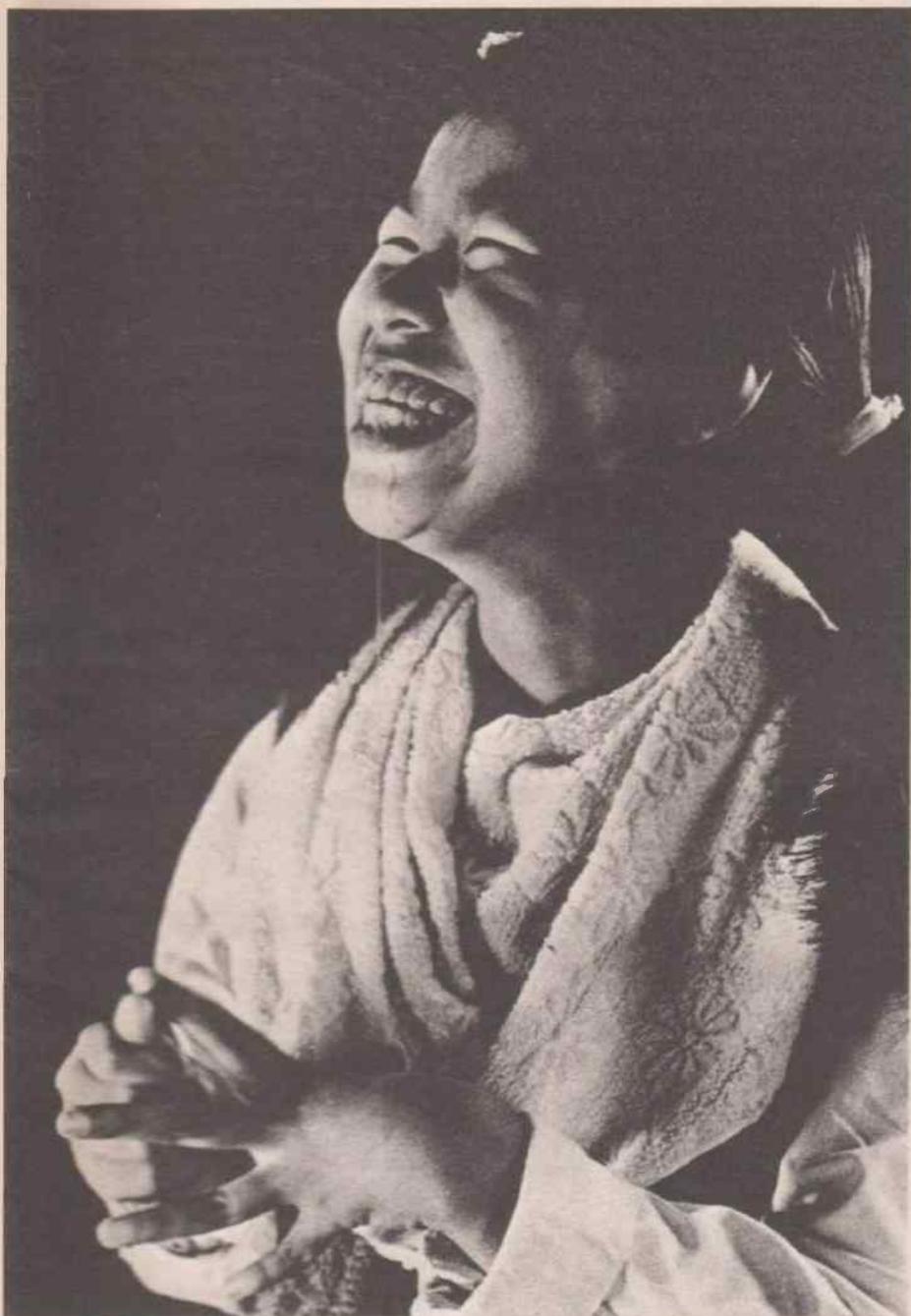
« L'étang de Berre est irrémédiablement perdu, ont précisé les responsables de la CFDT. La Camargue et la Méditerranée sont menacées à terme. Les maires de Port-de-Bouc et de Martigues viennent d'interdire à la population de boire de l'eau des puits car la nappe phréatique est aussi polluée. »

Après avoir énuméré d'autres inconvénients de la pollution et notamment les 800 tonnes de dioxyde de soufre provenant de la combustion des charbons et des fuels rejetés dans l'atmosphère, les leaders syndicaux ont affirmé : « UN JOUR PROCHE, LES TRAVAILLEURS DE FOS REFUSERONT D'OUVRIR LES VANNES QUI DVERSENT EN CACHETTE, LA NUIT, LE MERCURE DANS LA MER ».

Extrait d'une circulaire CFDT de Marseille.

refuse délibérément à prendre en considération. Prochaine étape ? Les radioéléments de nos centrales nucléaires, ou quelque produit inédit dont nous ignorons à l'heure actuelle le rôle biologique et jusqu'au nom ? Une fois de plus, les océans sont bien devenus les poubelles mondiales de notre société de consommation. Ne sont-ils pourtant pas responsables de plus de la moitié de la production d'oxygène de la planète et n'y voit-on pas le futur « grenier » alimentaire de la population mondiale en voie d'expansion ?

– Le Mercure n'est pas le seul métal en cause. Soucieux de ne pas alourdir un exposé déjà indigeste (mais, comme le disait en substance Fournier, pourquoi voulez-vous que l'Ecologie soit une chose facile puisqu'elle est la science de la Vie, qui est le plus compliqué de tous les phénomènes...), nous avons gardé le silence sur le cadmium, le plomb, l'étain, le chrome, qui, à un titre ou un autre, auraient amené des conclusions identiques. C'est en fait le procès généralisé des métaux dits lourds qui est à faire, dont le mercure n'est qu'un exemple parmi d'autres. Et que savons-nous encore des effets cumulatifs (le mercure atteint la formule chromosomique et peut donc avoir des effets héréditaires ; il est donc nuisible, non seulement pour les individus, mais aussi pour l'espèce, comme les radioéléments), et des effets synergiques (addition et même multiplication des effets de plusieurs polluants coprésents) : ce n'est pas parce que les moules contiennent du mercure qu'elles sont pour autant exemptes de D.D.T., de benzopyrène ou de Strontium 90. Il y a même toutes chances pour que le contraire soit vrai, puisque tout relève du dogme



Trois photos du film japonais « Minamata ».

Consommateurs recommande la valeur 0,2 p.p.m., ce qui conduit aux résultats suivants pour les moules sauvages d'origine atlantique :

- tous les échantillons contiennent du mercure, la teneur « plancher » est de 0,05 p.p.m., les teneurs maximales atteignent 0,83 p.p.m. en Hollande (proximité de l'estuaire du Rhin et de la Tamise...)
- 17 % des cas sont en-dessous de la limite suspecte de 0,1 p.p.m. ;
- 62 % des cas sont dans la zone suspecte de 0,1 à 0,2 p.p.m. ;
- 21 % des cas sont au-delà de la dose dite dangereuse de 0,2 p.p.m.

- les côtes les plus polluées sont, dans l'ordre, celles de l'Angleterre, de la Hollande, puis de la Belgique et de la France ; pour cette dernière, la Bretagne est moins contaminée que la Vendée (influence de la Loire ?).

donc de la zone dangereuse. Interrogé à ce propos, le Ministère de la Protection de la Nature et de l'Environnement vient d'ailleurs de révéler que de nombreux échantillons de thon en boîte ont été refoûlés à l'importation dans l'année écoulée. Quand on connaît la rareté des contrôles et la prudence des Ministères, la situation ne manque pas d'inquiéter.

Sur ces bases, l'Union Fédérale des Consommateurs livre une conclusion logique : « Mangez librement du poisson contaminé, mais limitez la consommation du poisson pollué ». Résumant la doctrine, l'U.F.C. conseille ainsi de ne pas dépasser la dose quotidienne de 150 g (poids frais) de poisson ou, en d'autres termes, de ne pas consommer de poisson plus de 2 fois par semaine ! Mais,



– Une fois de plus l'Ecologie, discipline de prudence, d'esprit critique et de synthèse, fait preuve de son efficacité face aux bilans naïfs des optimistes à tout prix. Chose curieuse, si Messieurs Louis Pauwels, Lucien Barnier ou Albert Ducrocq sont très prolifiques sur certains sujets, je ne les ai jamais entendus sur le thème du mercure, sinon pour rassurer et endormir l'opinion.

– Une fois de plus le progrès technique révèle ses faiblesses : pour une amélioration à court terme de la production agricole ou industrielle, que d'effets à moyen et long terme que l'on se

de la croissance industrielle exponentielle...

– Les prolongements socio-politiques de l'affaire-mercure sont assez instructifs et ne semblent pas apporter d'arguments aux partisans simplistes de la recherche du profit capitaliste vue comme seule cause des pollutions (voir à ce propos les pages naïves – pages 70/71 – que le Programme Commun de la Gauche a consacrées au problème des pollutions). La mise en accusation et hors-la-loi du mercure a été relativement aisée en

IL ETAIT UNE FOIS LA MER

« QUE CHOISIR ? » ECRIT A QUATRE MINISTRES CONTENTS D'EUX-MEMES.

La revue « Que Choisir ? » (6, rue du Général-Delestraint, 75781 PARIS) se radicalise de façon sympathique. C'est elle qui avait « osé » dénoncer la pollution bactérienne des plages, c'est encore elle qui a gueulé contre l'assaisonnement au mercure des moules et poissons de l'Atlantique. Que croyez-vous qu'il arriva ? Les pouvoirs publics crièrent haro sur « Que choisir ? » selon le bon principe que celui qui crie « Au feu » est plus dangereux que le pyromane. Si on était Poulain, on ferait un procès à « Que choisir ? » pour atteinte au moral des Pêches nationales. C'est vrai quoi ! L'information a des limites. Voilà que dans son dernier numéro, « Que choisir ? » remet ça avec un sens de la mesure auquel échappe, heureusement, son rival d'état, « 50 millions de consommateurs », le journal qui vous dit tout ce qu'on lui permet de dire.

« Au moment où ces lignes paraissent, chaque jour, des bateaux continuent de déverser des déchets au large, les fleuves charrient des quantités massives de métaux lourds. La concentration de mercure continuera de croître inexorablement. On ne dispose guère de données pour mesurer l'évolution, puisque les techniques de mesure n'ont été mises au point que depuis dix ans. Si l'on continue à déverser du mercure (et d'autres métaux lourds) au rythme actuel, d'ici dix à quinze ans le poisson de mer ne sera plus consommable même en utilisant les normes officielles. D'ailleurs, les chiffres que nous citons plus haut au sujet du poisson pêché en Méditerranée montrent qu'on a déjà dépassé cette cote dangereuse. Ce n'est qu'une question de temps avant que l'Atlantique et la mer du Nord rejoignent ces doses.

Nos ministres sont bien conscients de cela. Tout en réfutant nos conclusions de façon absolue (nous citons) « En déduire que la consommation des produits de la mer et des moules en particulier est dangereuse, c'est une affirmation dénuée de fondement scientifique », ils conviennent néanmoins que des mesures s'imposent et se targuent « de la création d'un groupe de travail interministériel... (qui) a retenu comme hypothèse de travail une réduction de 50 p.c. des rejets de mercure en deux ans ».

De deux choses l'une : ou bien le poisson n'est pas contaminé et il est inutilement coûteux de réduire les rejets industriels ; ou bien le poisson est suffisamment contaminé pour que sa consommation pose un problème. Ce que l'on voudrait nous faire croire c'est que le poisson est un tout petit peu contaminé, tout juste assez pour arrêter les rejets alors qu'aucun danger ne menace encore les consommateurs.

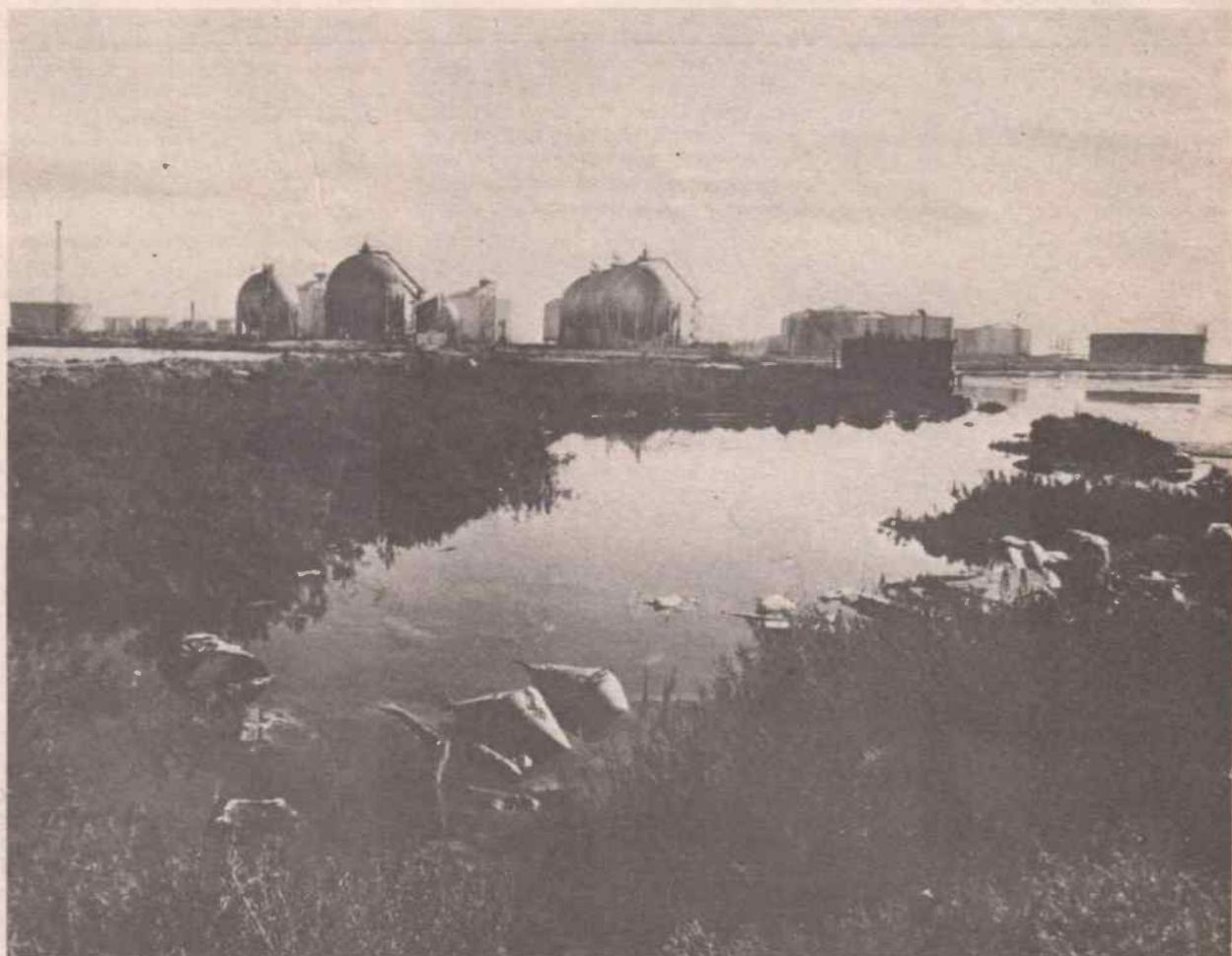
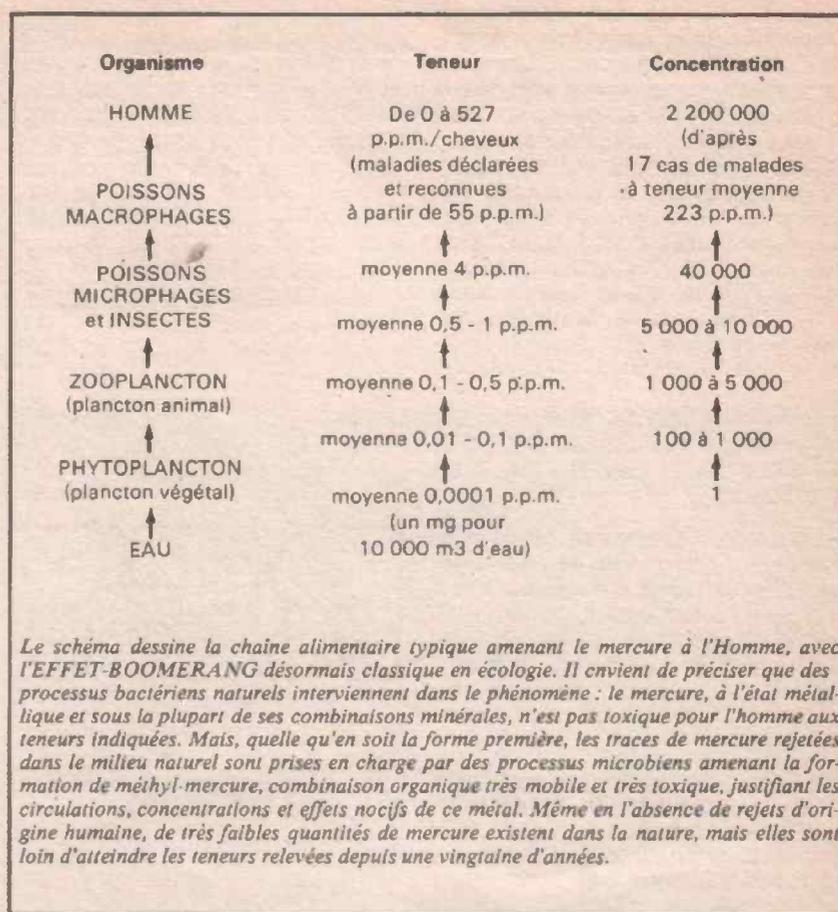
En vérité, le processus est déjà très avancé. On essaie à la fois de freiner la

catastrophe d'une contamination totale et irréversible sans trop peiner les industriels (réduire de 50 p.c. en deux ans ; pourquoi pas tout de suite et tout à fait ?) et en même temps de ne pas perdre la face devant les pêcheurs. C'est ce qui est arrivé en Corse. La concentration de déchets était devenue telle que les poissons périssaient. Il est clair que bien avant, ils étaient déjà devenus impropres à la consommation.

Dans l'affaire des boues rouges, c'est l'insurrection tardive des pêcheurs qui a attiré l'attention du public. En fait, c'est bien plus tôt que les consommateurs auraient dû s'insurger.

C'est ce que nous faisons aujourd'hui. De même que le Gouvernement s'en est pris aux pêcheurs corses plutôt qu'à l'usine Montedison, il s'en prend aujourd'hui à « Que Choisir » plutôt qu'aux pollueurs. »

Suède, pays de haute tradition dans le domaine de la protection de la nature, du civisme et d'un véritable socialisme. Au Japon par contre, pays (alors) en voie de développement, tous les obstacles ont été multipliés pour étouffer l'affaire. Pis, les meilleurs alliés des « patrons » ont été les syndicats ouvriers soucieux de leur gagne-pain ; le « clivage de classes » cher aux marxistes semble donc s'être produit au niveau du portefeuille et non de la



Berre

solidarité des masses laborieuses... Mânes des camarades pêcheurs, dormez en paix, le Progrès est pour demain... Cela me rappelle d'ailleurs assez l'actuelle attitude de nos syndicats et de nos partis dits de gauche face à des problèmes écologiques comme le Concorde, ou moraux comme l'industrie française d'armements.

Bien entendu, les bons esprits trouveront dans mon attitude une preuve supplémentaire de l'aspect réactionnaire, voire fasciste, de l'Ecologie. Cela m'indiffère, car je n'ai jamais réussi,

dans mes éprouvettes, à faire de différence entre le mercure de gauche ou de droite, le Strontium 90 chinois ou français, la pollution thermique du capitalisme privé ou d'Etat.

Je ne connais que deux écoles : celle de l'appétit et de la croissance matérielle à tout prix, dont je sais qu'elle conduit la nature et l'homme à leur perte ; celle de la mesure et de l'équilibre homme-nature, qui demeure la seule solution possible, au-delà de tout replâtrage officiel ou officieux. A bons ententeurs, salut...

Dernière minute :

La « Chisso Corp. », firme reconnue responsable de la maladie de Minamata (397 cas actuellement reconnus, 68 décès officiellement attribués), vient d'être condamnée à verser un total de 15 millions de F aux 138 plaignants ou à leurs familles. Le procès, engagé depuis près de 4 ans, clôt donc juridiquement un problème écologique et humain vieux de 17 ans... (D'après notre estimé confrère « Le Progrès de Lyon », du 22 mars 1973).

Je lisais l'article sur « Société et Communauté », les idées de M. Gatheron passaient bien, et puis tout à coup, je me suis mis à patauger. Dernière page : « ...avec les techniques connues, sans bouleverser le monde, ni les structures aggravées, si on voulait travailler sérieusement les terres arables, on nourrirait 20 à 40 milliards de gens ». Là, j'ai eu un blocage. Comme nous avons des lectures communes avec M. Gatheron, j'ai ouvert le livre de chez Fayard : « Halte à la croissance », qui présente le rapport du M.I.T. Je voudrais reproduire ici deux ou trois choses que j'ai lues dans le chapitre intitulé « Les limites à la croissance ».

« La surface totale des terres susceptibles d'être cultivées n'excède pas 3,2 milliards d'hectares. » Est cultivée actuellement environ la moitié de ce potentiel, ce qui donnait, en 1970, 0,4 ha par individu. Faisons maintenant quelques hypothèses restrictives (oh combien !...)

• Supposons qu'il n'y aura plus aucune diminution de ce potentiel de terres arables. Donc arrêt total de l'urbanisation, des installations industrielles, de toute infrastructure (routes, canalisations, équipements collectifs, égouts, etc.) qui font pourtant « mordre », selon le rapport du M.I.T., 800 m² par individu. Or, il s'agit de nourrir une population décuplée.

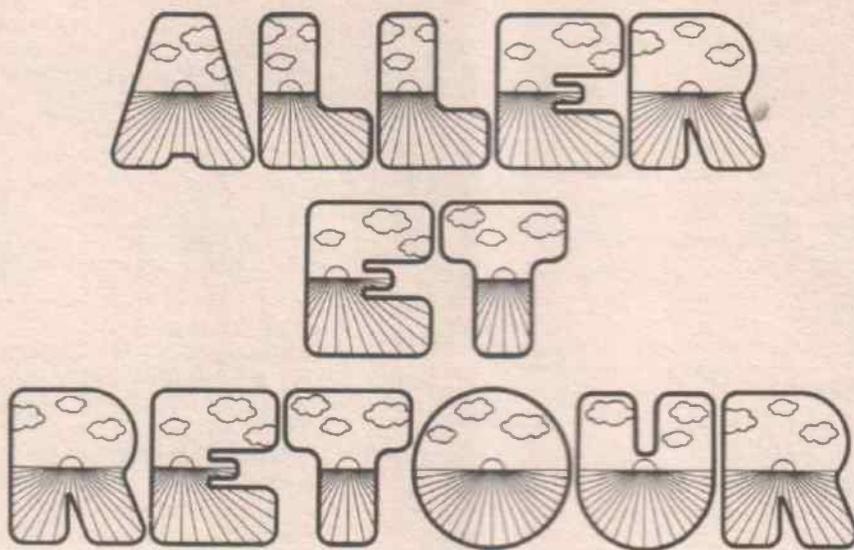
• Supposons que toutes les terres théoriquement cultivables le soient effectivement. Or une étude de la F.A.O. de 1970 : « Provisional Indicative World Plan for Agriculture Development » démontre l'irrationalité économique d'une telle réalisation. Les terres actuellement cultivées sont bien sûr les plus riches, et transformer l'autre moitié en terre arable coûterait, selon une étude américaine de 1.000 à 27.000 F à l'hectare !

• Supposons que les 0,4 ha actuellement cultivés par individu soient suffisants. Or 1/3 du globe souffre de malnutrition, et des experts américains estiment que la surface moyenne devrait être de 0,9 ha.

• Supposons enfin que l'érosion des terres par la culture intensive soit nulle. C'est actuellement bien évidemment faux, mais peut-être, grâce au fumier...

Toutes ces conditions étant remplies, la superficie cultivable requise, au taux de productivité actuel, sera supérieure à la superficie des terres arables potentielles un peu avant 2010, la population, au taux de croissance actuel, étant d'environ 7 milliards d'habitants. La superficie cultivable ne pourrait suffire à nourrir de 30 à 40 milliards d'habitants que si l'on fait l'hypothèse résolument optimiste d'une productivité des terres quadruplée.

Cela semble difficilement réalisable compte tenu de la loi des rendements décroissants, sans oublier les hypothèses restrictives mentionnées plus haut. De toutes façons, au rythme de croissance démographique actuel, ce stade limite serait atteint peu après 2050. Eh oui, moins de 80 ans. Le péril



Courrier reçu

démographique n'est pas « un problème grave » ?

Je n'ose aborder ici le problème de la validité des quatre hypothèses restrictives mentionnées plus haut. Mais on peut toujours rêver. Admettons qu'elles ne relèvent pas de l'utopie ; pensez-vous vraiment, Monsieur Gatheron, qu'elles pourront se réaliser « sans bouleverser le monde ni les structures agraires » ?

Voilà, je voudrais comprendre.

Bien amicalement, et merci de l'ouvrir.

J.L. P. 94 - Fontenay-sous-Bois.

Réponse à M. J.L. P.

En abordant un sujet aussi complexe que la comparaison entre « société » et « communauté » en deux heures de conversation et en le plaçant dans la conjoncture actuelle, on ne peut avoir la prétention de l'explorer pleinement, pas plus que de l'expliquer tout à fait clairement. On peut tout au plus procéder à une entrée en matière. Aussi n'est-il pas étonnant que l'interview publiée dans le n° de la G.O. de février ait pu susciter réflexions et critiques. Voici donc quelques explications complémentaires.

1° Quand j'ai dit qu'il ne s'agissait pas de bouleverser le monde ni les structures agraires, j'ai voulu suggérer qu'il s'agit d'éviter la poursuite d'une soi-disant « industrialisation » de l'agriculture qui n'envisage celle-ci que selon les normes de la production industrielle. J'ai parlé en écologiste plus qu'en sociologue ou en économiste. Le rappel que j'ai fait en fin d'exposé, de l'existence des appellations cadastrales et des crûs, indique le sens de ma pensée. La production agricole maximale par travailleur n'est en effet pas le but à atteindre mais la pro-

duction maximale par unité de surface puisque ce ne sont pas les hommes qui vont manquer mais la terre. Tout développement se mesure par un bilan d'énergie et l'énergie la plus importante en même temps que gratuite que nous avons à capter est l'énergie solaire qui s'applique à la surface de la terre. Le résultat à rechercher est le solde positif en énergie directement ou indirectement utilisable par l'homme de la différence entre l'énergie dépensée pour produire les biens économiques et l'énergie réelle ou potentielle de ces biens. La mesure en énergie des valeurs économiques est la seule méthode qui permettra de faire des choix rationnels dans l'orientation des activités humaines. On l'utilise déjà pour la mesure des besoins alimentaires de l'homme et des animaux, pour celle de la production végétale, du chauffage, du travail, etc. Son emploi systématique conduira un jour à l'institution d'une monnaie énergétique soustraite aux manipulations spéculatives.

2° Il est certain que la notion et le régime légal de la propriété devront subir de profonds changements, de même que les rapports sociaux qui président à l'exploitation du sol, mais celle-ci devra tenir compte avant tout des caractères écologiques de la « localité », car l'agriculture est une activité de « localité ».

3° Ceci dit, il est évident que si l'humanité poursuit la recherche de biens matériels de plus en plus coûteux, les limites de la capacité de production de ces biens seront vite atteintes. Si elle ordonne la production en imposant la priorité aux biens destinés à couvrir les besoins les plus urgents et les plus rigides (alimentation, vêtement, logement, chauffage, etc.), elle devra éliminer de nombreux gaspillages et vivre d'une vie plus simple, mais néanmoins plus épa-

nouissante et plus libre que l'existence actuelle. Mais bien sûr tout a une fin...

4° Il n'est pas douteux que la vie communautaire authentique (telle que la fait connaître l'histoire) permet à l'homme de maîtriser beaucoup de problèmes individuels et sociaux qui semblent aujourd'hui insolubles. Tel est le cas de l'éducation des jeunes, de l'actualisation des capacités virtuelles de chacun, du contrôle des naissances, de la production agricole (ex. les kibboutzim d'Israël), etc.

5° Comme l'a montré Josué de Castro, ancien président de la F.A.O., une ration suffisante de protéines est une condition de la vigueur des populations, mais aussi une condition de la régulation des naissances. La production des aliments devra tendre à obtenir suffisamment de protéines pour satisfaire la ration de chaque consommateur. Or, les experts jusqu'alors envoyés dans le Tiers-monde n'ont eu qu'un souci : celui d'imposer à la paysannerie (80-90% de la population) le régime de l'économie mercantile en lui faisant produire des denrées à vendre et non à consommer directement. C'est le contraire de ce qu'il convient de faire, mais malheureusement les « mal nourris » — si souvent trompés — se méfient des conseils qu'on pourrait leur donner à cet égard, car ils ont peur d'être davantage exploités si, d'abord, ils ne deviennent pas aussi riches que le Blanc. Et on les entretient dans cet état d'esprit pour les mettre à la merci des profiteurs d'une industrialisation illimitée, y compris celle, mythique, de l'agriculture.

6° De toute façon, calculer le coût des transformations sociales et économiques nécessaires pour assurer à l'humanité une pérennité paisible ne saurait se calculer en monnaie-matière. Surtout lorsqu'il exige une rémunération par l'intérêt, l'argent n'est plus un moyen à la mesure des problèmes qui se posent aujourd'hui sur le plan mondial.

Les statistiques et prévisions de la F.A.O. et celles des Américains, étant établies dans l'optique d'investissements financiers « rentables », sont à réviser à la base. Elles n'aboutissent à aucune conclusion correspondant à la réalité biologique, donc énergétique, satisfaisante pour l'homme.

J.M. Gatheron.

Aujourd'hui, j'ai une envie folle de l'ouvrir. Je peux ?

Une ombre de plus au tableau...

Dans la banlieue nancéenne, un coin de terre où on peut, les deux pieds dans la glèbe et la chaude fatigue qui se love aux reins et apaise le cœur, boire l'horizon libre. La ville proche est oubliée.

C'est la vie, que je partage parfois avec mes amis dans leur domaine du plateau de Malzéville. Mais domaine condamné, puisque les terrains sont inscrits dans la zone d'expropriation pour la construction de l'autoroute. Et ce projet est établi voilà quinze ans. Quinze ans

Courrier reçu

passés à arracher à la terre le tiers de ce qu'elle pourrait donner : la commune refuse de faire certains aménagements indispensables au développement de l'exploitation, tels l'adduction d'eau (on puise encore aux dernières fontaines qu'on a bien voulu ne pas condamner), l'entretien des chemins permettant l'accès à la ferme. Quinze ans passés à attendre d'être foutu à la porte de chez soi, contre une indemnisation dérisoire : 5 F le mètre carré, alors qu'il y a six ans les terres ont été évaluées à 10 F le m². Un détail : de l'autre côté de la route, les terrains destinés à une zone d'urbanisation seront payés à 100 F/m², d'après l'évaluation actuelle.

Pas de droit de vente, bien sûr, et s'ils quittent le domaine maintenant, leurs champs en friches à l'heure incertaine de l'expropriation leur seront achetés à 2 ou 3 F le mètre.

De plus, leur zone de marché vient d'être déplacée, en raison de je ne sais quelle autre noble nécessité du progrès. Les possibilités d'écoulement de la marchandise s'en trouvent encore rétrécies.

C'est Doudou, vingt-quatre ans, qui gère l'exploitation depuis l'âge de treize ans. Il n'a pas voulu abandonner son domaine lors de la mort de son père. Il est las de se battre contre la machine administrative, lui comme les autres. Ils sont une dizaine dans le même cas, beaucoup ont déjà laissé leurs terres en friches, pour un combat (dans quelle mesure ?) moins incertain. Sa résignation est pétrie d'amertume.

Moi qui ai encore l'espoir dans mon escarcelle, je voudrais, si je ne peux rien de plus, dire à beaucoup d'autres, combien cela me paraît injuste, dire à tous ma révolte, car elle ne s'arrête pas à ce seul coin de terre (qui suffirait pourtant au bonheur de toute une vie). Le cancer sur le beau visage de notre pays, vous le connaissez mieux que moi.

Claude.
Une lectrice enragée.

Salut à tous,

Les petits ruisseaux font les grandes rivières (bonne image très écologique !) Donc, je suis un de ces innombrables petits ruisseaux bien décidés à ne plus, ou du moins à réduire la pollution des grandes rivières.

Voici, je vous livre quelques petites décisions. Cela n'a l'air de rien, mais il a fallu se décider à bloquer et chercher toute seule les produits adéquats. Aussi, pour faciliter la tâche à d'autres, je vous communique :

1) Fini les barils de lessive mensuels aux enzymes, anti-calcaire, itou-itou, coût 21 à 24 F.

Remplacés par quatre petits sacs d'un kilo de copeaux de savon de

Marseille de 3,25 à 3,75 × 4 = 13 à 15 F mensuels. (Les machines à tambour acceptent sans débordement, ni mousse excessive le savon naturel.)

2) Fini les savonnettes colorées et très fondantes, coût 2,25 au moins pièce, remplacées par des savonnettes au savon naturel, 3,25 F les 4.

3) Fini les 4 rouleaux de papier cuir ouaté, coloré, parfumé à 3,95, remplacé par 4 rouleaux ordinaires à 1,95 F.

4) Fini les produits super-concentrés de vaisselle, remplacés par des étuis de liquide végétal et biodégradable.

5) Fini la tornade blanche ammoniaquée. Cela a été dur, j'y tenais vachement, mais j'ai été stupéfaite de voir que cela ne manque pas et que c'est aussi propre chez moi.

Et pour prouver que Cavanna a raison, l'écologie ne doit pas être régressive ou passéiste. Dans mon petit domaine ménager aussi, je n'ai pas seulement recours à des solutions ou recettes d'autrefois. Si j'en ai choisies, c'est parce que j'ai pensé que c'était la seule solution dans certains domaines, mais j'ai aussi choisi une solution très moderne et je me suis servie du progrès pour le domaine de l'entretien des carrelages. Au lieu de les laver avec serpillère et grands seaux d'eau (5 litres) avec fatalement un produit quelconque dedans, une fois par semaine, ou deux selon les besoins, j'enduis ces carrelages avec un produit protecteur et brillant et le tour est joué.

C'était ma rubrique « le petit côté de la lorgnette écologique ».

Car il y a mille gestes à réinventer sans pour cela prendre plus de temps et je serais même plus disponible par l'esprit, car libérée de tout ce fatras de culpabilité, de frustration, d'insatisfaction ménagère à la con, provoqué par une pub. perfide.

6) Pour en finir avec les « fini » en beauté et en rigolant, l'histoire vécue des chiottes de Mme B. comme bourgeoise et C comme convertie, j'ai nommé la ci-devant Catherine B. qui n'a plus honte de sa cuvette de w.-c. (le patron de son mari peut venir à l'improviste, comme dans la célèbre pub. Mais chose étrange, elle n'utilise pas ce fameux produit). Mais alors comment fait-elle ? Dis, dis vite, je bous d'impatience. Ben voilà, après le départ du matin des quatre mômes et de l'époux, au lieu de gueuler car ils n'ont pas tiré la chasse, elle se dit « chouette, ils ont fait une vache d'économie d'eau car, en une seule fois, neuf litres d'eau chasseront toute la merde familiale (au lieu de 9 × 6 = 54 litres) et pendant cette chute d'eau unique, elle brossera vigoureusement avec le balai chiotte le fond de la cuvette et seulement une fois par semaine elle nettoiera à fond siège et cuvette avec quelques gouttes de Javel sur une éponge, c'est le moindre mal qu'elle pense, mais là, peut-être qu'elle a tort. Aussi demande-t-elle au chef de rubrique « Echos de la merde » de trancher la question. Peut-elle se permettre

d'utiliser un peu de chlore sans empoisonner l'eau ?

Amitiés à toute l'équipe de la G.O.

Catherine B.

P.S. Nous buvons de la Volvic dans bouteille de verre. J'ai fait beaucoup de magasins à Versailles avant de trouver : rue de Montreuil.

Paris, le 24 mars 1973

Chers amis,

Cette lettre a deux buts : essayer de répondre aux problèmes posés par la publication de la G.O. (qu'est-ce qu'un journal écologique ?), poser le problème de la défense de l'environnement hors du territoire métropolitain (je suis Antillais).

Tout d'abord, j'ai été frappé par ceci : dans la discussion sur la forme que doit prendre la G.O., on n'a pas mis la théorie en relation avec la possibilité qu'est la G.O. de s'exprimer directement, sans censure, pour chaque habitant menacé par l'énergie nucléaire, l'inondation de vallées, etc.

Les mass-média sont bien là pour être un intermédiaire dans la connaissance de l'événement mais surtout pour transformer celui-ci selon les besoins d'une quelconque idéologie. Il n'y a pas encore de journal direct, fait par les habitants d'un lieu donné, où s'expriment les opinions. La G.O. pourrait devenir ce journal en élargissant ou accroissant la partie du journal réservée aux communiqués des lecteurs. Le problème de la difficulté de lecture serait en partie résolu : la partie théorique (ou plutôt la synthèse des informations que sont les articles de Fournier, etc.) reposerait sur deux ou trois thèmes largement développés et ferait face à « un courrier des lecteurs ». Ainsi, le journal serait plus pratique, plus actif. Car les informations reçues restent lettre morte à cause de leur lecture difficile (quelquefois, il faudrait faire un cours simplifié de chimie ou de physique pour s'y retrouver) : on ne sait comment les réutiliser. En discutant, en communiquant avec d'autres lecteurs, on faciliterait la compréhension en s'y mettant à plusieurs, et on ne serait plus seul à penser dans son coin, à l'écart des autres personnes ou groupes. Dernière proposition : pourquoi ne pas créer des groupes G.O. comme Politique-hebdo l'a fait ? Cela fait clan, mais ça permet des échanges, on sait où, quand se rencontrer, à qui parler, etc.

Quant à l'action de la G.O. en outre-mer. Il y a peu de temps, j'étais en Martinique. L'île où je suis né est encore belle, très belle. La préservation écologique de la nature est maintenue (hormis les plantations) par le fait que la Martinique n'est pas encore atteinte par la pourriture industrielle, l'homme est encore nature aux Antilles (cf. la relation entre corps et âme aux Antilles avec celle de la civilisation judéo-chrétienne), il vit avec la nature : lors de grèves sur les plantations, il y a repli sur le potager situé autour

de la case, donc on tient à maintenir son équilibre écologique, le jardin rase-motte n'existe pratiquement que dans la capitale, et encore.

Mais ce que j'ai vu donne un avant-goût de ce que peuvent devenir les Antilles sous l'action des capitalistes français et étrangers. La récolte de la canne s'est mécanisée. On brûle la canne avant de la couper. Une étude note la forte diminution de l'azote à l'hectare. On s'approprie des terres depuis la France (voir une publicité sur la couverture de « L'Express ») pour y construire des habitations dénaturées, on importe de plus en plus de voitures grâce aux facilités de crédit (c'est un enfer à Fort-de-France le soir, idem qu'à Paris à 6 heures du soir). Enfin, on importe tout de France pour ce qui est « nourriture de qualité » : viande, lait, légumes (ex. : morue séchée, à 9,80 F le kg, moins chère que le poisson du pays), toutes sortes d'aliments maintenus en état de vie artificielle par les additifs, les colorants chimiques. On nous envoie la merde capitaliste. Que faire, nous qui sommes ici, en exilés, là-bas, en internés. Nos parents, nos amis sont menacés dès lors qu'ils font connaître leur hostilité au gouvernement français. Et de plus, la plupart des mouvements indépendantistes ou autonomistes pensent ou réforment, ou Trotsky, ou Mao. C'est-à-dire atome et tout ce qui suit.

La G.O. arrive à Fort-de-France. Mais combien ont lu l'article d'Arabyan sur le Tiers-monde ? Et surtout combien se sentent concernés par lui ? Car les Martiniquais y voient sûrement qu'on vient encore leur dire ce qu'ils ont à faire, même pour se libérer. Pourquoi ne pas créer une partie D.O.M.-T.O.M., où les Polynésiens pourraient gueuler contre la merde atomique gaulliste, où les Guyanais pourraient dire ce qu'ils pensent de l'univers pollué des fusées, où les Antillais pourraient s'élever contre la politique agricole béké et française de modelage des sols, d'extension de la banane alors que les cultures vivrières font défaut, contre la mécanisation de la récolte de la canne, contre l'extension de la voiture et du plomb qu'elle lâche ?

Ainsi en France, on connaîtrait l'ampleur de la menace, en outre-mer, on commencerait à comprendre que indépendance ou autonomie doivent être synonymes de l'être humain et de son environnement.

Je ne peux signer cette lettre pour des raisons de sécurité. Cependant, je voudrais la voir publiée, même le mois prochain. Cela permettrait de lancer la discussion, surtout sur le deuxième point. Merci !

Salut !

Lu en entier le dernier numéro de G.O., en particulier la discussion avec Charles Lorient ; idées valables et bonnes dans l'ensemble. Par contre absolument pas d'accord avec l'un des fondements de la théorie de Duboin (du moins

telle qu'elle apparaît dans cet échange (p. 35-36) : « Il semblerait que la démographie ne menace pas encore directement l'humanité, si on cessait de faire de la production socialement inutile et nuisible (gadgets, guerre). » Ce n'est pas l'avis du M.I.T. qui a fait une étude sérieuse. Mais mon grief se place ailleurs :

Raisonnement ainsi, c'est réduire l'homme à sa seule dimension, actuellement reconnue, de producteur-consommateur de produits matériels. Toute la dimension de l'écologie et celle de la nature et celle de nos besoins psychiques sont escamotées.

1° **Ecologie.** Avec une pareille masse humaine, même peu polluante (irréel du futur), le système ne pourrait tourner qu'à condition de maintenir une Nature puissante, immense, saine, chargée d'absorber et de recycler les déchets, d'éliminer nos pollutions, de régénérer notre atmosphère. Or, en 1900, avec « seulement » un milliard et demi d'hommes et des techniques pas tellement désastreuses par rapport aux nôtres, la biosphère était déjà au bord de la bascule : couverture forestière mondiale détruite probablement aux trois quarts (or elle est la gardienne des sols, de l'atmosphère, de l'humidité des climats), cent espèces détruites (grosso modo), la plus grande partie des terres émergées totalement déséquilibrées par la chasse et l'extermination des prédateurs, une partie des sols disparue, et j'en passe... Pense-t-on retrouver une écosphère saine en accroissant la population et en multipliant l'abondance ?

2° **Nature :** le sous-sol serait-il bourré de richesses, et même si l'on trouvait le moyen de nourrir et d'équiper luxueusement une humanité-fourmillière, certaines richesses ne pourraient que disparaître automatiquement devant la marée humaine : l'espace disponible pour chacun, les zones de nature vierge avec leur peuplement animal et végétal, les espèces vivantes, les surfaces de

soils utilisables pour l'agriculture, le calme, la solitude.

Pour l'écologiste, nous sommes déjà dix fois trop nombreux pour un maintien normal de la biosphère ; à plus forte raison pour une jouissance de l'espace. Egoïsme de nanti ? Non, essai de lucidité : issu d'une longue évolution (en milieu naturel, évidemment), l'homme ne s'entasse dans les cages à lapins que depuis quelques décennies, au pire depuis quelques siècles. Nous sommes faits non pour nous encager dans un monde dur, minéral, fait de béton, de plastique et de bruits métalliques, mais pour nous mouvoir dans la forêt, la savane, au contact d'une réalité mouvante, souple, indéfiniment variée, riche de parfums, de couleurs, de sons, sans pitié certes, mais sans tricherie ni artificiel. Et ce n'est pas demain que l'homme sera adapté à l'univers factice auquel il se condamne.

Comment expliquer autrement les chiffres impressionnants de suicides, de délinquance, de dérangement mental, la montée de la drogue et des autres désordres « sociaux » dans les villes, grandes ou petites, et, en comparaison, leur quasi-inexistence à la campagne ? Si la ville cause un tel gâchis humain, n'est-ce pas parce que seule la Nature est notre milieu normal de vie ? ou du moins la campagne ? Or, comment sauvegarder la campagne si l'on multiplie l'humanité ?

En fait, le facteur Nature est oublié de beaucoup de ceux qui prônent la révolution écologique : c'est une omission capitale : c'est presque la négation de l'écologie, car c'est oublier que l'homme lui aussi a un besoin, et pas seulement technique, de la nature, mais aussi physiologique (son fonctionnement interne) et sans doute surtout psychologique. Notre monde est cinglé en grande partie dans la mesure où il s'est coupé de notre milieu originel.

3° **Sur le plan psychique** en effet, l'homme a un besoin immense de contact avec la nature, nature sauvage et campagne (très diffé-

rente : nature « apprivoisée », domestiquée en partie). Pour le comprendre, il faut, je crois, avoir vécu en contact « prolongé » avec cette réalité immense et s'est colleté à elle. On a alors la révélation de cet univers qui ne tenait guère de place jusqu'alors dans notre vie ; on peut avoir plus simplement une sorte de malaise inconscient, de nostalgie à en être séparé : c'est net chez beaucoup de voyageurs et Charles Lorient en parle personnellement : c'est le signe d'un besoin obscur enfin comblé — puis frustré — le signe qu'on était fait pour vivre dans ce milieu ; cette impression de plénitude, de bien-être qu'on éprouve devant un immense panorama de nature, devant les grands animaux africains évoluant dans leur milieu ou plus modestement cette intense jubilation qu'on a de surprendre et de voir vivre un animal libre — bécote ou renard — n'est-ce pas un peu ce que Bergson (faites excuse !) disait de la joie : le signe que la vie a réussi ?

Notre « besoin » de nature : ce manque éprouvé par certains et qui doit être comblé pour notre satisfaction intime. Mais aussi une dépendance mentale : sans la nature, « il manque quelque chose à notre formation » et capital, à voir les effets de notre « éducation » citadine et moderne. Seul le contact réel et précoce avec le milieu naturel peut donner un sens écologique : sens du réel et du concret, sorte de connivence avec toute vie sauvage et minimum de respect pour elle (non le massacre, mais le prélèvement discret et indispensable), l'admiration et la prise en considération de l'autre (l'animal, la plante), etc.

Là aussi, il faudrait creuser, détailler. Sans compter cette jouissance profonde que les connaisseurs de la nature retirent de sa fréquentation : exploration, découverte constamment renouvelée, jouissance esthétique, etc. De l'hédonisme et un raffinement de civilisé ? Pas forcément, mais pourquoi pas ? Notre technique nous a suffisamment affranchis de la nécessité quotidienne de survivre pour nous donner un regard autre

qu'utilitariste sur cette prodigieuse merveille du monde vivant. Encore une fois, l'homme ne vit pas seulement de pain et surtout de gadgets, il est équipé pour autre chose que consommer, et son épanouissement — la mise en jeu de tout son être — a besoin d'autre chose que d'un appartement grand standing bourré d'articles de luxe et suréquipé en électroménager, ou que la consommation de neige-loisirs sur les pistes des stations chic.

Bien sûr, pas d'illusion : un retour loyal au milieu culturel ou campagnard, ce n'est pas drôle tous les jours ; avec notre vie en ville, il y a toute la différence qu'on trouve entre l'exploitant agricole et l'amatour de safari-photos. Pourtant les deux ont déjà retrouvé le milieu originel.

Malgré toute sa technique, l'homme n'a pas le moyen de tourner indéfiniment les lois de la vie, de trouver le bonheur dans le seul artificiel, d'avoir un milieu bénéfique en le polluant et en le submergeant, d'avoir la civilisation de la surconsommation et une existence équilibrée dans un milieu préservé. Il faut choisir. Et s'il faut être abondantiste, je lutterai pour l'abondance de la nature et des animaux libres et ceci dans l'intérêt de l'homme. Bien entendu, comme le faisait sans doute Jacques Duboin, il faut réclamer très fort justice, égalité et aisance pour les pauvres de notre monde d'« opulence » et faire cesser le scandale de notre prétendue civilisation. Mais je crois que le temps de l'abondance matérielle est passé et surtout je demande qu'on fasse enfin sa place — c'est un comble — à notre milieu, à la nature.

Peut-être n'ai-je fait qu'un procès d'intention et peut-être sommes-nous d'accord en tous points. Il me semble en tout cas essentiel de tenir compte aussi largement que possible de cette dimension capitale du problème : la nature, ce qu'elle doit représenter pour l'homme.

Cordialement.

D. Carry, Belfort.

LE CHARTER POUR LONDRES, S'IL VOUS PLAÎT ?

Bonjour, toi, la petite fille de quinze ans, seize ans peut-être, qui est venue me demander l'adresse de CHOISIR (1) quand j'étais à Paris. Le week-end à Londres ou Genève est oublié et cette semaine tu fais sûrement la grève dans ton lycée, avec tout le monde. Dis, n'oublie plus tes pilules. Il vaut mieux y penser avant — plutôt que de prendre l'avortement pour une autre méthode de contraception. « On n'en meurt pas » m'as-tu dit en souriant gentiment sur le pas de la porte. Non, en principe. Pas plus que d'un accouchement. Mais j'étais toute chose quand tu es partie. Tu vois, pour moi, c'était la première fois que le problème avait un visage, le tien. « Mais d'où sors-tu ? » vas-tu t'étonner ! Je ne sais pas, peut-être d'un rêve. Mes gamins ont pour parrain le docteur Ogino et pour marraine la doctoresse Laproux-Weill-Hallé et jusqu'à présent ça pouvait aller mais mon expérience ne vaut rien parce que trop limitée dans le temps et parce que bénéficiant d'un contexte social tout à fait « comme il faut ». Depuis ta visite, il se trouve que j'en ai rencontré des avamies, des fraîches et des anciennes. Alors je regarde, j'écoute. On pourrait peut-être ouvrir un débat sur la contraception, dans un prochain numéro de la G.O. ?

En attendant, il y a quelque chose qui me tracasse pas mal en ce moment. Ecoute voir un peu. Quand tu commences à compter tes jours de retard, 8, 9, 10 jours, et que tu t'affoles, et que tu regardes dans la pharmacie de maman, et que tu avales un peu de quinine plus un purgatif plus deux ou trois cachets « pour la circulation », plus un peu d'aspirine, pour voir si ça ferait quelque chose, d'après ce que tu m'as dit, toi, une autre petite fille, apparemment, ça ne fait rien que te détraquer passagèrement les intestins. Et ça se termine par le week-end un peu triste ou la bague au doigt le mois suivant, dans les deux meilleurs cas. Dans le cas où tu gardes le mouflet, t'as pensé un peu à lui ? Il a déjà un mois. Le premier mois, c'est le mois du cœur. C'est par là que ça se commence un homme. A la fin du premier mois, son cœur bat déjà et l'embryon fabrique son propre sang. C'est-à-dire que, quand tu es sûre d'être enceinte, malgré les cachets de maman, tu es peut-être en train de lui fabriquer un cœur fragile à ton rejeton et tu pourras toujours le pouponner et le bécotter ton chérubin. Trop tard. Ça m'inquiète cette inconscience, cette ignorance du B A de l'embryologie. Enfin, bon sang ! Il ne te viendrait pas à l'idée de faire un gâteau en mélangeant au

petit bonheur du sucre, des œufs et de la farine ! Non, y a pas de recette pour faire un mouflet. Prévu ou pas, il arrive « en prime ». Je connais bien quelques géniteurs et génitrices qui s'abstiennent de fumer pendant une semaine et vont s'oxygéner, en piquant un 100 mètres en petit short blanc le long du lotissement, juste avant de procréer. Ça te fait rire ? Moi aussi, mais y a de l'idée. Remarque que, neuf mois plus tard, le géniteur en question ne se gênera pas pour allumer sa pipe près du berceau. C'est mauvais ? — C'est peut-être pas très bon, disons...

Dis-donc, c'est pas simple d'être parent ! — Non, mais t'es pas obligée. Y'a des gens plus ou moins doués pour la famille. Si t'en démarres une, tâche au moins de l'appliquer au départ, après elle te file entre les doigts et c'est très bien comme ça.

Danielle

1) CHOISIR, 174, rue de l'Université, Paris (7^e), vous fournira tous les renseignements pratiques sur la contraception, avant et après pour les étourdiés.

On prépare un dossier étoffé pour le prochain numéro sur la natalité avec le concours de CHOISIR à Grenoble.

C.E.S. PAILLERON

Depuis plusieurs années, les établissements scolaires de tous niveaux voient se multiplier les actes de « vandalisme » (détérioration de locaux, bris de matériel...), les actes criminels (ou que l'on désigne ainsi sans qu'il soit possible de savoir à partir de quel moment ils le deviennent réellement).

Le silence complice des autorités et de l'administration a caché jusqu'ici la gravité et l'ampleur du phénomène, taisant à une opinion publique, jalousement inquiète de ses enfants, ces gestes de révolte ou de défi, ô combien révélateurs, d'un échec éducatif qu'on désirait tant dissimuler. Il a fallu, après quelques signes avant-coureurs, l'incendie du C.E.S. Pailleron, pour que soudain, en une fureur nouvelle, la grande presse se penche sur l'événement et découvre que même les établissements du 1^{er} cycle, et surtout ceux-là, connaissent les manifestations violentes d'une malaise que les rapports officiels ne commençaient timidement à admettre que pour les lycées et collèges de second cycle.

Tout a été dit sur l'incendie du C.E.S., c'est-à-dire rien. De la surabondance d'informations naît la sous-information. Tous, en cette débauche de nouvelles, de jugements, ont trouvé leur compte ; les sociologues, les psychologues, les pédagogues, les hommes politiques... tous, sauf l'homme de la rue, dépositaire de quelques vérités dont il ne veut pas démordre :

– l'école, la maison, le chemin entre l'école et la maison (dont on ne parle guère ; que faire quand on a quinze ans dans un quartier de Paris ?) ont conduit deux adolescents, comme les autres, à ce geste de violence et de désespoir.

– Ce geste n'est devenu criminel, n'a pris sa dimension tragique, n'a jeté 21 familles dans le drame que parce que notre société qui, en sa rigoureuse logique interne, a aussitôt emprisonné les deux « coupables », avait préalablement accepté de dérogation en irresponsabilité, la construction de ce « château de cartes » combustible ; ce geste n'est sorti des conflits normaux du monde

de l'adolescence et du monde adulte que parce que cette même société qui maintenant va juger et punir avait mis en place des structures desséchantes et fossilisées, annihilant toute possibilité de dialogue vrai, ne regardant plus les

jeunes qu'au travers de notes, de tests, de sections et de jugements définitifs.

– Osera-t-on encore longtemps proposer à ces 21 familles désespérées (que l'on ne reconforte qu'en paroles) deux enfants comme uniques responsables de cette tragédie, boucs-émissaires d'une société qui, pour la première fois, les a traités en adultes. Qu'avaient fait nos vigilants défenseurs de l'ordre et de la morale lors des précédents incendies (3 en 2 ans au C.E.S. voisin, plusieurs tentatives au lycée contigu), lors du prétendu « premier essai quinze jours auparavant au

C.E.S. même, que l'on avait tu soigneusement », y compris aux enseignants de l'établissement mais que l'ex-député de l'arrondissement annonçait en termes accusateurs dans un communiqué publié deux jours après l'incendie. Que voulait-on dire ? Que cherchait-on à démontrer ?

Pourquoi avoir attendu le drame pour s'intéresser à ce conflit qui oppose actuellement grand nombre de jeunes à la société des adultes ? Les premiers incidents n'étaient-ils pas aussi significatifs (les morts en moins !) ? L'intérêt porté survivra-t-il à la disparition des titres dans les journaux ?

APPEL POUR LA DEFENSE DE PATRICK, MARC ET LEURS CAMARADES

Le 6 février 1973, 6 élèves de 4^e, dont Patrick et Marc, ont mis le feu au CES de la rue Pailleron. On tente aujourd'hui de détourner sur eux toutes les responsabilités : incendiaires, criminels, on veut voir en eux la seule cause de l'incendie.

Mais, s'il y a eu 20 victimes, c'est parce que le CES, construit en matière inflammables, a brûlé en quelques minutes et s'est écroulé en interdisant toute évacuation. Patrick et Marc ont mis le feu dans une classe. Ils sont à l'origine de l'incendie, mais pas responsables de la mort des victimes.

L'INCENDIE POSE LE PROBLEME DE LA SECURITE. L'ACTE DE PATRICK ET MARC POSE CELUI DE L'ECOLE.

Le rôle de l'école est de dépister les 30 % d'élèves dits « normaux », et les 70 % de « retardés », « inadaptés », (futurs chômeurs, OS, employés, etc.). Tous, à des titres divers, l'école les brise, elle sélectionne pour reproduire une société qui n'est qu'oppression, ennui et manque d'amour.

Cela, Patrick et Marc le sentait bien ; mettre le feu, c'est leur révolte. Cette révolte est présente dans toutes les écoles, sous des formes diverses (résistance passive, chahuts, sabotage et destruction de matériel, vols, fugues, bagarres, toxicomanies).

Quand cette révolte et ce désespoir se sont exprimés par les suicides par le feu, notre société s'est hypocritement apitoyée. Aujourd'hui, se sentant menacée par l'incendie, elle traite en criminels deux jeunes de quinze ans. Elle les parque dans ses prisons, comme ils étaient parqués hier dans les classes-dépotoirs que sont certaines classes de CES.

La télévision, la radio et la presse accusent : « Ce sont des dévoyés ». Nous, nous affirmons : « Ce sont des révoltés ».

SOLIDAIRES DE LA REVOLTE FACE A L'ECOLE, nous nous engageons à susciter, rassembler, publier les témoignages expliquant comment l'école engendre de telles conduites.

Nous appelons les écoliers, lycéens, enseignants et tous ceux que l'école a brimés, à témoigner sur l'école qui produit « l'individu normal » (le citoyen bien pensant et bien votant, la machine à produire et à consommer) et le « délinquant, criminel ou fou » (celui qui échoue).

Nous utiliserons ces témoignages pour la défense de Patrick, Marc et leurs camarades devant l'opinion publique et la justice, et pour la défense de tous les Patrick et Marc en puissance.

Envoyez vos témoignages et signatures en précisant où vous enseignez (CES, CET, école primaire, etc.) et si vous êtes titulaire ou auxiliaire. (Nous ne publierons le nom des auxiliaires qu'après les avoir consultés ; dans un premier temps, nous donnerons le nombre des auxiliaires qui soutiennent un tel manifeste). Adresse : Monsieur JACQUES, 2, rue des Trois- Arbres - 91 GRIGNY.

SIGNATURE	NOM, QUALITE	ETABLISSEMENT

LA PUBLICITE OU LA VIE

La publicité est un monstre doux qui, par effraction séductrice, pénètre dans nos cerveaux, brouille sans douleur nos circuits intimes, hérissé de sondes nos profondeurs, modifie nos connexions de manière à substituer, au bout du compte, le geste automatique du rêveur à celui, conscient, du vivant éveillé. La publicité ne nous cerne pas, elle nous habite, nous gouverne, nous abuse comme une pilule à bonheur. Des allergiques renâcent, des rétifs hurlent, ruent? Elle les observe, elle apprend grossièrement leurs attitudes, elle les singe. Avec leurs apparences, le son de leurs mots, leurs visages, elle fabrique de nouveaux bruits, de nouvelles images, de nouvelles morts douces. C'est là son art. Inutile donc de l'accabler d'injures exorcistes, elle en ferait son aliment, à plus ou moins brève échéance. La machine est étrangement efficace, apparemment parfaite. Plutôt que de l'affronter brutalement, au risque de se fracasser le crâne contre ses engrenages, mieux vaut la poser sur la table, lui tourner autour, la flairer, palper ses rouages, chercher la faille, s'il en est une.

Le 29 avril 1845, dans le journal « La Presse », Emile de Girardin, le premier, accepte l'insertion d'annonces payantes qui, selon

ses termes, doivent être franches, concises, simples : « La publicité ainsi comprise se réduit à dire : dans telle rue, à tel numéro, on vend telle chose à tel prix ». Un révolutionnaire raisonnable pourrait exiger, aujourd'hui, la stricte application de ce précepte-là : il n'est apparemment pas malsain.

Pourtant, après un siècle de maturation dans les alambics industriels, malaxage, raffinage et circulation lente le long des circonvolutions marchandes, voici ce qu'il est devenu : « Publicité - Art d'exercer une action psychologique sur le public à des fins commerciales » (dictionnaire Robert). Autrement dit, de manière à peine moins aimable : « Politique par laquelle on flatte la multitude pour gagner et exploiter sa faveur ». Cette définition est celle du mot démagogie. Sans doute, d'un terme à l'autre, l'humeur de monsieur Robert s'est assombrie : l'art a dégénéré en politique, le public en multitude. Mais à part cet écart à peine per-

ceptible, on ne peut rêver synonymes plus francs.

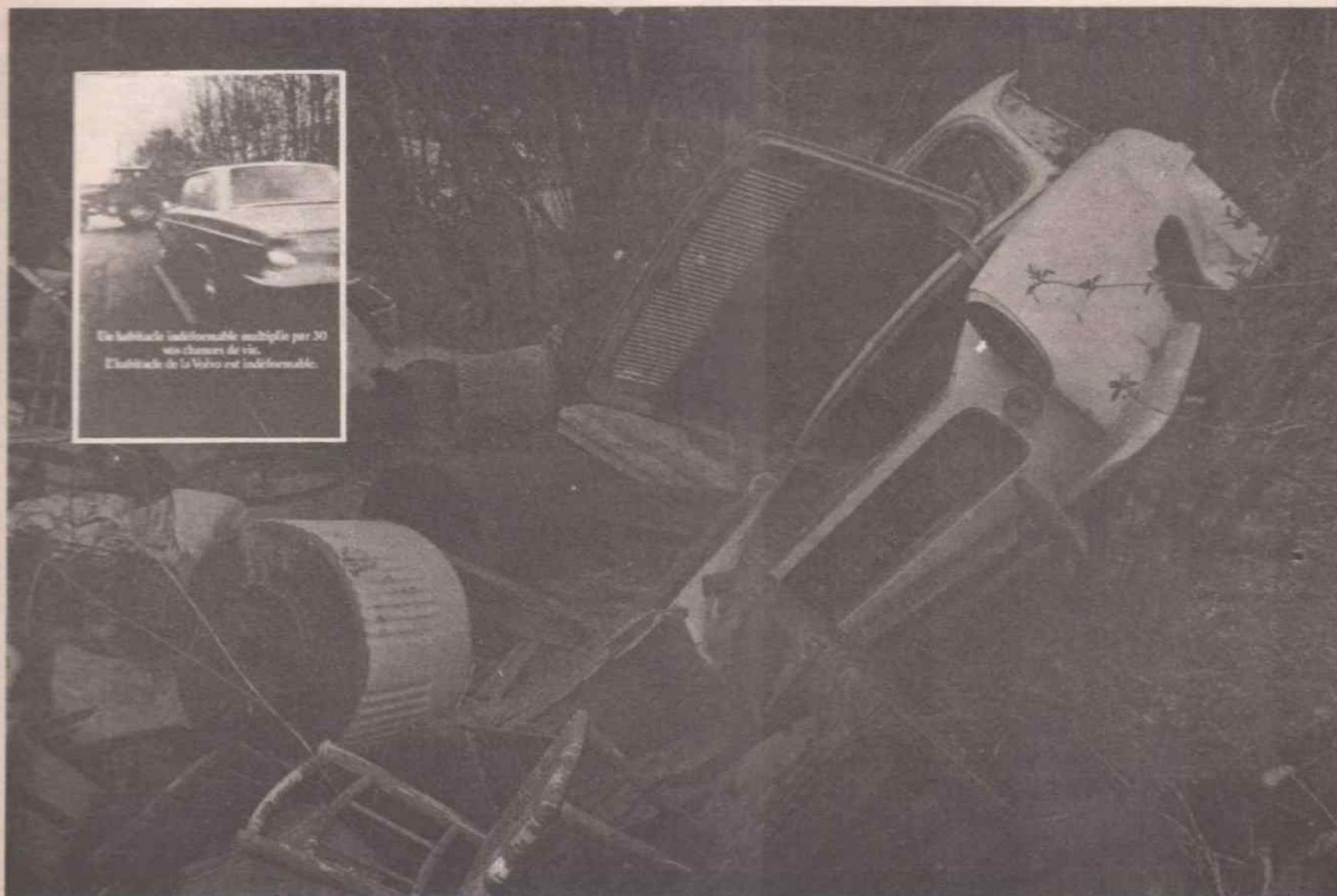
Le publiciste est donc, strictement, un démagogue professionnel. On peut le lui dire, il n'en est pas offensé. Il sait. On peut même le traiter de maître-chanteur. Il opine : « Le chantage est la forme la plus simple de la persuasion ». C'est un pontife de la secte, Ernest Dichter, qui l'affirme froidement dans un livre (« La stratégie du désir ») destiné à l'édification des élites publicitaires. Quant à Jean de Lanauze, président de l'Union des Annonceurs, il donne si carrément dans le cynisme militant qu'il décourage l'injure : « Si une stabilité parlementaire retrouvée permet d'éviter les menaces graves et précises qui pesaient hier sur la publicité, il ne faut pas triompher et croire qu'elle en est quitte pour autant. Plus la masse s'intellectualise, plus il y a de revendications, et la publicité est un sujet de revendication facile » (Le Monde, 4 avril 1973).

En d'autres termes : veillons à ce que les abrutis prolifèrent, ils sont notre sauvegarde.

Titre de l'article en question : « Un moyen d'informer ». Prétendre que l'information soit le souci premier des publicistes est une farce triste, inutile de le dire. Creusons un peu : qui sont ces professionnels de la publicité dont il vient d'être question? Des psycho-sociologues. Des gens dont le travail est d'étudier « le comportement et les réactions de l'immense majorité silencieuse des consommateurs » (Jean de Lanauze). Pour quoi faire? Deux chantres du marketing, Bernard De Plas et Henri Verdier (1), le disent tout de go : pour « imposer à l'homme des notions qu'il ne sollicite pas, et vis-à-vis desquelles il n'a aucune raison d'être bien disposé ». La publicité est-elle au moins fondamentalement différente de la propagande, « synonyme, selon De Plas et Verdier, de viol des consciences, d'atteinte permanente à la dignité des personnes »? Non : « La propagande utilise les mêmes supports que la publicité commerciale, et s'inspire le plus souvent de ses techniques », précisent les duettistes susnommés, avant de chanter les louanges de

SUITE P. 20

(1) La publicité (collection *Que sais-je?*).



COMMENT JOUER UN SALE TOUR A SON TOUTOU

enfin! le génial professeur PAVLOV* consent à refaire en public sa célèbre expérience.



Ivan Pétrovitch
*PAVLOV
1849 - 1936
Prix NOBEL 1904

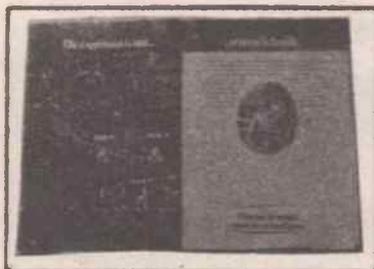
PAVLOV marque une différence essentielle entre la psychologie humaine, qui suppose l'intervention du langage, du concept et de l'intelligence, et la psychologie animale qui ne suppose que l'activité nerveuse supérieure. Mais selon lui, toutes deux obéissent aux mêmes lois, qui sont celles des tissus nerveux. On doit donc pouvoir parvenir à une connaissance de la psychologie humaine aussi précise, objective, scientifique, que pour la psychologie animale, malgré l'extrême différence de complications qui les sépare.

PUBLICITE. Ensemble des moyens employés pour faire connaître une entreprise commerciale, industrielle, etc., pour faciliter la diffusion de marchandises et denrées diverses.

- Encycl.

La fonction économique de la publicité consiste à éveiller l'intérêt et faire naître le désir afin de stimuler la demande. La publicité vise donc à accroître les ventes : elle diffère de la « propagande » qui est destinée à l'expansion d'une idée.

Une publicité est d'autant plus efficace qu'elle utilise un nombre d'arguments sélectionnés par ordre d'importance du point de vue du public à atteindre, qu'elle met en valeur ces arguments, qu'elle est conçue et réalisée de manière à agir sur la masse des individus types.



Annonce publicitaire d'un établissement PUBLIC NATIONAL



si facile à coller ce mini-poster, en cadeau gratuit! à chaque nouveau maxi-client de la Pavlov-Publicité

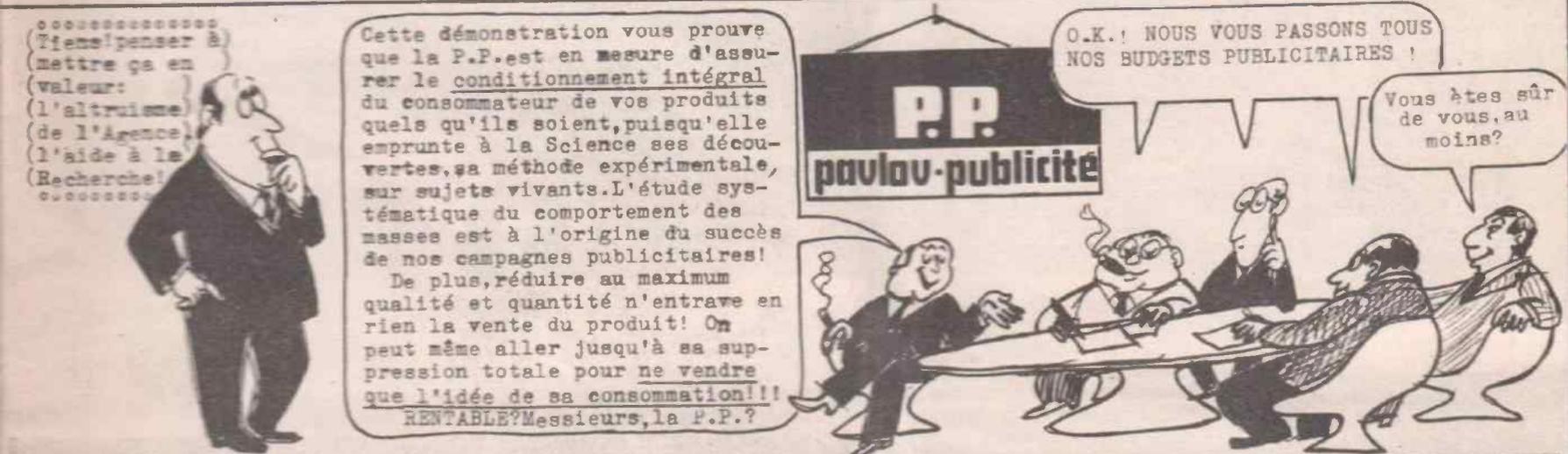
Dans le cadre de l'Expansion Economique et Culturelle, la P.P. offre cette page de publicité à la « G.O. »

consentie par la G.O. à ses lecteurs: une suite possible



...QUAND ON N'A QU'UN OS ET UNE LAMPE DE POCHE ???..

dont la simplicité permet une exploitation facile, rentable, et à la portée de tous!



Pour parler franchement, la publicité vous prend pour des chiens et votre conditionnement m'intéresse.

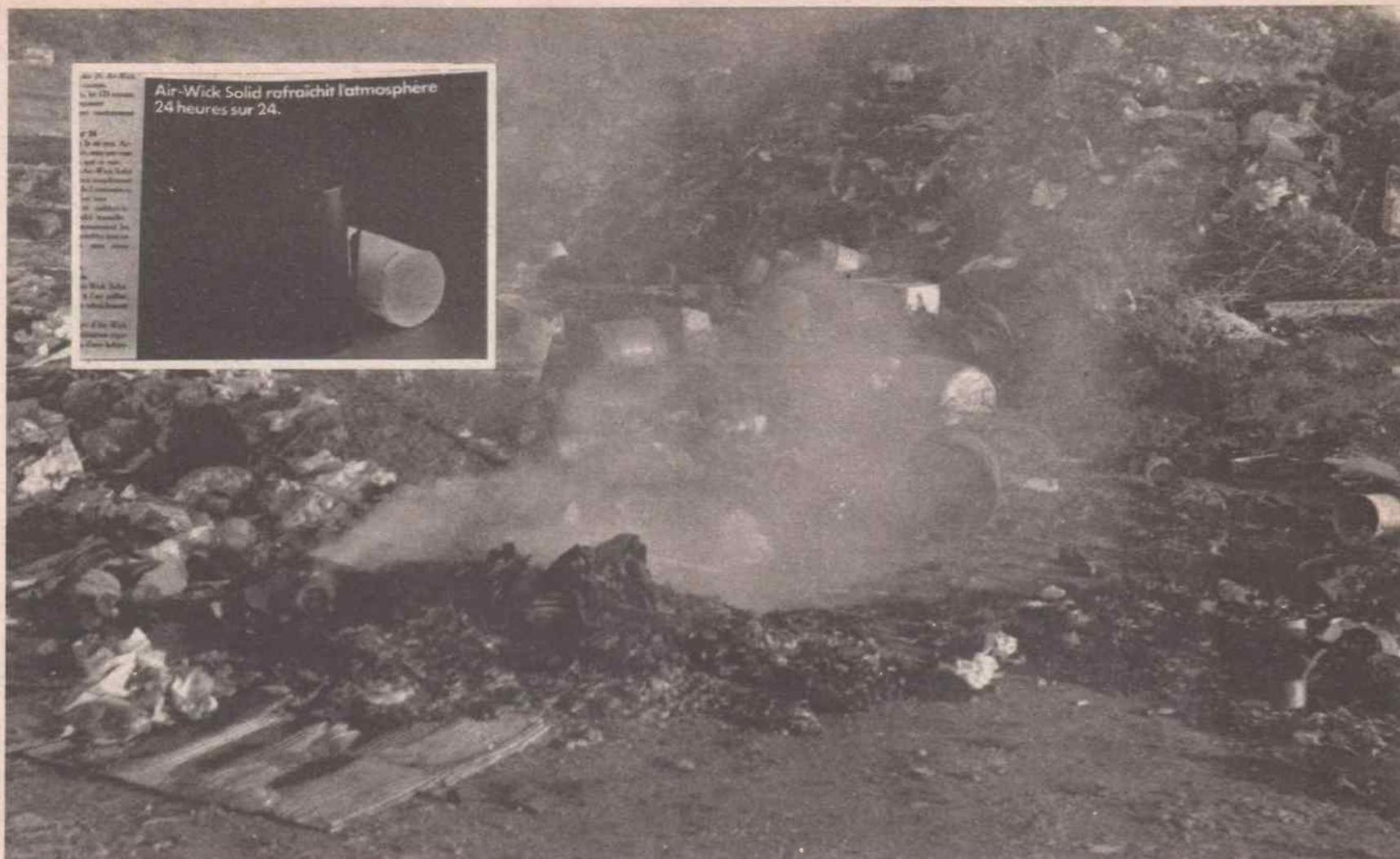
P.P.

LA PAVLOV-PUBLICITÉ AIME VOTRE ARGENT

(mais non limitative) de la triste histoire du P.D.B. de la P.P. Echappant-t-elle à ses cruels ennemis ???



... offrez à suivre



la société de consommation, dont « personne ne peut raisonnablement souhaiter » la disparition.

Ces techniques, quelles sont-elles? Les connaître est important, si l'on veut un jour résister à leurs effets. Passons rapidement sur l'affiche, le pavé, le message radiophonique. Il est relativement facile, pour un individu constamment vigilant, d'esquiver leur matraquage, qui s'abat sans détours. Mais il ne faut jamais sous-estimer la bête : elle sait être rusée. Un seul exemple : dans « Le Figaro », une annonce publicitaire encadrée dans le coin supérieur droit du journal coûte à l'annonceur 900 F (prix de 1970). Dans le coin supérieur gauche, même format, même typographie, le tarif n'est que de 850 F. Pourquoi? Parce que les psycho-sociologues qui nous gouvernent savent que l'œil du lecteur se porte généralement d'emblée, avant d'aller à la manchette, en haut de la feuille, à droite du titre. L'emplacement est donc, de ce fait, privilégié. Il suffit de le savoir pour ne pas se laisser prendre. Et si vous ne le saviez pas, crachez donc par priorité, à l'avenir, sur toute annonce découverte en cet endroit de votre quotidien préféré. La guérilla anti-publicitaire peut bien commencer par ce genre de révolte-là, aussi chétive soit-elle.

Les publicistes exploitent constamment nos tics, nos réflexes les plus innocents, nous harnachent de rênes, tirent les ficelles et nous font caracolier, cher bétail, dans un paysage rutilant de mangeoires bariolées, comme au cirque. Nous sommes le troupeau de buffles que les cow boys à revolvers canalisent à leur gré. Bien sûr, l'art des psychologues est plus subtil que celui des vachers. Nous ne sommes pas — pas tout à fait —

des bœufs, des chiens ou des hamsters. Ernest Dichter le dit : « On peut inciter un rat à pousser un bouton plutôt qu'un autre, en le punissant ou le récompensant au cours du dressage. Mais les hommes sont plus complexes que les bêtes ». C'est pourtant en laboratoire que fut étudié le comportement du consommateur-type, réduit exactement à l'état de cobaye par les chercheurs de l'I.R.V.E.C. (Institut de Recherches et d'Etudes Visuelles et de Comportement), au début des années 60, en France. Des ménagères furent enfermées dans un supermarché artificiellement reconstitué, regorgeant de conserves, d'objets et d'emballages de toutes sortes. Des caméras de télévision furent disposées de telle manière que rien ne leur échappe : le moindre geste, la moindre mimique, le moindre clignement d'œil du cobaye fut filmé, et minutieusement observé. Les psychologues prirent note des réactions de leurs victimes (consentantes) à la couleur, à la musique, à la disposition des rayons. Après quoi ils les confisèrent, longuement, avant de les payer, pour leurs inestimables services, en leur permettant d'emporter gratuitement la marchandise qu'elles avaient choisie. Ils vérifièrent ainsi, par exemple, que deux emballages de mêmes dimensions imposaient, selon leur couleur, des impressions différentes : une boîte blanche et bleue paraît plus vaste que la même colorisée de rouge qui, elle, donne l'illusion d'un plus grand poids. Ils apprirent aussi que telle ambiance musicale alliée à tel éclairage créait chez le patient un très intéressant état de moindre résistance, proche de l'hypnose. Par la suite, des studios de sonorisation se spécialisèrent dans l'enregistre-

ment de fonds sonores pour grands magasins. Certains fabriquent même des timbres de voix. C'est important, un timbre de voix : il « accroche », suggère, s'impose, force la main aussi efficacement qu'une image. Il doit avoir le ton allègre, bon enfant, « populaire » dans le supermarché de banlieue. Il se rapproche, plus le magasin s'embourgeoise, de la voix d'Orly, dite « sexy-voix », qui est, soit dit en passant, complètement artificielle : on la doit à la seule électronique.

L'architecture des grandes surfaces fut très précisément pensée. Unique objectif : piéger sans recours le client. La largeur des chariots et celle des allées furent exactement mesurées pour provoquer des embouteillages, et donc l'obligatoire stationnement devant les rayonnages. Les objets de grande consommation furent camouflés, afin de provoquer une circulation maximum le long d'une foultitude d'objets de moindre importance. Enfin, la structure des grands magasins fut délibérément conçue comme un labyrinthe. Entrez, par exemple, dans le Home-Store Galeries Barbès de Sarcelles. Faites dix pas, vous êtes perdu. Vous devrez longuement errer avant de trouver la sortie.

Tout ceci, apparemment, n'a que peu de rapport avec la publicité, au sens où l'on entend ordinairement ce mot. En fait, la permanente incitation clandestine à la consommation est plus ravageuse que les slogans jour et nuit mitraillés par les transistors et les murailles citadines. C'est, surtout, au conditionnement sournois qu'il faut apprendre à résister. Je ne sais encore de quelle façon. Une analyse plus profonde, une étude plus précise des techniques de

persuasion doivent être faites. Elles le seront. Mais de toute manière, la résistance est affaire, d'abord, de réflexion collective. Il est temps de s'y mettre. Car assurément, on s'achemine vers le dé-cerveillage total. Les techniciens de la vente plongent tous les jours leurs mains pleines de doigts dans nos inconscients et les endorment, les dépiautent, les programment à leur manière. Ils ont découvert un certain nombre de « tendances favorables » à encourager, et quelques écueils dont le publiciste averti doit se défier. Parmi les vertus à flatter (selon Du Plas et Verdier) : « Le besoin de certitude, la paresse d'esprit, le goût du moindre effort, l'envie ("je croyais mon pyjama propre mais le tien a la blancheur Persil"), la vanité, le snobisme, le désir sexuel » — bref, tout ce qui peut encourager les gens à courir les chemins du crétinisme. Parmi les obstacles à éviter : « La saturation publicitaire », « les réactions anti-conformistes », « l'esprit de quant-à-soi » — bref, tout ce qui pue la forte tête et la conscience éveillée.

Tout cela pourquoi? Pourquoi tant d'études, de techniques, de science et d'intelligence déployées? Pour vendre — c'est tout — du détergent, des bagnoles, du dentifrice aux foules prolétaires? Non. Ernest Dichter (toujours lui) : « C'est au vendeur qu'il revient de me vendre non seulement ses articles, mais aussi une vue optimiste des choses ». « Acheter, c'est avoir foi en l'avenir ». « Le spécialiste de cet art qui consiste à diriger les désirs — politicien, éducateur, publicitaire — vend de la sécurité. Il n'a pas d'autre choix, quels que soient ses buts, ses intentions, ou la nature de ses activités ».

LA PUBLICITE ET LA LOI

La loi du 1^{er} août 1905 sur les « fraudes dans la vente des marchandises et des falsifications des denrées alimentaires et des produits agricoles » protège en principe les consommateurs contre la publicité mensongère. La voici :

Article 1 - Quiconque aura trompé ou tenté de tromper le contractant :

soit sur la nature, les qualités substantielles, la composition et la teneur en principes utiles de toutes marchandises ;

soit sur leur espèce ou leur origine lorsque, d'après la convention ou les usages, la désignation de l'espèce ou de l'origine faussement attribuées aux marchandises, devra être considérée comme la cause principale de vente ;

soit sur la qualité des choses livrées ou sur leur identité par la livraison d'une marchandise autre que la chose déterminée qui a fait l'objet du contrat ;

sera puni de l'emprisonnement pendant trois mois au moins, un an au plus.

Remarque : cette loi suppose un « contractant », c'est-à-dire un individu achetant effectivement un produit. Elle n'a donc aucun effet sur les campagnes publicitaires (nombreuses) précédant la mise en vente du produit.

La seule loi qui vise explicitement la publicité mensongère est celle du 2 juillet 1963, n° 63-628. Elle « porte maintien de la stabilité économique et financière ». Seuls, les articles 5 et 6 se rapportent à la publicité :

Article 5 - Est interdite toute

publicité faite de mauvaise foi comportant des allégations fausses ou induisant en erreur lorsque les allégations sont précises et portent sur un ou plusieurs des éléments ci-après : la nature, la composition, l'origine, les qualités substantielles, la date de fabrication, les propriétés des produits ou prestations de services qui font l'objet de la publicité, les motifs ou les procédés de la vente, les résultats qui peuvent être attendus de leur utilisation, l'identité, les qualités ou aptitudes du fabricant, des revendeurs ou des prestataires.

Article 6 - Les agents du service des enquêtes économiques et ceux du service de la répression des fraudes sont habilités à constater les infractions aux dispositions de l'article 5 de la présente loi.

Seule, la justice administrative étant gratuite en France, un particulier ne peut porter plainte qu'à ses frais. Une association de consommateurs ne peut engager de poursuites. D'où le peu d'effets d'une loi qui ne comporte même pas de décrets d'application.

Conclusion : Si, après avoir confronté une publicité que vous estimez mensongère avec tous les points de l'article 5 de la loi de 1905, vous pensez que le message publicitaire tombe sous le coup de la loi, envoyez vos remarques et doléances, très clairement, au Service de la Répression des Fraudes, 42 bis, rue de Bourgogne, 75007 Paris, et attendez patiemment la réponse. Le service en question manque misérablement de personnel. Ce n'est qu'en l'inondant de lettres qu'il est peut-être possible de le faire bouger.

mateur d'avoir plus que l'indispensable. (...) Les authentiques champions de l'optimisme, les vrais créateurs de la prospérité — et donc de la démocratie — sont ceux qui défendent le droit d'acheter une autre voiture, une autre maison, un autre poste de radio ». Faut-il insister ? C'est clair : la publicité est l'efficace « serviteur d'une idéologie précise dont « la démocratie bourgeoise » n'est que l'expression la plus édulcorée. Cette idéologie, qui n'a pas de nom (ce n'est ni le nazisme, ni le fascisme), engendre la mort sociale et l'anéantissement psychologique par le tranquillisant, l'anesthésie, l'euphorie artificielle, l'optimisme irraisonné, la sécurité infantile, la folie douce, l'esclavage par persuasion, la paix des grands cimetières sous les buildings. Il est l'heure, décidément, de sonner la mobilisation générale des encore vivants.

On s'est ému des excès publicitaires — des bavures, plus précisément — dont se sont rendu coupables quelques jeunes cadres trop zélés. On a mollement légiféré. On a stigmatisé et interdit la publicité mensongère, comme si toute publicité ne l'était pas, au moins par omission, au moins en suggérant ce qui n'est pas (« un peu d'hyperbole ne nuit pas, écrit joyeusement Jean de Lanauze, car, comme disent les Anglais, personne n'y croit de toute façon »). On a exigé que la formule de certains produits de consommation courante figure en toutes lettres sur l'emballage, afin que le consommateur peu sensible aux gâteries de l'hyperbole, sache exactement ce qu'il achète. Mais presque tout le monde ignore ce que recouvrent des mots trop savants pour être déchiffrés (« Tiens, dis-je au poissonnier, elles sont traitées à l'acide phénolé, vos crevettes ? » « Oui monsieur, c'est très bon »). Et qui ne se souvient des tribu-

lations de l'hexachlorophène, brandi comme un argument publicitaire de choc par le dentifrice Signal, avant de tuer des nourrissons poudrés au talc Morhange ? Tout cela est dérisoire.

Les menues contraintes que subissent les publicistes ne font guère que les stimuler. Ils ne sont pas au bout de leur rouleau, loin de là. Les crédits qui leur sont alloués sont de plus en plus importants. Et ils sont vigoureux, les salauds. Ils inventent, ils récupèrent tout ce qui leur tombe sous la dent. Une grande envie de « naturel » s'est emparée des foules, récemment — une brutale envie de vivre, peut-être. Regardez autour de vous : vous la verrez, cette envie, « exprimée », tordue, embaumée comme un cadavre par mille réclames.

Alors que faire ? Car il va falloir faire. Il va falloir trouver (ce sera dur) des moyens de lutte originaux, irrécupérables, contre le dénivelage collectif. Peut-être, d'abord, tenter d'imposer au pouvoir la promulgation de lois anti-publicitaires de plus en plus contraignantes. Après tout, le président de l'Union des Annonceurs semble craindre vraiment « les contraintes et les réglementations qui, en stérilisant la publicité, causeraient à l'économie et à chacune des parties prenantes des dommages irréparables ». S'il craint, c'est peut-être bon pour nous. Réformisme ? Oui. On peut trouver mieux. Il faut d'abord accumuler les informations, pour apprendre à connaître les plus menus ressorts de la machine (j'en ai, qui n'ont pas trouvé leur place dans cet article, qui la trouveront dans d'autres). Il faudra inventer des moyens d'action, arrêter tout et réfléchir sans tristesse, ouvrir la boîte à idées. Tiens, voilà : je l'ouvre.

Henri Gougau

Extasions-nous au passage sur les noces triangulaires de la politique, de l'éducation et de la publicité, unies pour engendrer nos lendemains béats. « Notre économie croulerait d'un moment à l'autre

(c'est toujours Dichter qui parle) si nous nous contentions de satisfaire nos besoins immédiats et essentiels. Car elle ne vit que sur l'excédent, le superflu, sur le désir qu'ont le producteur et le consom-



Le mouvement écologique pourrait céder à une tentation à laquelle ont déjà succombé les premiers lactateurs de l'environnement, à savoir essayer d'obtenir par la voie législative certains résultats. Ne suffirait-il pas, en effet, de voter des lois, puis de prendre sans tricheries les moyens nécessaires à leur application, pour que cessent la pollution des rivières, la banalisation des paysages ou l'extension des camps militaires ? Et chacun de rêver selon ses aspirations, ses indignations, voire ses phantasmes, à des interdictions générales et absolues qui redonneraient à la nature l'image qu'il s'en fait. Car de tous les problèmes pris isolément, ressort l'impression qu'il n'y a qu'un petit pas à franchir.

Voyons plutôt. Centrales nucléaires ? Le moratoire aboutit (pourquoi pas ?) et après quelques années nos parlementaires n'ont guère à se faire violence pour approuver la condamnation définitive. Boues rouges, hydrocarbures et autres ingrédients qui entrent maintenant dans la composition de la mer ? Interdits ! Cela n'a rien d'impossible, d'ailleurs on y vient progressivement. Et la faune ? Supprimons la chasse, nos voisins helvétiques y songent sérieusement. Et la forêt : c'est écœurant ces hêtres que l'on supprime allègrement parce que trop lents à pousser ? Voilà, voilà. Article 1er : « Le remplacement des arbres à feuilles caduques par des résineux est subordonné, sur toute l'étendue du territoire métropolitain, à une autorisation délivrée par le comité de rédaction du périodique « La Gueule Ouverte ». Le Morvan est sauvé.

En somme, un problème, un texte. Et même un gros problème, un petit texte. C'est l'illusion du texticule, sophisme d'autant plus dangereux qu'il repose sur des évidences fausses particulièrement discrète et coriaces. Tenter de les bousculer est aussi l'occasion de voir un peu la place qu'occupe le droit et ce qu'il est possible d'en tirer.



Le droit, on n'en manque pas

La première raison d'être sceptique quant à l'utilisation des lois ou des règlements vient de ce que, pour le moment, les textes ne font pas défaut, au contraire. Rares sont les nuisances qui n'ont pas leur loi, avec un cortège souvent impressionnant de décrets, d'arrêtés et de circulaires. Le recueil de la législation sur les établissements dangereux, incommodes et insalubres (1) est un volume de plus de sept cent pages. Le nombre de texte réprimant les pollutions est énorme et le droit français, qui protège les sites ; a créé également des

parcs nationaux, des parcs naturels régionaux, des périmètres sensibles et toutes sortes de réserves. Sans parler du Code forestier ou des dispositions liées à l'urbanisme, à l'aménagement rural, à tout quoi...

Et attention ! Il est, dans cette prolifération, des œuvres de qualité. Ainsi, la loi du 16 décembre 1964 sur la protection des eaux est techniquement remarquable. Le système qu'elle organise, où la lutte contre la pollution des cours d'eau est financée, à l'intérieur de chaque bassin, au moyen de redevances versées par les pollueurs et les utilisateurs, constitue, dans une société industrielle, un modèle du genre. Les parlementaires qui l'ont votée avaient à l'époque une conscience aigüe de l'existence de quatre millions de « pêcheurs à la ligne-électeurs » et savaient, de ce fait, qu'il valait mieux faire quelque chose de sérieux.

La loi de 1964 n'est pas le seul bon texte, loin de là. Sans doute est-il aussi facile de relever, en sens inverse, des lacunes très voyantes, ne serait-ce que les incidences du toujours sacro-saint droit de propriété qui permet de détruire la nature pourvu qu'elle t'appartienne, droit de couper les arbres, droit de construire, droit de spéculer immobilièrement, droit de chasser et parfois de massacrer sans restrictions les animaux quels qu'ils soient (2).

De toute façon, les principes et les règles juridiques sont suffisamment souples et, on le verra plus loin, les pouvoirs des juges suffisamment importants pour qu'avec ce qui existe on puisse obtenir, d'une manière plus ou moins élégante, le résultat recherché. Un exemple ? L'article 434-1 du Code rural prévoit des peines d'amende et de prison à l'encontre des industriels qui polluent les rivières en y déversant leurs saloperies. Il est assez fréquemment appliqué et d'une relative efficacité. Or ce texte est tiré d'une loi qui ne date jamais que de 1829, dont le but exclusif était la répression du braconnage par empoisonnement du poisson. L'extension de ces dispositions aux déversements industriels, à l'égard desquels il n'existait rien, s'est faite par la jurisprudence, sans problème.

Pas de doute, côté lois, nous sommes parés.

Oui, mais le droit est pourri et en plus tout le monde s'en fout

Evidemment, l'existence du droit de l'environnement, et même d'un droit pas trop mal fait, alors que la dégradation de l'espace et les nuisances progressent sans à-coups, n'est étonnante qu'en apparence. On se dit immédiatement : si le droit est une chose, son efficacité concrète en est une autre ; les règlements ne servent à rien parce que pratiquement personne ne les applique. De fait, l'interdiction quasi-générale des déversements d'hydrocarbures en mer n'empêche guère les pétroliers de décharger quand cela les arrange. Et tout le sud-ouest de l'administration aux députés communistes, est complice chaque automne de la transformation en pâté de quelques millions d'oiseaux protégés...

Autre explication : les textes sur la nature, sous couvert de la défendre, servent d'abord les puissances de l'argent intéressées à la détruire. Le droit est la bonne conscience des promoteurs ou des industriels pollueurs. Une petite redevance d'es-

(1) Il s'agit d'établissements qui présentent des dangers ou des inconvénients pour le voisinage - risques d'explosion, pollutions de l'air, des eaux, mauvaises odeurs, bruit, etc. et qui, pour cette raison, sont soumis à la surveillance de l'administration. En particulier, l'ouverture de ces établissements « classés » est subordonnée, soit à une autorisation préfectorale, soit à une déclaration.

(2) Code rural, article 366 : « Toutefois, le propriétaire ou possesseur peut chasser ou faire chasser en tout temps, dans ses possessions attenantes à une habitation et entourées d'une clôture continue faisant obstacle à toute communication avec les héritages voisins et empêchant complètement le passage de l'homme et celui du gibier à poil ».



tout serait plus facile si l'industrie touristique n'exigeait pas que l'on passe ses loisirs en troupeau afin d'intensifier la consommation : là, c'est le système économique qui est à refondre. Et si l'organisation du travail, si la physionomie des villes, si... L'écologie, y compris dans son aspect conservation de la nature, ne peut être que globale et révolutionnaire. Le danger du recours au droit résulte de sa tendance logique à fractionner, à faire croire que l'on pourra résoudre les questions une par une, « dans une perspective raisonnable et humaine », Pompidou dit. En réalité, à ce jeu-là on se heurte très vite au mur, l'impasse des parcs nationaux n'en étant qu'une illustration. Il n'y aurait plus alors qu'à se réfugier dans les compromis boiteux ou à renoncer purement et simplement.

En l'absence d'espoir proprement juridique, laissons donc les parlementaires parlementer.

La violation de la loi, c'est encore la loi

En somme, l'inefficacité du droit ne découle pas directement de sa méconnaissance, délibérée ou non. Il faudrait le démontrer, mais les cas où des règles restent lettre morte doivent être plus rares qu'on ne le pense, y compris dans le domaine de l'environnement. Le problème n'est pas là, enfin pas tellement. En revanche, savoir pourquoi cela se produit parfois est très

L'ÉCOLOGIE

pace vert par-ci, une obole à l'agence de bassin par-là, et en avant le bulldozer ! Et gare au plancton !

Prenez les parcs nationaux (3). A la base, une loi du 22 juillet 1960 qui, elle, est appliquée puisqu'elle nous a valu déjà la Vanoise, Port-Cros, les Pyrénées-Occidentales et les Cévennes et que l'on nous en promet encore. Leur régime juridique fait de ces réserves un carcan réglementaire qui non seulement empêche les chiens qui les visitent d'y pisser tout seuls (laisse obligatoire) ; mais tend encore à empêcher de vivre les paysans du coin. Alors que les marchands de neige peuvent utiliser le label « parc national » pour leur publicité et, à l'intérieur des limites ériger sans complexes un glacier en remontées mécaniques. Parce que débarquent dans les terroirs des gens avides de verdure ou de pentes vertigineuses, on « parque » les premiers habitants.

- Oui mais, et la nature ? Schnebelen, promoteur d'une super-station de ski à l'origine du scandale de la Vanoise, n'en a rien à foutre, d'accord ! Mais nous ? La faune et la flore, sauvagement agressées par l'artificial, ne peuvent plus se défendre seules contre une invasion humaine qui les condamne sans appel. Si l'on n'érige pas quelques sanctuaires pour les espèces menacées, si chacun ramène son petit bouquet de fleurs de l'Alpe et peut-être son petit bouquetin, c'est foutu. Un pied d'homme sur un œuf d'oiseau, pied d'industriel ou pied de paysan, produit inéluctablement un effet d'écrasement. Avec ce populo, l'omelette serait bientôt faite, en dehors des sentiers balisés.

A priori, la contradiction nature-liberté est donc insoluble. En fait, elle ne l'est que dans le cadre traditionnel et cela démontre les limites du droit. Des solutions existent... à d'autres niveaux. En reprenant l'exemple de la faune et des parcs, il est possible d'imaginer moins de monde dans les milieux fragiles, ce qui dépend de la politique démographique. On peut penser aussi que

instruit et révèle une nouvelle barrière à la portée des lois et règlements.

Le tort qu'on a, c'est de restreindre le droit à des textes. Ceux-ci ne sont pourtant que la traduction plus ou moins fidèle de la volonté générale ou de l'accord du corps social dans son ensemble, la résultante d'une série de forces politiques, économiques, morales et autres dont notre société est faite. Une loi, un décret représentent seulement la partie visible de l'iceberg, l'importance de ce qui est dessous, caché, expliquant pas mal de choses.

Ainsi, une unanimité se dégage, en France et ailleurs, pour dire qu'il est très vilain de tuer son prochain. Nous en sommes tous convaincus et ce consensus résulte d'un tas d'éléments - préceptes religieux,



(3) dont Mabilbe a décortiqué les mécanismes dans le n° 2 de la G.O., p. 28.



Et le juge ?

Dans ces conditions, il ne reste plus qu'à flanquer le droit à la poubelle ? Ce n'est pourtant pas ce qu'indiquait, ici même (5), le « petit juriste de service », en recommandant d'engager des procédures lors d'affaires de pollutions et surtout d'intervenir dans le cadre des enquêtes publiques prévues, entre autres, pour l'ouverture d'établissements classés. Alors ?

Jusqu'à présent, nous avons envisagé l'action juridique au seul niveau de la fabrication des lois, pourrait-on dire. Or le législateur, au sens large du terme, n'est pas l'unique créateur de droit car le juge, dont la fonction est de trancher des litiges à lui aussi l'occasion de poser quelques règles, la jurisprudence justement.

Par ailleurs, il semble qu'il y ait trop de droit, l'abondance étant presque toujours stérile, parfois néfaste. Ainsi, l'urbanisme et la construction se caractérisent, à l'image du réel, par une sur-densité de règles complexes et mouvantes. Dans cette jungle où il n'est pas facile d'être « en règle », l'administration règne en maître et dispose de pouvoirs considérables pour délivrer les permis de construire, autoriser les lotissements, définir les opérations de rénovation et, d'une façon générale, déterminer le visage de la cité. La prolifération des dispositions réglementaires devient franchement nuisible dans la mesure où elle équivaut, paradoxalement, à l'absence de

inutile de les chicaner sur ce point, puisque le Conseil d'Etat s'octroie régulièrement le plaisir d'étaler ses compétences en censurant vaillamment les irrégularités (6).

Alors, faut-il se ruer au prétoire ? Oui, en faisant gaffe toutefois à ne pas s'empêtrer dans les toges.

Les juges avec nous !

En quoi consistent au juste les pouvoirs des juridictions administratives ? Toujours dans l'immobilier, imaginons par exemple un permis de construire. A la demande d'un jaloux, le juge l'annule en disant que le préfet était encore saoul au moment de signer, qu'il ne faut pas être très normal pour considérer que l'édification d'une tour de vingt étages au bord de la mer est compatible avec le respect du site, bref qu'il y a eu « erreur manifeste d'appréciation ». Ça n'a l'air de rien, mais le magistrat dispose là d'une arme considérable. Il se fait critique d'art, impose ses conceptions architecturales et sa vision de la nature. Cette baraque dépare le paysage ? J'annule. L'autoroute va traverser un site classé ? Ah, mon ami, vous ne pouvez aller contre le progrès. J'annule pas... Et ainsi de suite.

Reste à savoir si l'arme contentieuse est en mesure de servir. Or, qu'a fait jusqu'à présent la justice administrative de ses énormes pouvoirs ? Objectivement, elle s'est efforcée de rogner un peu les griffes de l'administration en limitant les dérogations, en censurant des constructions trop hautes, édifiées en violation des règles. Mais tout bien considéré, c'est plutôt décevant, ce ne peut être que décevant : les juges ne sont pas des militants écologistes et leur intervention ne s'écartera guère (de surcroît avec du retard) des idées-forces du pouvoir qui les a nommés et de la société qu'ils protègent.

Alors, ce procès, on le fait ?

Allez, on y va ! Ça nous fera de la pub - très bien ! continue... Ça emmerdera ceux d'en face. La justice fait partie d'un système théoriquement fondé sur la légalité. Et s'il arrive que l'administration pour l'amour d'un beau promoteur fasse des textes un usage que la morale juridique, hypocritement, réprouve, les principes n'en ont pas moins leur logique presque indépendante, et le juge y est nécessairement soumis.

- Seulement, avant d'aller trouver le barbare, attends encore une seconde...

Engager une procédure dans une affaire de pollution des eaux, d'établissement classé, de permis de construire illégal, c'est souvent l'ultime moyen de sauver une rivière ou un site. Là, pas d'hésitation. En revanche, l'action judiciaire **systematique** mérite quelque réflexion, elle ressemble étrangement à l'action réformatrice, par le Parlement. La différence : dans un cas, on fait appel aux députés, dans l'autre aux magistrats. M'ouais...

Et puis les palais de justice sont semés de peaux de bananes. Risques de récupération, car depuis longtemps les associations agréées de pêche et de pisciculture, appuyées ou non par le sénateur du coin, se sont lancées dans des actions de ce genre. Les recueils de jurisprudence ont des rubriques « pêche fluviale » assez copieuses. Or (évidemment, cela se discute), l'écologie n'a pas les mêmes exigences que la pêche à la ligne. A n'en pas douter, les notables ne se privent guère de faire des procès, pour autant que leurs accointances le leur permettent et qu'ils ne soient pas eux-mêmes responsables de la pollution. En posant les pieds dans leurs traces, mieux vaut se méfier des pièges à écologistes.

(5) G.O. n° 6, p. 12.

(6) Ne s'est-il pas permis de braver le Général de Gaulle soi-même, dans un arrêt retentissant (Canal 1962) ?

Encore plus grave. Attaquer un gros entrepreneur qui se fout royalement des lois et de la qualité de l'eau, parfait. Si l'on peut le contraindre à s'offrir un dispositif d'épuration (flûte, là on se fait encore avoir), à payer une forte amende (faut vraiment qu'elle soit forte), à passer quelques jours en tôle (assez difficile), tant mieux. Il est même une autre sanction prévue par la loi, la fermeture des établissements dont les nuisances sont irrémédiables. Formidable, le patron n'a plus qu'à aller quêmander sa soupe à l'Armée du Salut. Et ses pauv'ouvriers ?

Là, le bât blesse. Depuis des années, de nombreux chefs d'entreprise pratiquent le



chantage au social et ces derniers temps la presse, pourtant si discrète en d'autres occasions, étale complaisamment des affaires où la décision du tribunal se traduit en fin de compte par des licenciements. Le patron pollue bien un peu, mais il nourrissait un patelin entier. Nous voilà devenus les affameurs du peuple.

Et dans le fond, n'y aurait-il pas un petit quelque chose de vrai dans cette odieuse calomnie ? Quand le P.C. s'aligne sur le patronat, bradant généreusement la nature parce que la croissance et l'industrie polluante sont sources d'emploi, son attitude n'est pas tellement différente de celle qui consiste à refuser catégoriquement un parc national (donc à condamner une certaine forme de nature) parce qu'il contredit les intérêts des paysans.

On n'est pas coincés pour autant. Cela montre simplement que le droit n'est pas la panacée.

C'était à prévoir, le droit est conservateur par essence, son rôle étant de maintenir des choses-en-l'état, de pérenniser des rapports sociaux. Il est difficile d'en faire l'instrument d'une transformation radicale du monde, parce qu'il divise à l'infini un problème dont la solution est nécessairement globale. Et le droit de l'environnement, avant de prévenir ou de réprimer les pollutions, d'assurer la protection des sites, de sauver la nature, sert une société qui ne remet en cause ni la place de la technique, ni la croissance, ni les rapports traditionnels de l'homme avec son milieu, ni rien... Un ennemi en quelque sorte, qu'il est préférable de bien connaître. A l'occasion, on peut s'en servir, mais sans oublier que le mode d'emploi de ce produit correspond rarement à l'étiquette collée sur le flacon.

Jean Alfred

ET LE DROIT

conscience à des degrés divers de la nécessité d'un ordre, réprobation diffuse ou explicite de certaines formes de violence, traditions... Voilà pourquoi nous nous abstenons le plus souvent d'occire ceux dont la tête ne nous revient pas. Le droit est là. S'y ajoute, mais ce n'est pas l'élément essentiel, une **régle de droit** : le Code pénal interdit de donner la mort. Il permet de mettre en prison les quelques « associatifs » qui n'en tiennent pas compte, voire de leur couper la tête lorsque la réprobation générale est vraiment forte et que l'on dispose des sondages nécessaires.

Supposons maintenant qu'au cabinet de M. le Ministre de l'Environnement, on décide brusquement, à l'initiative d'un spécialiste convaincu qu'il s'agit là de la seule solution propre à assurer la sauvegarde des truites, d'interdire la pêche. Ce serait probablement une sorte de révolution et à supposer même que « force reste à la loi » et aux créatures, un braconnage à grande échelle ne tarderait pas à se développer. Normal. Quand un minimum de concordance entre la règle juridique et la volonté générale fait défaut, soit le système se rompt, soit la règle demeure inappliquée.

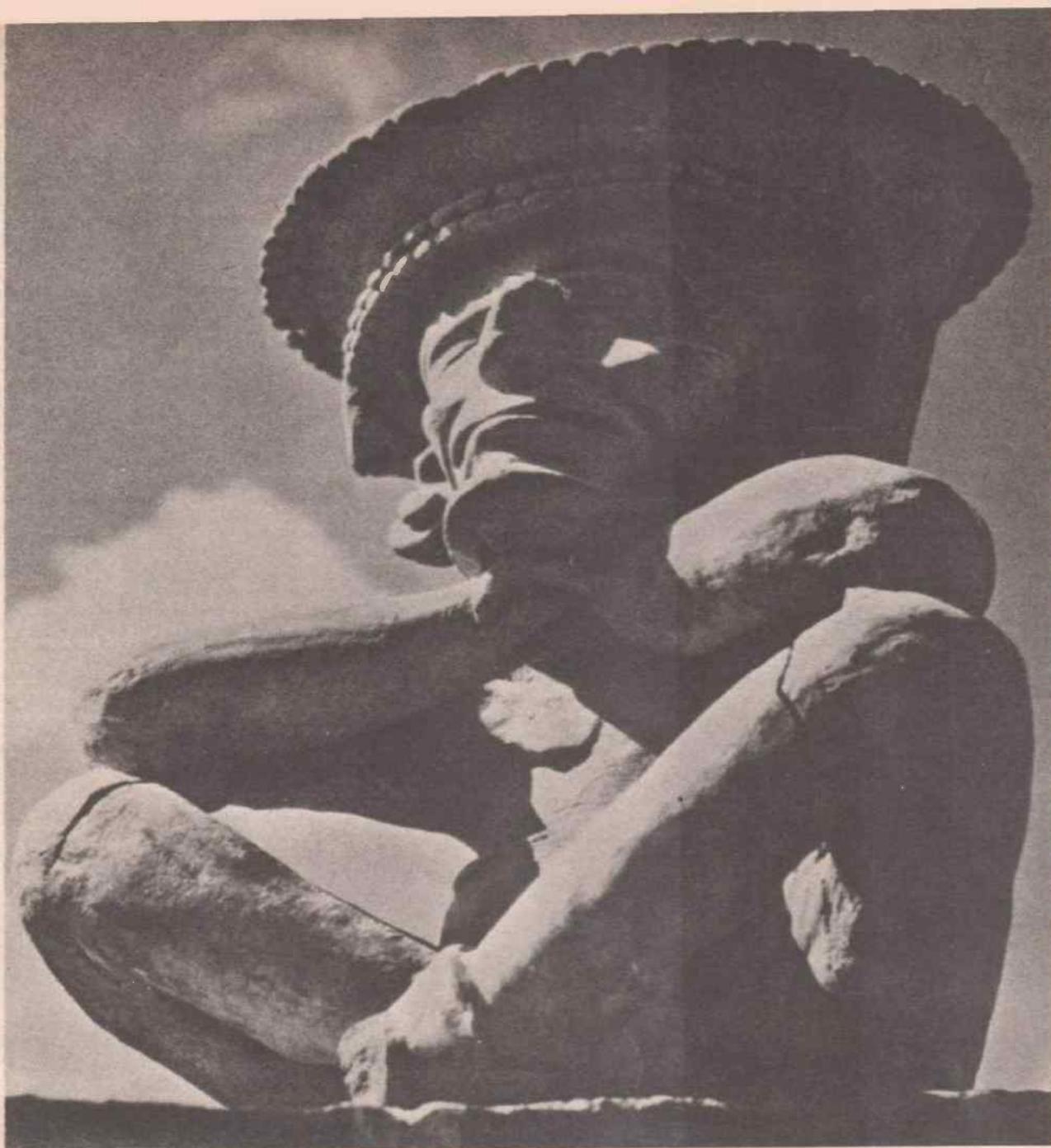
Conséquence ? D'abord, si le droit n'empêche pas la dégradation de la nature, c'est que notre société (plus précisément les forces qui la dominent ou la déterminent) ne tient pas plus que ça à sauvegarder l'environnement. Le consensus manque. Conséquence de la conséquence : sans une réelle prise de conscience écologique, obtenir telle ou telle loi, décrocher un décret par-ci et un arrêté par-là ne servira à rien, sinon à alimenter des processus d'inertie ou de récupération. Une nuance toute fois, se rapportant à des cas particuliers, urgents, pathologiques : il y a des évolutions irréversibles à stopper sans retard, même par une réglementation stupidement protectrice. Tiens, les ours des Pyrénées... Les quarante derniers ne peuvent pas s'offrir le luxe d'attendre l'an 01 en lisant la « Gueule Ouverte ». Sans une réserve, ils risquent de connaître avant l'heure leur propre fin du monde (4).

(4) Ce qui ne constitue pas une justification du parc des Pyrénées tel qu'il se présente actuellement.

normes. Celles-ci sont-elles obscures, tâtonnantes, inadaptées ? La dérogation est appelée à la rescousse, tandis que la **légalité** tend à s'effacer, progressivement remplacée par des accords entre promoteurs et autorités administratives, parfaitement dans la logique du système.

La théorie a cependant prévu les risques d'arbitraire : face au fonctionnaire se dresse le juge. Que le premier refuse sans motif légal un permis de construire et le pétitionnaire pourra attaquer cette décision devant le tribunal administratif et en obtenir l'annulation. Dormons sereinement, les juges contrôlent l'administration. Sont-ils vraiment indépendants ? Non, pas vraiment. Sûr qu'ils n'ont pas la puissance de la Cour suprême des Etats-Unis avant Roosevelt (et même maintenant). Mais





Connaitre

HISTOIRE D'UNE HUMANITE

les Indiens

Les Indiens font partie de la mythologie de notre enfance (*). Ceux des westerns, surtout, et on ne s'imagine pas que les Indiens puissent exister autrement qu'avec des plumes et des tomawaks tachés de sang, autrement qu'avec un fond de rocs escarpés et de cris guerriers. Sait-on qu'ils existent, d'ailleurs ? L'annonce que quelques Indiens nord-américains ont investi un village afin d'obtenir satisfaction pour leurs revendications, semble être reçue par l'opinion internationale plus comme une grève de techniciens d'Hollywood, que comme le cri d'un

(*) Le n° 6 de la « G.O. » contient la première partie de cette étude, sous le titre : « De l'ethnocide ».

peuple écrasé. Quant aux Indiens d'Amérique du Sud, on n'en parle pas : Incas, Aztèques, Mayas... sont des noms qui ont également fait rêver notre enfance par le moyen de ces romans faisant état de cités mystérieuses où s'agitaient des hommes aux pouvoirs étranges, mais comme pour les Phéniciens, les Hittites, les Assyriens, les anciens Egyptiens ou les anciens grecs, nous n'avons jamais cherché à savoir ce qu'ils étaient réellement et nous avons sur eux tracé une croix, ne concevant pas qu'il y ait pu avoir des survivants et qu'il y ait des descendants... Tout juste savons-nous peut-être qu'il y a un pays qui s'appelle l'Amazonie et où vivent des Indiens bien entendu sauvages (!), mais l'Amazonie c'est un peu l'Atlantide, et vous trouverez peu de gens

qui puissent vous dire où elle se trouve !...

Il n'y a pas d'Indien-type, mais « l'Amérique indienne » existe

La vérité est que l'Amérique indienne n'a cessé d'être niée. Lorsque l'Occident très chrétien, au travers de Christophe Colomb et d'autres navigateurs, découvrit l'Amérique (ou plutôt redécouvrit, car il est aujourd'hui établi que le chef viking Leif Eiriksen parvint à l'embouchure du Saint-Laurent dès l'an 1004), et qu'il s'aperçut que ce n'était pas là l'Orient mais toujours l'Occident, il fut consterné, car cet Occident-là n'était pas mentionné dans

la Bible, laquelle dit qu'au-delà de Thulé, à l'Ouest, il n'y a rien que la mer. Ceux qui habitaient ce continent non signalé dans l'héritage de Noé laissé à ses fils, ne pouvaient par conséquent être considérés comme des hommes : c'est l'opinion qui prévaut aujourd'hui encore en Amérique du Sud latine... Mais d'où venaient, justement, les Indiens ?

Il est à présent généralement admis que le continent américain fut peuplé par une longue migration de peuples chasseurs venus d'Asie (les vestiges paléolithiques sont en effet absents de l'Amérique, ce qui exclut une population d'origine) et pénétrant dans le « Nouveau Monde » par le détroit de Berhing. On fait remonter cette migration deux cents siècles avant notre ère, mais il n'est pas impossible qu'elle soit beaucoup plus vieille, comme il ne l'est pas aussi que le peuplement de l'Amérique ancienne se soit fait également dans le Pacifique. Pendant des millénaires, ces peuples menèrent sans aucun doute une vie errante sur la trace du gibier, et il est vraisemblable que beaucoup disparurent. D'autres arrivèrent aussi et vers 2500 av. J.C. et même un peu plus tôt, l'agriculture vint s'ajouter pour beaucoup d'Amérindiens, à la chasse et à la collecte de graines et de racines.

Il n'y a pas de prototype amérindien. Certains groupes américains sont plus mongoloïdes que d'autres, et il peut y avoir entre deux Indiens de tribus différentes, mais pourtant proches géographiquement, autant de dissemblance qu'entre un Sicilien et un Ukrainien ! La diversité des langues n'est pas moins impressionnante, puisque, pour la seule Amérique du Sud, Paul Rivet estimait à cent vingt-trois le nombre des familles linguistiques. Mais il en reste que tous ces hommes que nous appelons « Indiens », sont liés entre eux par une même familiarité avec le continent américain où ils se succèdent depuis un millier de générations (les Esquimaux, venus beaucoup plus tard, bien que Mongols eux aussi, n'ont jamais été identifiés aux Indiens...), liés par un même rapport avec le monde blanc qui n'a cessé de vouloir leur mort. En ce sens, on peut parler d'une « Amérique indienne », d'autant plus que, nous allons le voir, aussi différents aient-ils pu être, ces peuples ont pour beaucoup été amenés à se rencontrer, et parfois même à se confondre...

Les civilisations du maïs

Un des grands tournants de l'histoire des peuples de l'Amérique du Sud fut sans conteste marqué par l'idée de semer le maïs, une idée vraisemblablement attribuable à une communauté dont le territoire de chasse et de cueillette était la côte ouest de l'actuel Guatemala, cette côte étant la zone rassemblant le plus de conditions favorables à l'épanouissement du maïs. L'américaniste Pierre Espagne explique que « de chasseurs, les indigènes d'Amérique Centrale devinrent ainsi agriculteurs. Ils se fixèrent au sol et proliférèrent abondamment. Il s'ensuivit un éclatement de la première communauté d'agriculteurs, suivi d'une dispersion d'une partie de ses membres, qui émigrèrent, emportant avec eux les précieuses semences, les méthodes pour les faire pousser et, bien sûr, les règles spirituelles régissant la vie et les travaux de la communauté initiale. »

Il s'avère toutefois difficile d'établir une chronologie et une histoire précise des types de civilisation qui se succédèrent en Amérique du Sud, avant que naissent les grandes civilisations mayas, aztèques et quechuas (ou incaïques) que rencontrèrent les sanglants conquistadores. Les fouilles archéologiques nous révèlent des civilisations très élaborées dès le quinzième siècle av. J.C., alors que les Mayas n'émergèrent qu'au quatrième

siècle de notre ère, les Aztèques et les Incas qu'au onzième. C'est entre ces deux dates, 1500 av. J.C. et 1500 ap. J.C., soit durant trois mille ans, que s'inscrit l'histoire des grandes civilisations américaines, et voir que nous n'avons gardé à peu près que le souvenir de trois d'entre celles-ci, laisse à réfléchir sur le sort des civilisations !

Mayas, Aztèques et Incas (il serait plus exact de parler de « Quechuas », l'appellation « Incas » étant celle réservée à la famille impériale) étaient le produit de peuples et de civilisations les ayant précédés, et les empires aztèques et incas reposaient en vérité sur l'oppression des peuples plus faibles, autant que sur l'oppression de leurs propres sujets. Certains de ces peuples opprimés ont d'ailleurs survécu, et l'on rencontre toujours de leurs descendants, comme les Aymaras, les Ayorés et les Asto dans les Andes.

Une civilisation de troglodytes avant celles des U.S.A.

Au nord-est de l'Arizona, le long de la frontière du Nouveau-Mexique, se tient un pays de canyons qui est aussi le pays des Indiens, puisqu'il comprend la plus grande réserve indienne des Etats-Unis, celle des Navajos, avec l'enclave des Indiens Hopis.

Outre un paysage grandiose, ce pays de canyons présente l'immense intérêt de comporter des ruines d'habitations et de dessins vieux de plusieurs siècles, qui nous donnent une idée de ce que pouvait être la vie des Indiens nord-américains bien avant la découverte de l'Amérique par l'Europe. Dès l'an 200 après J.C., en effet, l'archéologie le démontre, des Indiens semi-nomades s'installèrent dans la région du canyon de Chelly, où le sol fertile et l'eau toujours présente sous le sable devaient les inciter à l'agriculture. A croire les restes qui ont pu être retrouvés, ils devinrent maîtres en confection d'ustensiles de vannerie et d'objets de corde.

Devenus sédentaires à partir des années 450 environ, ces Indiens se bâtirent des demeures permanentes en partie creusées dans le sol. Puis, de l'an 700 à 1300, les Indiens se déplacèrent, quittant le fond du canyon pour une zone proche de parois rocheuses, sur la hauteur desquelles, profitant de vastes niches naturelles, ils se construisirent des habitations originales. Pour y accéder, ils devaient se servir de cordages, ce qui peut sembler peu pratique, mais ils étaient là-haut ainsi protégés contre des ennemis éventuels et contre le froid glacial qui règne l'hiver au bas des gorges. Avec le temps, les maisons se perfectionnèrent en des bâtiments de plusieurs étages, entièrement en maçonnerie, formant de véritables villages.

La disposition de ces habitations inviolables prévoyait au centre une grande place circulaire, où se tenaient des fêtes et des cérémonies religieuses. A l'écart, il y avait aussi le « kina », ou lieu de réunion pour les hommes de la tribu. Cérémonies religieuses spéciales et conseils du clan avaient lieu là. En son centre, un trou circulaire par lequel on communiquait avec le monde des esprits.

A partir de 1300, ces Indiens troglodytes abandonnèrent brusquement le canyon, pour sans doute des plaines plus cultivables. L'ethnologue Yvonne Richard pense que ce fut à la suite d'une longue période de sécheresse, à laquelle s'ajoutèrent des incursions d'Indiens Navajos venus du Mexique. Quatre siècles plus tard, de fait, les Navajos, juchés sur les chevaux dérobés aux Espagnols, occuperont définitivement cette région.

Pendant tout ce temps, ailleurs, dans ces territoires qui, dans le sang, deviendront les U.S.A. et le Canada, des centaines d'autres tribus totalisant à peu près un million d'hommes (ce que sont de nouveau aujourd'hui les Indiens nord-américains), menaient une existence à peu près semblable ; s'adaptant le mieux qu'ils pouvaient à ce à quoi la nature et les autres leur demandaient de s'adapter. Dans la région des Grands Lacs et près du Grand Nord, la pêche et la chasse nautique, bien entendu, s'imposaient (il en va toujours ainsi pour un certain nombre d'Indiens de ces régions), tandis que dans les grandes étendues de l'Ouest, la vie des Indiens était pour beaucoup subordonnée à celle des troupeaux de bisons.

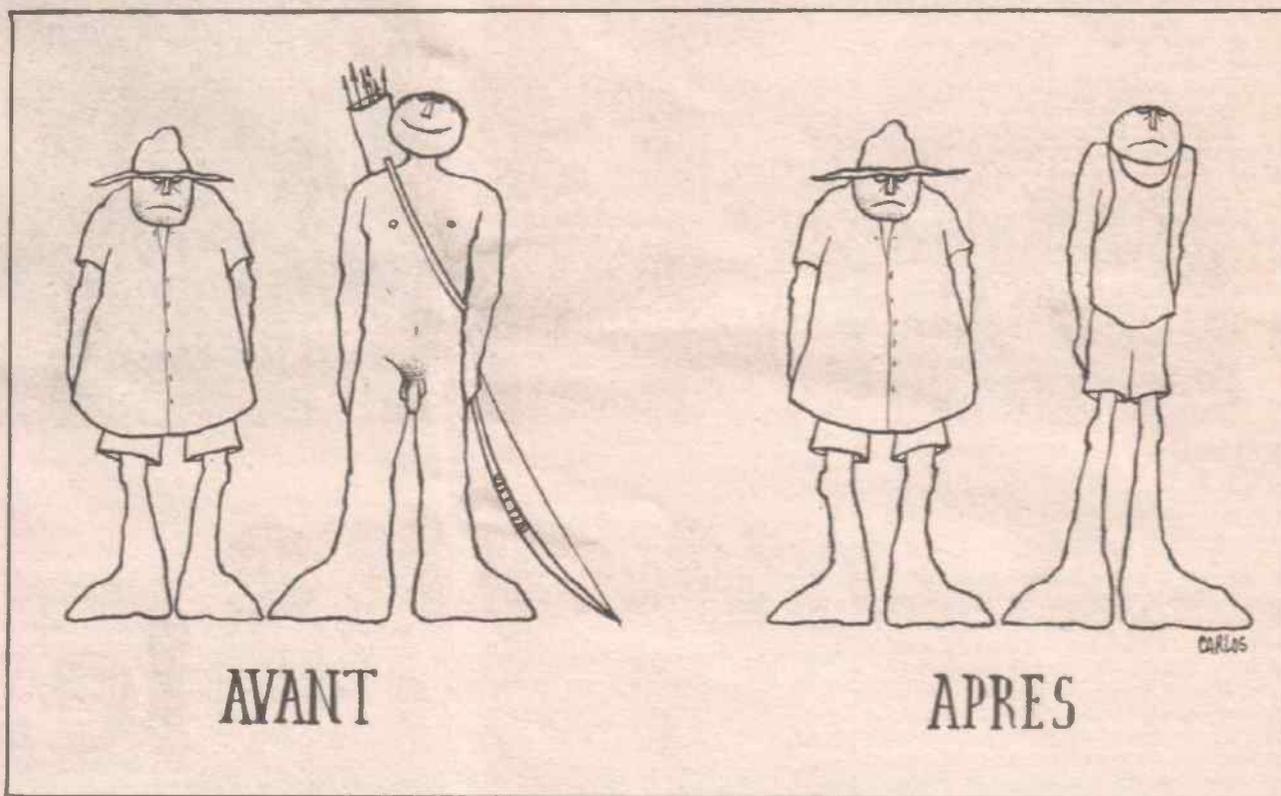
Des cultures différentes qu'on ne peut juger par comparaison

Nous allons revenir sans tarder sur les fondements des civilisations indiennes de l'Amérique du Sud et de l'Amérique du Nord d'avant la conquête européenne, car de leur approche dépend la compréhension des sociétés indiennes d'aujourd'hui. Mais déjà au

ment aller de pair, mais des signaux par utilisation de la fumée ou d'autres ressources de la nature... Mais et bison sont incomparables. Il ne viendrait à l'idée de personne de démontrer que le maïs est supérieur ou inférieur au bison... Comment, alors, pourrait-on affirmer davantage qu'une civilisation fondée sur le maïs serait supérieure ou inférieure à une civilisation liée à la vie des troupeaux de bisons ? L'évocation des cultures précolombiennes témoigne bien qu'on ne peut affirmer que la différence des cultures ; et que, parce que celles-ci sont des modes de relation à des milieux donnés différents les uns par rapport aux autres, on ne peut en établir une hiérarchie.

A cet égard, le peuplement de l'Amazonie est également très révélateur. Il s'agit d'un peuplement récent, et cela se voit au fait que les quelque deux cent mille indiens nus et prédateurs qui habitent « l'enfer vert », vivent plus de nos jours encore à la merci de ce milieu, qu'en harmonie suffisante avec lui. Il y a certainement eu de par les Américains des groupes indiens qui ont toujours vécu de la sorte. Mais on sait aussi que certains, qui avaient connu la vie des cités mayas par exemple, à un moment donné, soit ont été forcés, soit ont choisi

terre, mais au milieu de la maison. » Ce récit tiré du grand livre sacré des Mayas-Quiches, le Popol-Vuh, donne l'origine du culte du maïs chez les peuples issus de l'Amérique Centrale. Jusqu'à ce qu'ils découvrent cette plante, ces peuples vivaient dans l'insécurité de ne pas trouver tous les jours de quoi se nourrir. La culture du maïs sauvage allait leur assurer qu'ils ne souffriraient plus désormais de la faim, et leur permettait de penser à autre chose qu'à leur ventre. Or, la graine de maïs présente cette particularité de donner une petite pousse verte cinq jours seulement après sa mise en terre. Pour qui ne pouvait pas connaître encore les mécanismes biologiques, pareil phénomène relevait d'une puissance extra-humaine, extra-naturelle, et c'est ainsi que les Indiens centre-américains firent de cette graine, de cette pousse qui devaient leur assurer le bien-être, un dieu. Celui qui se tient au centre de la maison, et donc, au-delà de l'univers. S'ensuivit une période de formation, de mise au point, pendant laquelle les pré-mayas élaborèrent un système agricole précis, une organisation sociale déjà très définie et fondée sur le patriarcat (alors que le matriarcat avait été leur première façon sociale d'être), une religion entre les mains d'une caste de



stade où nous en sommes, nous ne pouvons pas ne pas relever chez les uns et chez les autres de ces civilisations que pourtant nous avons à peine abordées, un esprit extrêmement astucieux, qui nous rend finalement très intelligible et très simple le processus de développement des sociétés. Là nous avons du maïs. Si nous voulons le cultiver, il nous faut nous fixer, et si nous nous fixons autant construire des bâtiments durables, au moins pour les dieux. Le maïs, en outre, ne cuit pas autour d'une simple broche comme le gibier : besoin est de récipients. Ainsi va se développer la céramique... Quant à la religion, elle va bien entendu être liée à ce dont la vie du groupe humain dépend le plus : le maïs... Mais ailleurs, nous n'aurons pas du maïs mais du bison. Et le bison, ça bouge. D'où une organisation nomade de l'existence. Des bâtiments de peaux et non de pierres. Des tatouages sur le corps au lieu de peintures ou de sculptures qu'on ne pourrait emmener dans ses déplacements. Pas de développement de l'écriture, non plus, car nomadisme et « bibliothécarisme » peuvent difficile-

de gagner le monde de la forêt. L'ingénieur parisien qui va vivre en haute montagne ou le citadin que la guerre fait se retrouver dans un maquis subissent-ils une régression ? L'idée, là encore, n'en viendrait à l'esprit de personne, et pourtant lorsqu'il ne s'agit plus d'individus mais de groupes, et que quelques générations se sont écoulées, il faut que nous fassions entrer des notions de sauvagerie et de civilisation. Au nom de quoi ?

Naissance de l'empire Maya

« Nous planterons chacun une tige de maïs au milieu de la maison. Si elles se fanent, c'est que nous serons morts. Alors vous pourrez dire : « Ils sont morts ». Mais si elles fleurissent, vous pourrez dire : « Ils sont vivants ». Ne pleurez pas, grand-mère, mère, car nous vous laissons ces signes de Notre Parole, dirent les jumeaux. Alors Hunahpu planta une tige de maïs et Ixbalamqué aussi. Ils les plantèrent dans la maison, ils ne les plantèrent pas dans la campagne, ni en pleine

prêtres à l'activité toute entière tournée vers le culte. Entre 500 avant J.C. et 325 après, les pré-mayas construisirent des monuments religieux dont l'importance et la beauté provoquent encore aujourd'hui l'admiration. Ayant en plus déjà acquis une écriture hiéroglyphe simple et un calendrier ayant pour base l'étude des mouvements de la lune, ils préparèrent l'avènement d'une grande civilisation...

Né à l'aube du quatrième siècle de notre ère de la reconnaissance de la même vision cosmogonique du monde et d'un même empereur par un ensemble de tribus parlant la même langue, mais d'origines ethniques sans doute diverses, l'empire maya ne devait pas s'étendre sur plus de quelques 350 000 kilomètres carrés, soit une aire qui s'étend de nos jours sur le Guatemala, le sud-est du Mexique, le Honduras. De 325 à 925 après J.C., ce pays maya relativement petit connut un âge d'or unique dans l'histoire de l'humanité, son architecture, sa peinture, sa céramique, son astronomie, sa mythologie s'assemblant dans un complexe mystique sans pré-

cèdent au service d'une société profondément religieuse.

Les Mayas n'ont pas construit de cités pour eux-mêmes : ils n'ont construit que des villes saintes qui n'étaient qu'agglomérations de temples et de séminaires. En dehors des jours de cérémonies, le silence ne devait y être troublé que par les bruits de la nature et les prières des prêtres. Les Mayas vivaient en dehors de ces cités, dans des huttes très simples, et en tribus. Construire pour eux était une prière ; ils n'y furent jamais contraints dans l'esclavage, comme le furent par les pharaons les constructeurs des pyramides égyptiennes. Car, au lieu d'un impérialisme implacable et souvent destructeur, le souverain maya cherchait la quintessence des choses, leur beauté plutôt que leur grandeur, la suprématie de l'esprit sur le glaive... Cette affirmation restera unique dans tout le continent américain, et quand bien même les heurts n'aient pas manqué entre les différentes tribus mayas, les rois empereurs d'Uxmal, la capitale, n'y renoncèrent jamais.

Le temps déifié

Ce peuple a, semble-t-il, pour la première fois, mille ans avant les Hindous, inventé le zéro ainsi qu'un système viséginat avec des symboles numériques. Sa science astronomique était si parfaite que, par leurs observations faites à l'œil nu, ses savants comptèrent 365,2420 jours dans l'année, les astronomes actuels en comptant 365,2412 ! Car la préoccupation majeure des Mayas fut le temps. Leurs prêtres astronomes ont tissé les mailles d'un gigantesque filet cosmique qui a pris la forme d'un système calendaire extrêmement précis : les jours, les semaines, les mois et les années étaient autant de divinités porteuses de temps. Cette déification du temps est aussi restée unique dans l'histoire de la pensée religieuse humaine, et il n'est pas improbable qu'elle ait contribué à la fin du monde maya (du premier empire, au moins), ce peuple en limitant le temps dans son espace orienté et en croyant détenir ainsi la clé de l'univers, ayant très bien pu fixer son propre terme et le laisser s'accomplir à l'heure dite...

La décadence maya, en fait, commença dès le dixième siècle (où un empire succéda à un autre), pour se terminer au début du seizième. Quand en 1517, Cortès, le terrible conquêteur, envahit l'état du Yucatan en sa capitale Uxmal où résidait la dynastie Xiu, les invasions d'autres peuples comme les Tolteques ; l'épuisement des sols par les cultures sur brûlis, peut-être des changements climatiques, sûrement des famines ayant entraîné des troubles sociaux, etc., avaient déjà atteint mortellement cette civilisation de la mesure, où l'homme ne se considérait que comme un infime élément du complexe cosmique, régi par des lois-dieux, celle du temps-dieu... La jungle avait déjà recouvert plusieurs villes saintes, certains Mayas avaient repris la vie nomade, et c'est plus un peuple en décomposition qu'un peuple vigoureux que les Espagnols exterminèrent.

Les Mexicains

Les Mayas vont être mis en esclavage, christianisés et exterminés par les Espagnols. Mais ils n'eurent jamais à s'affronter l'arme à la main avec ceux-ci. Et si Fernand Cortès et ses soldats eurent à se battre, c'est contre d'autres habitants du Mexique, ceux qui justement s'appelaient les Mexica, ou Aztèques, en souvenir d'Aztlán, le point de départ mythique de leur migration.

Maîtres des grands plateaux mexicains, on se doute que ces Aztèques ne constituaient pas une génération spontanée. Leur apparition en tant que peuple résultait de toute une éla-

boration s'étendant sur quatre siècles, et eux-mêmes se réclamaient de civilisations les ayant précédés, notamment celle des Tolteques, les gens de Tula dont nous savons qu'ils portèrent des coups meurtriers aux Mayas.

C'est au début du quinzième siècle de notre ère que commença, sous la forme d'une triple alliance groupant les cités-Etats de Mexico, Texcoco et Tacopian, l'empire aztèque. Mexico, en fait, devint très vite, au détriment des autres, la capitale, et son souverain — dont le premier parmi les grands fut Itzcoatl — un empereur aux pouvoirs illimités, régnant sur de nombreuses provinces tributaires s'étendant sur plus de deux millions de kilomètres carrés.

La civilisation aztèque fut une civilisation de villes résidentielles opulentes et de haute culture. Mais comme l'Egypte de Pharaon, ce fut une civilisation de l'élite, tirant son énergie du sang des masses. Qui voudra avoir un tableau de cette antiquité mexicaine dans ses grandeurs, pourra se reporter à l'œuvre à ce niveau sans pareil

REPARTITION DES INDIENS AUJOURD'HUI :

ETATS-UNIS ET CANADA : *Un million d'Indiens seulement, par rapport à deux cent millions de Blancs et à quelque cinquante millions de Noirs et d'Asiatiques.*

CHILI, ARGENTINE, URUGUAY : *Quelques milliers d'Indiens perdus au sein de nations blanches.*

BRESIL : *Nation créole où la composante indienne est difficile à cerner, à l'exception des Indiens amazoniens, dont on estime le nombre à cinquante mille au moins, à cent cinquante mille au plus.*

GUATEMALA : *70 % de la population descend des Mayas.*

MEXIQUE : *Trois millions d'Indiens purs, mais 60 % des trente-six millions d'habitants sont des métis d'Indiens.*

BOLIVIE : *Les trois quarts des millions de Boliviens sont de purs Indiens Aymaras.*

PEROU : *La moitié presque de la population est entièrement indienne, un quart de l'autre est métisse.*

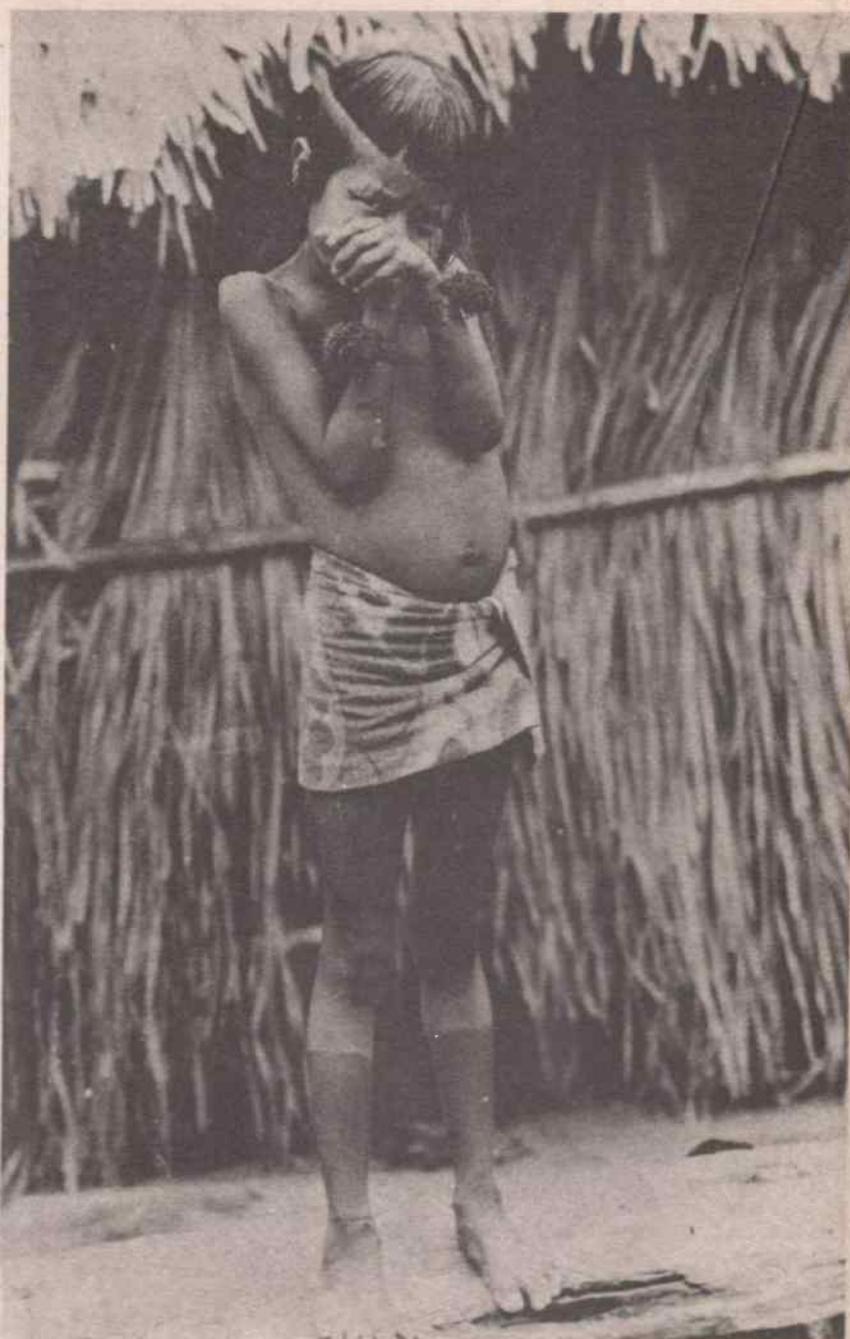
COLOMBIE : *Un million et demi d'Indiens purs, mais huit autres millions de Colombiens sont des métis d'Indiens et de Noirs, soit au total une population non blanche à 50 %.*

EQUATEUR : *40 % d'Indiens purs et 40 % de métis d'Indiens.*

PARAGUAY : *Les deux tiers des habitants sont des Indiens Guaranis, et les 30 % du tiers restant des métis.*

Plus une forte composante d'Indiens au Vénézuéla, mais comme pour le Brésil, difficilement appréciable hormis la population amazonienne, ainsi que dans les petits Etats comme le Panama.

de Jacques Soustelle. Mais pour notre part, nous nous en tiendrons à ce qui nous semble la nature profonde de la société aztèque, société que, dans son savant ouvrage, *La part maudite*, Georges Bataille qualifie de « société de consommation ».



Fillette Kraho (Brésil)

L'empire aztèque, en effet, ce sont des peuples soumis par les armées de Mexico. Les grandes constructions aztèques, ce sont des tonnes et des tonnes de pierres portées et assemblées par des esclaves jusqu'à ce qu'ils en meurent. La religion aztèque, enfin et peut-être surtout, c'est l'immolation de dizaines de milliers de jeunes gens, véritable suicide d'une société qui peut légitimement être considéré comme étant la cause profonde de l'impossibilité en face de laquelle les Aztèques se trouvèrent de repousser l'envahisseur blanc...

Ayant institué la domination de la religion sur l'homme, les Aztèques vivaient sous un régime de terreur sacrée. La constitution politique mexicaine fondait une théocratie militaire selon laquelle les sujets de l'empereur étaient aussi assujettis à la discipline des prêtres. Car si le moteur de notre civilisation est la production, leur était la consommation. Ils n'étaient pas moins soucieux de sacrifier que nous le sommes de travailler. Le Soleil pour eux était un dieu s'étant précipité dans les flammes d'un brasier, et les hommes ne pouvaient vivre que si certains subissaient ce même sort du sacrifice. D'où les guerres incessantes et les razzias chez les paysans, afin de ne point manquer de victimes à immoler. Tous les jours, mentionnent les chroniqueurs espagnols, au moins une victime était sacrifiée au sommet des pyramides prévues à cet usage. Mais les jours de fêtes ou de grands rassemblements, les sacrifices humains pouvaient se chiffrer par milliers, comme lors de l'inauguration, en

1483, du grand temple de Tenochtitlan, où vingt-mille jeunes gens furent égorgés en quatre jours !

La victime parfaite était un adolescent de seize ans, initié pendant un an aux attraites de Quetzalcoatl, dieu de terreur, et qui savait jouer de la flûte, chanter des poèmes et charmer quatre vierges à la fois. Le jour venu, il montait seul les marches sacrées. Parvenu sur le haut du temple, après avoir brisé les flûtes d'argile dont il s'était servi pendant l'année écoulée, quatre prêtres l'attendaient. Ils lui maintenaient bras et jambes, tandis qu'un cinquième lui arrachait vivement le cœur qu'il brandissait vers les cieux...

Sachant cela, on comprend que lorsque les conquérants espagnols investirent l'empire aztèque, il leur arriva fréquemment de bénéficier de la complicité des couches paysannes, et si les Indiens du Mexique ne furent pas tous exterminés ou même « seulement » réduits en esclavage, la raison en est à chercher dans cette collaboration.

La griserie des vestiges andins

Le 29 août de l'an de grâce 1533, sur la terre du Pérou nouvellement conquise, une cordelette passée autour du cou par le dominicain Valverde, disparaissait un dieu. Trompé, humilié par les Espagnols, Atahualpa, le dernier empereur de la dynastie Inca, avait vécu ses derniers instants. Lui, le représentant du dieu Soleil, avait vu son empire en voie d'être détruit par un

vulgaire gardien de cochons, Francisco Pizarro !

C'est en 1350 que Inca Roca, sixième d'une dynastie prétendant tenir son origine d'émissaires envoyés auprès des peuples du Pérou par le dieu solaire créateur de toutes choses Viracocha, commença la constitution de l'immense empire qui, en cent cinquante ans, allait couvrir une superficie de six millions de kilomètres carrés. Né sur les bords du lac Titicaca, il allait, en effet, s'étendre depuis le Chili jusqu'à l'Amérique Centrale, empiétant sur l'Argentine et l'Amazonie. Tout cela à cause sans doute de la nature environnante : un lac si vaste que le ciel rejoint l'eau à l'horizon et que s'y lèvent des tempêtes, des canyons profonds de deux mille mètres et au vertige desquels on ne peut échapper... une réalité trop merveilleuse pour que des hommes ne créent pas un mythe les investissant d'une mission : celle de faire plus que ce que depuis trois ou quatre mille ans des peuples que nous ne connaissons presque pas avaient pu déjà réaliser... Le groupe d'où sortit l'Inca et qui appartenait certainement aux Quechuas, puisque ceux-ci furent les premiers à se soumettre à l'Inca, avait sans doute recueilli tout un héritage culturel, car l'histoire des religions montre qu'on ne parvient au monothéisme qu'après un long chemin, or les Incas étaient monothéistes. Et s'ils acceptèrent d'autres divinités dans le Temple du Soleil, ce ne fut jamais que pour des raisons politiques : ne pas trop froisser les peuples soumis, dont on devine qu'ils furent nombreux !

La vie de l'empire Inca ne fut pratiquement qu'une suite de conquêtes, et il est certain que l'Amérique connue avec lui des hommes qui auraient « mérité » la renommée au travers des siècles d'un Alexandre ou d'un Gengis Khan. Dans toutes les gorges de la Cordillère des Andes et jusqu'à toutes les plages de la côte ; le nom du dieu Viracocha retentira, tandis que la langue quechua, les mœurs et les coutumes de Cuzco, la capitale des Incas, y seront importées et imposées. Car du point de vue économique, l'Empire inca ne devait être qu'un vaste camp hiérarchisé. Chacun produisait pour l'Etat, maître des richesses — d'où la fortune fabuleuse des empereurs —, et recevait de lui ravitaillement, outillage et matières premières. Il n'y avait ni monnaie, ni commerce. Nul ne pouvait quitter sa place et son emploi de son propre gré ! Mais les enfants des grandes familles bénéficiaient d'une éducation spéciale dans les écoles de chefs, le totalitarisme inca qu'aucun totalitarisme n'a sans doute jamais égalé, étant un totalitarisme évidemment aristocratique.

L'entreprise coloniale

L'unité de l'empire Inca ne résidait que dans son corps de militaires et de fonctionnaires, ainsi que dans les extraordinaires moyens de communication — ponts, digues, routes en gradins — conçus par les architectes et les ingénieurs de Cuzco. Aucune conscience nationale ne pouvait bien entendu exister, et là encore, lorsque l'empereur et les dignitaires de l'empire furent lâchement assassinés par les Espagnols, ce qui, malgré tout, pouvait être appelé « une haute civilisation » s'écroula. Aujourd'hui à Cuzco, on fête toujours le dieu Soleil, auquel on sacrifie chaque année un lama. Mais ceci mis à part, et les ruines des grandes constructions incas oubliées, il ne reste pas grand-chose de l'empire Inca. Pourtant, que ce soit au Pérou, en Bolivie, en Colombie ou en Equateur, les Indiens sont partout toujours aussi présents. Mais ils s'appellent Quechuas, Aymaras...

Quand Pizarro débarqua dans la région du Pérou, quelque vingt millions

d'Indiens la peuplaient. Cinquante ans après, il n'y en avait plus qu'un million cinq cent mille ! On se doute qu'ils ne furent pas massacrés un à un : les soldats espagnols n'auraient pas été assez nombreux pour mener à bien une telle boucherie. En outre, les conquistadores ne souhaitaient pas la mort de tous les Indiens, ayant besoin de main-d'œuvre pour rassembler les richesses destinées à l'Espagne. Il faut donc chercher dans l'entreprise coloniale elle-même la cause de la mort indienne, et cela est d'autant plus intéressant (tragiquement intéressant...) que le processus d'extermination des Indiens là où ils meurent — en Amazonie surtout — est resté le même.

Une de ces données fondamentales de l'entreprise coloniale est la présence à sa tête du clergé. Nous avons dit que c'est un prêtre, le dominicain Valverde, qui exécuta le dernier Inca, Atahualpa. Or les ordres religieux prirent en main l'administration de la plus grande partie des territoires occupés par les conquistadores. Tandis que ces derniers, en effet, cherchaient à amasser le plus possible de trésors, eux s'occupaient de « convertir » les indigènes. Et ils le faisaient avec d'autant plus d'empressement, employant le plus souvent la force, qu'un Indien baptisé, c'était un bon chrétien taillable et corvéable à merci pour la grandeur du Seigneur !

Méprisant complètement les communautés indiennes, ces missionnaires se rendirent coupables de déplacements de populations entières, et, les rassemblant en villages, dans des lieux auxquels elles ne pouvaient s'adapter du jour au lendemain, les tuèrent tant par les bouleversements sociaux occasionnés — beaucoup d'Indiens sombrèrent dans la folie ou le désespoir — que par les maladies d'origine européenne — variole, grippe, rougeole — dont le développement épidémique se voyait ainsi favorisé.

Avec la mort des Indiens allait s'éteindre progressivement la soif d'amasser des Espagnols, ou tout du moins les difficultés intérieures de l'Espagne allaient mettre un terme au saignement de l'Amérique du Sud. Des Blancs avaient fait des enfants à des Indiennes, et une société métisse commençait à poindre, celle-là qui, au tout début du XIX^e siècle, arrachera à l'Espagne les indépendances. Les purs Espagnols conservaient cependant le pouvoir économique, et les purs Indiens demeuraient, à l'exception de ceux réfugiés en forêt, leurs serfs... Cette situation est celle qui a prévalu encore ces dernières années, et nous aurons l'occasion de voir que l'esclavage des Indiens, hélas ! n'est pas mort...

« Le dernier des Mohicans »

Quand Christophe Colomb et ses compagnons touchèrent l'Amérique, ils furent frappés de l'amabilité de ces gens que tout d'abord ils prirent pour les habitants des Indes. Il faut croire que du Sud au Nord, les Indiens avaient ce même caractère, puisque lorsque les Français et les Anglais entreprirent l'exploration de l'Amérique du Nord, ils trouvèrent les uns et les autres des alliés parmi les nations qu'ils rencontraient. Qui a lu dans son enfance *Le dernier des Mohicans* se souvient que, dans leur lutte pour la propriété du Canada au dix-huitième siècle, la France comme l'Angleterre s'acquiert chacune des tribus. Celles qui, en tout cas, n'étaient pas organisées étatique, et qui donc n'avaient pas de souveraineté à défendre jalousement. Car il n'en fut pas ainsi par exemple pour les Iroquois qui, groupés en une confédération extrêmement élaborée de cinq nations, « n'acceptèrent » qu'après avoir été ignominieusement écrasés

par la présence française... Mais on ne peut imputer pour autant la disparition des Indiens du Canada à ces guerres, d'autant plus qu'entre tribus ils se livraient quelquefois de dures luttes. Là encore, c'est surtout de la désorganisation sociale et des épidémies apportées par les Européens que moururent les Indiens, et seules les nations les plus nombreuses survécurent...

La pénétration plus à l'intérieur des Anglais, dans ce qui allait devenir les Etats-Unis, fit que là il n'en alla pas de même que pour ce qui était destiné à s'appeler le Canada. Les premiers colons chassèrent l'Indien comme on tire le gibier, et il n'y eut pratiquement que des hommes comme Penn et les Quakers pour s'opposer à ces actes. Pendant les jours les plus sombres de la Révolution, pour empêcher les Indiens de soutenir les Anglais, les Etats-Unis naissants accordèrent cependant l'égalité à certaines tribus, promettant la reconnaissance comme Etats à toutes celles qui les soutiendraient. Mais la guerre d'indépendance n'était pas plutôt finie, qu'on avait oublié tout cela, et que les tribus qui génaient furent contraintes de se replier.

Puis, pendant toute une période, on ne prêta plus guère attention aux Indiens. Les Apaches, les Sioux, les Cheyennes, les Mohawks, les Cherokees, les Chippewas, les Navajos... étaient tout aussi ignorés de la plupart des Américains que les bisons. De la même façon, la majorité des nations indiennes restantes continuait à mener sa vie comme s'il n'y avait pas de présence blanche à proximité. Il faut savoir, d'ailleurs, que, jusqu'à cette première moitié du siècle, où on a juste fini de connaître toutes les régions des U.S.A., de petits groupes indiens ont réussi à se soustraire à



toute rencontre avec les nouveaux Américains. L'ethnologue Théodora Kroeber a pu recueillir le testament d'un de leurs derniers membres (une fois découverts, ils ont succombé...), Ishi, devenu un classique de l'ethnologie.

La « conquête de l'Ouest »

Et puis vint la « conquête de l'Ouest », qui causa la mort d'à peu près la moitié des Indiens que pouvait compter le territoire des Etats-Unis en 1860. Car cette entreprise de colonisation de ce que l'on avait jusqu'alors négligé, longtemps présentée par les westerns comme une époque héroïque de la nouvelle nation, débuta juste après la

guerre de Sécession, ce qui n'était pas un hasard, seule la réalisation d'un grand dessein pouvant faire oublier les déchirements de la veille.

Les colons vont donc se ruer à la recherche toujours sans limite de la terre et de la richesse. La présence de communautés indiennes sur les terres convoitées aurait dû les freiner. Mais la guerre civile les avait habitués à vivre dans le sang, sans compter que beaucoup avaient vécu jusqu'alors sur l'esclavage des Noirs. On essayera donc, dans un premier temps, de composer avec l'Indien, bien entendu en le roulant ; on le mettra dans des réserves, mais lorsque cela ne marchera plus, on le liquidera purement et simplement. L'Amérique s'était proclamée le pays des libertés, à commencer par la liberté d'entreprise : l'Indien qui génaient ses projets était par conséquent dans son tort !...

Il faudrait un livre pour dresser l'hal-lucinant tableau des injustices, vols, viols, massacres collectifs et individuels dont les Indiens ont eu à souffrir des mains de l'occupant blanc et ont encore à souffrir. Il se trouve qu'il existe depuis peu. Ecrit par un Blanc, Dee Brown, il présente pour la première fois l'histoire américaine vue du côté de l'Indien. Son titre français : *Enterre mon cœur* (Ed. Stock). Lorsque nous nous pencherons plus spécialement sur la situation des Indiens nord-américains aujourd'hui et sur leurs combats, nous en reparlerons, comme nous parlerons de quelques grands massacres que la mémoire des Indiens n'a pas oubliés et n'oubliera vraisemblablement jamais, ainsi que de héros comme Sitting Bull, Crazy Horse ou Geronimo, etc. Mais il faut bien se dire que si l'Amérique a pu massacrer au Vietnam comme elle l'a fait, c'est-à-dire en toute bonne conscience, c'est parce qu'elle a ce terrible héritage de violence. Un terrible héritage dont on ne voit pas bien qui pourrait l'en délivrer (et cela est vrai aussi pour le reste de l'Amérique...) ; sinon ceux contre lesquels il s'est fait...

Cinquante millions d'Indiens aujourd'hui...

On ne raconte pas en quelques pages la vie humaine d'un continent. Tout au plus peut-on saisir quelques instants ; et c'est ce que nous avons fait, avec l'idée d'aider à l'enracinement dans les esprits, de la réalité indienne. Si le Mexique a connu (notamment...) les Mayas et les Aztèques, et le Pérou, entre autres les Incas, la Colombie a porté les Chibchas, le Paraguay les Guaranis, le Chili les Araucans, l'Argentine les Calchaquis, le Brésil, les Antilles et d'autres les Arawaks et les Caraïbes, etc., etc.

Ces civilisations sont mortes dans ce qu'elles avaient de pouvoir politique. La plupart de leurs membres également sont morts, mais le septième restant a donné une descendance qui, si elle ne saurait lui ressembler fidèlement, ressemble encore moins aux Blancs.

Il y avait quelque trente millions d'Indiens à l'arrivée de Colomb. Quelques années plus tard, il n'en restait plus à peu près que deux millions. Or aujourd'hui — on pourra le vérifier avec le tableau mis en encadré — si l'on tient compte de l'élément métis, les Indiens dépassent en nombre ce qu'ils étaient il y a cinq siècles, voire constituent la majorité des habitants de certains Etats.

A égalité numérique enfin avec l'Amérique latine, l'Amérique indienne peut se réveiller...

Christian Delorme

Prochain article :
MASSACRE EN AMAZONIE

CHRONIQUE DE L'ÉNERGIE SOLAIRE

GRANDE NOUVELLE!

DU 2 AU 6 JUILLET AU PALAIS DE L'UNESCO À PARIS
CONGRÈS INTERNATIONAL DE L'ÉNERGIE SOLAIRE

LES SPÉCIALISTES DU MONDE ENTIER VIENDRONT CONFRONTER LEURS IDÉES, LEURS TRAVAUX. TOUT SERA DIT SUR LES DERNIÈRES TECHNIQUES PERMETTANT D'UTILISER L'ÉNERGIE SOLAIRE... DEPUIS LA CUISINIÈRE SOLAIRE À LA PRODUCTION DE RÉFRACTAIRES EN PASSANT PAR LE CHAUFFAGE DOMESTIQUE ET LES PHOTOPHIES.

POUR CEUX QUE ÇA INTÉRESSE:
 CONGRÈS SERVICE 1 rue JULES LEFÈVRE PARIS 75009

LES DROITS D'INSCRIPTION SONT CHERS 400, 450F PAR PERSONNE
 150F POUR LES ACCOMPAGNANTS



ÇA NOUS CHANGERA DES QUERELLES BRESQUINES ENTRE MARCHANDS DE NAZOUT ET D'ÉLECTRICITÉ.

L'ÉLECTRICITÉ EST PROPRE*, PRATIQUE...

* C'EST PAS VRAI, ENCORE UNE FOIS...

LE FUEL EST MOINS CHER!

* AUGMENTATION: 40% EN 1974

AVEC L'ÉCONOMIE RÉALISÉE PAR LE CHAUFFAGE AU FUEL, NOS CLIENTS PEUVENT PRENDRE DES JOURS DE VACANCES EN PLUS!

HOOO L'ÉLECTRICITÉ EST MOINS CHER QU'ON LE CROIT!

LE CHAUFFAGE SOLAIRE EST GRATUIT, LUI!

ON VA POUVOIR S'EN PAYER, DU PEDALO...

L'ÉNERGIE SOLAIRE DONNE DES BEAUX FLOUETS.

ENTRE NOUS, SI LE CHAUFFAGE SOLAIRE ÉTAIT VRAIMENT RENTABLE, ON L'AURAIT UTILISÉ DEPUIS LONGTEMPS.

ON L'UTILISE DEPUIS LONGTEMPS SANS LE SAVOIR.

SI LE SOLEIL N'EXISTAIT PAS, IL FERAIT -200° SUR LA TERRE!

TEMPÉRATURE DES PLANÈTES ÉLOIGNÉES DU SOLEIL.

LES GENS SE BATTRAIENT MOINS.

SERAIT TOUT DE MÊME LOGIQUE, POUR OBTENIR LES QUELQUES DEGRÉS SUPPLÉMENTAIRES QU'IL NOUS FAUT, DE S'ADRESSER AU SOLEIL.

ALORS, POUR QUOI ON N'A PAS CHERCHÉ AVANT?

NOS ANCÊTRES N'ÉTAIENT PAS BÊTES.

NOS ANCÊTRES ÉTAIENT RUSTIQUES. LES QUELQUES CALDAIES ENMAGASINÉES PAR LEURS GRANDS TIURS DURANT LA JOURNÉE LEUR SUFFISAIENT.

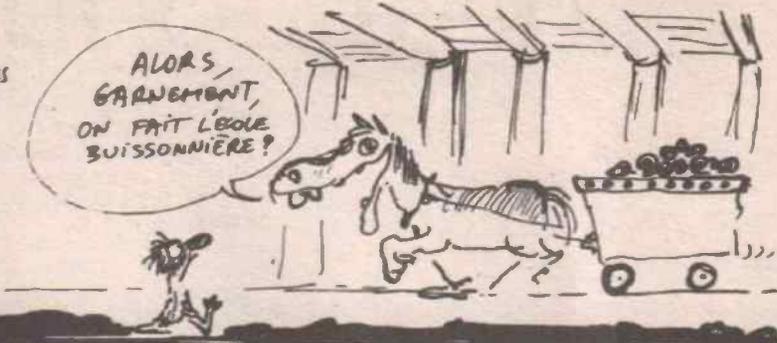
PLUS LES VACHES À L'ÉTABLE...

ET UN PETIT RAB' POUR LES RHUMATISMES.

QUAND ON A COMMENCÉ À CONSOMMER DES CALORIES DOMESTIQUES AU 19^e SIÈCLE, ON A UTILISÉ LE CHARBON DU GRAND CAPITAL...

...PRODUIT À BAS PRIX PAR DES MILLIONS D'EXPLOITÉS, DU CHEVAL AVEUGLE AU GARÇON DE 8 ANS

ALORS, GARNEMENT, ON FAIT L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE?



GRAND CON!

J'AIMERAIS BIEN Y ÊTRE, À L'ÉCOLE!



POUR DEVENIR QUELQU'UN PLUS TARD!

ET ROULER EN CALÈCHE TIRÉE PAR DEUX CHEVAUX...

DES VRAIS!

PAS DES RUINES COMME TOI!

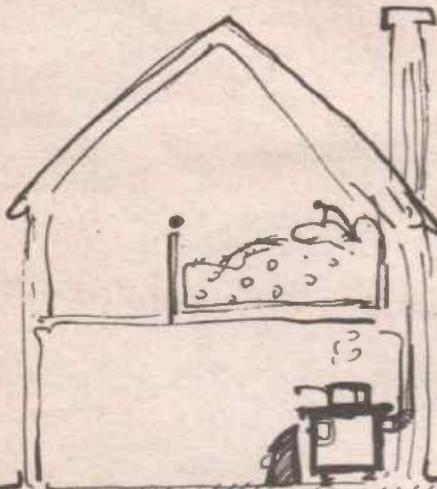
C'EST DUR, LA MINE

MAIS HEUREUSEMENT, ON Y RIGOLE DE BONS COUPS.



HIER

AUJOURD'HUI

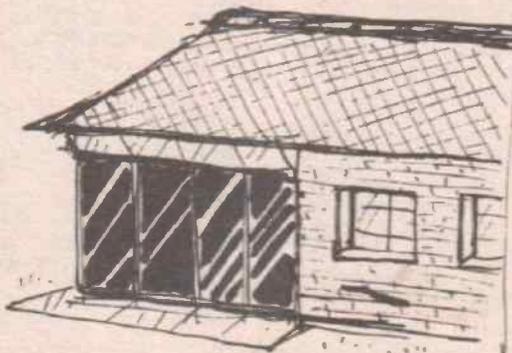
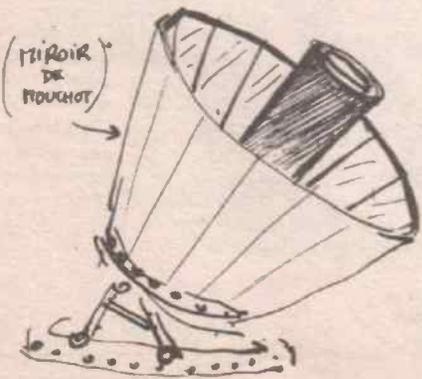


CONSOMMATION DE CALORIES DOMESTIQUES, FAIBLE. ÉNERGIE, BON MARCHÉ.

CONSOMMATION DE CALORIES DE PLUS EN PLUS ÉLEVÉE, ÉNERGIE DE PLUS EN PLUS CHÈRE. ... ET POLLUANTE

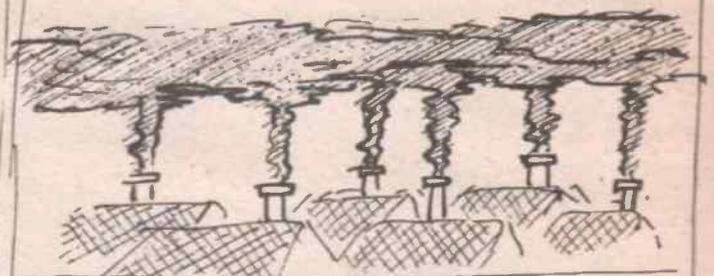
SYSTÈMES POUR CAPTER LE RAYONNEMENT COMPLIQUÉS ET CHERS

POUR CAPTER LE RAYONNEMENT: SYSTÈMES PLUS SIMPLES, MOINS CHERS ET FIABLES C'EST L'AVENIR!

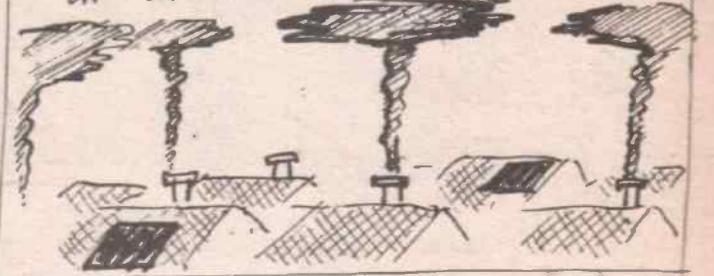


BEN OUI, MAIS EN HIVER, LE CIEL EST TOUJOURS COUVERT, DANS NOS VILLES.

IL EST COUVERT EN PARTIE À CAUSE DES CHAUFFAGES DOMESTIQUES.



DES QU'ON COMMENCERA À SUBSTITUER LE CHAUFFAGE SOLAIRE AU CHAUFFAGE MAROUT, LA SITUATION S'AMÉLIORERA.



LORSQU'ON AURA REMPLACÉ LE CHAUFFAGE TRADITIONNEL PAR LE CHAUFFAGE SOLAIRE, LE CIEL SERA PARFAITEMENT PUR ET LES INSTALLATIONS AURONT UN RENDEMENT MAXIMUM.



POUR UNE FOIS, CERCLE VICIEUX, À L'ENVERS...

Reiser

REFUSEZ LES RADIOS

Courrier reçu à la suite de l'article de Fournier

E.R.S. (*) : LE REFUS S'ORGANISE

● A Tours, à la fac de Médecine, on a invité, début décembre, les étudiants à venir se soumettre aux E.R.S. Quatre copains ont pris l'initiative de contester ces radios à grand renfort d'affiches inspirées de l'APRI, de textes et de dessins de la « GO »... Autres éléments intéressants : les copains semblent disposés à se rendre aux portes des écoles et usines avant chaque examen radio pour donner aux gens, par voie d'affiches et de tracts, l'information qu'on ne leur donne pas...

La même chose s'est produite à Poitiers, dans une école d'ingénieurs agronomes, où ils ont été une douzaine à refuser les ERS.

● En qualité de lecteur de votre revue et comme suite aux articles que vous avez publiés sur les ERS, je vous adresse copie de la lettre que j'envoie ce jour au directeur de l'école dans laquelle mon fils est élève...

Monsieur le Directeur
de l'École des Rochers
92-CLAMART

Issy, le 16 janvier 1973

Monsieur le Directeur,

Comme suite à notre conversation du 13 courant, je vous confirme par la présente, ma protestation au sujet de la radioscopie que mon fils Jean Michel (10^e B) a subie sous le couvert de votre établissement, dans un but paraît-il, de surveillance générale de la santé des enfants.

Vous n'ignorez pas que ces examens sont très dangereux, surtout pour les garçons, les gonades étant exposées aux rayons émis par l'appareil et aucune protection n'étant fournie au patient pendant l'observation du manipulateur (qui lui, porte normalement un tablier de plomb).

Je ne vous encombrerai pas de détails techniques, car des ouvrages de radiologie ou même des articles de journaux écologiques, seront mieux à même de vous en fournir, ceci pour le bien des enfants, dont la santé, j'en suis certain, vous importe en priorité. D'autre part, le Service social responsable, soi-disant débordé, ne m'a pas prévenu de cet examen. Ayant été prévenu, j'aurais pu vous fournir des radios-photos moins contestables au point de vue médical et moins dangereuse pour l'enfant. Si j'ai bien compris, le Service social en question dispose des enfants, de leur innocence et de leur santé, sans daigner en informer les parents.

Espérant avoir en vous un lecteur attentif, je vous prie de croire, Monsieur le Directeur, à l'assurance de mes sentiments très distingués.

J.C. Cipriani

● Je suis élève à l'École d'arts appliqués de Metz où c'était aujourd'hui « la radio ». J'ai appris ça hier presque par hasard. Ayant lu, ainsi que deux camarades, l'article « Refusez les radios » (GO n° 1), on a décidé de ne pas se laisser faire et d'essayer d'informer les autres. On a donc affiché l'article et incité les élèves à aller le lire avant de discuter

* Examen radiologique systématique

avec eux. Résultat : sur 130 élèves, une vingtaine seulement sont passés « au camion ».

● En Belgique, au procès de M. Amand, le Dr Reding, secrétaire général de la Ligue pour la prévention du cancer, témoigne.

1180 Bruxelles, le 27 décembre 1972.

A Monsieur Rafaël Frise, rue du Village - 7300 Quaregnon.

Monsieur l'avocat,

La Ligue pour la prévention du cancer tient à apporter son soutien sans réserve au point de vue de M. Amand, quand il refuse de soumettre ses enfants à l'examen radiologique systématique annuel, alors qu'aucun symptôme pathologique ne le justifie, de l'avis même de 2 médecins.

Notre ligue, de l'avis formel de l'Organisation mondiale de la santé, de l'Académie de médecine de Belgique, du Collège des médecins, de l'Association des radiologues belges et suisses et de multiples autorités scientifiques, réprovoque ces examens systématiques comme pratiquement illusoire et dangereux. Elle fait campagne pour leur abolition ou tout au moins pour la suppression de leur caractère obligatoire auprès du ministère de la Santé publique. Ces examens sont dangereux parce que toute dose de radioactivité, si minime soit-elle, peut provoquer dans les gènes des cellules sexuelles des mutations délétères qui risquent de se traduire plus tard par la procréation d'enfants anormaux ou handicapés et, de la sorte, par le malheur installé définitivement dans les foyers atteints, altérer notre patrimoine génétique et même risquer de le compromettre en créant de la mauvaise vie qui va se perpétuer à l'infini est, à notre avis, le pire crime qui puisse se commettre.

Ces examens sont dangereux aussi parce que leur répétition a fait dépasser le taux considéré comme « admissible » de la radioactivité naturelle et artificielle subie par l'homme moyen. Or, ce taux dit « admissible » est déjà actuellement susceptible de provoquer l'éclatement de dizaines de milliers de cancers, de leucémies et d'anomalies congénitales supplémentaires.

D'un autre côté, de l'avis formel de radiologues éminents et de l'analyse d'une statistique belge portant sur l'examen radiologique systématique de 100 000 personnes, il s'avère que cette méthode est illusoire et pratiquement incapable, dans la plupart des cas, et surtout chez les enfants, de déceler une tuberculose débutante.

En prenant cette position intransigeante, je tiens à préciser que la Ligue n'est en rien opposée, loin de là, aux examens radiographiques justifiés pourvu, comme le demande l'Organisation mondiale de la santé, qu'ils soient d'aussi courte durée que possible et que les glandes génitales soient protégées contre les rayonnements, ce qui n'est certes pas le cas lors de ces examens en série.

Du point de vue juridique, le Tribunal va se trouver en présence de réglementations contradictoires. D'un côté, un simple arrêté royal ou ministériel violant la liberté individuelle et imposant une mesure reconnue dangereuse et pratiquement illusoire par les plus hautes autorités compétentes et de l'autre côté, un principe de droit, immuable, qui exige que chaque personne soit elle-même le premier gardien de sa sécurité.

Cette réglementation est illégale parce qu'elle viole la liberté individuelle dans un domaine important, alors que son fonctionnement ne pourrait en rien faire tort à la communauté, tout au contraire. Cette violation est passible d'un recours devant le Conseil d'Etat aussi devant la Cour de justice internationale de Genève qui a à connaître des infractions au droit des gens. Ce ne serait pas la première fois que le gouvernement belge serait condamné devant cette instance.

En tout état de cause, devant la contradiction juridique des dispositions légales, le moins que l'on puisse demander est que le Tribunal se déclare incompétent. Le jugement en cette affaire fera vraisemblablement jurisprudence : c'est pourquoi je me tiens à votre disposition pour fournir au tribunal toute précision qu'il jugerait utile.

Cet abus dans l'application des rayons X dans un but diagnostique n'est qu'un des aspects de la contamination mortelle de notre environnement par la radioactivité, domaine trop peu connu du public.

A l'appui des considérations exposées dans cette lettre, vous trouverez en annexe, une note tirée d'un ouvrage intitulé « Notre planète en perdition », qui est en voie de publication.

Veuillez agréer, Monsieur l'Avocat, l'expression de mes sentiments très distingués.

Dr R. Reding, secrétaire général, agrégé à l'Université de Bruxelles.

REFUSEZ LES RADIOS... CONFIDENCE DE RADIOLOGUES I

« En radiologie hospitalière, comme en radiologie libérale, des enquêtes sérieuses et concordantes, en particulier par la société française de radiologie montrent qu'il y a dans l'ensemble environ 30 % d'actes de radiologie inutiles. Qu'on m'entende bien, nous ne considérons pas comme inutile un acte qui donne lieu à un compte-rendu négatif, mais seulement un acte qui aurait pu et aurait dû être évité si le malade avait subi avant un examen clinique qualifié. Ce n'est pas toujours le cas, tant en ville qu'à l'hôpital, en ville parce que la consultation de l'interniste est tarifiée trop bas, à l'hôpital et en ville, parce que les équipes de médecine interne sont insuffisantes en nombre ».

Dès lors, la tendance est de se couvrir en demandant un excès de radios : là où un examen clinique aurait imposé une radiologie gastrique, on déclenche un bilan radiologique de tout le système digestif...

On ne saurait trop répéter que, sauf urgence absolue, le bilan radiologique ne doit venir qu'en seconde ligne, après le bilan clinique, pour vérifier ou infirmer l'hypothèse émise par le clinicien. (Cadres Médicaux Lyonnais, Déc. 72).

« Le dépistage radioscopique systématique de la tuberculose pratiqué par des unités mobiles est-il une survivance désuète (1) et démodée des temps passés... ? »

J.C. SOURNIA (Médecin Conseil National) rapporte les chiffres qui ressortent du rapport d'activité de la caisse régionale d'assurance maladie de Paris, qui a un service de dépistage par radiophotos (camions qui vont dans les cours d'usines (2)).

En 1969, ce service a interprété près de 500.000 clichés parmi lesquels on a dépisté 205 tuberculoses confirmées bactériologiquement, soit 0,49 pour 1000. En 1970, les chiffres ont encore diminué : 481.563 clichés pour 185 cas dépistés, soit 0,38 pour 1000... Une tuberculose dépistée coûte au minimum 5.000 F (500.000 AF) (3). (Courrier Médical 7-10-72).

U.S.A.

Les essais préliminaires donnés par une enquête sur le plan national révèlent une baisse significative de 1964 à 1970 de la dose génétique reçue par la population des Etats-Unis sous forme d'irradiation médicale aux rayons X. Les résultats proviennent d'une étude de l'Administration des aliments et médicaments (FDA) faite en coopération avec le Centre national des statistiques de la santé.

Cette étude a fait apparaître une réduction d'environ 35 % de la « dose génétiquement significative annuelle » (GSD) ; c'est un indice de l'effet que les rayons X peuvent avoir sur les générations futures. Cette réduction estimée est basée sur une comparaison entre les données d'une enquête préliminaire en 1970 et les données d'une enquête similaire de 1964.

Cette détermination est intervenue malgré un accroissement de 10 % du nombre d'examen aux rayons X auxquels ont été soumis les Américains pendant l'intervalle de 6 ans. On évalue à 76 millions au total le nombre de personnes ayant fait l'objet d'examen aux rayons X 1970 contre 67 millions en 1964. Les estimations de dose ont été présentées pour la première fois au 49^e Congrès annuel du Collège américain de radiologie à Miami Beach (Floride).

Les chiffres révélés à cette occasion ne concernent que la dose de rayons X des gonades. D'autres évaluations de données sont attendues, qui fourniront des indices de la dose de rayons X pour d'autres parties du corps telles que la moelle osseuse, les cristallins oculaires et la glande thyroïde. La dose des gonades est d'un intérêt primordial pour les autorités de la Santé publique, car une dose excessive de rayonnement X aux organes reproducteurs peut être nocive pour les générations futures.

Les données de l'étude des expositions aux rayons X en 1970 indiquaient que la diminution du rayonnement X a été réalisée dans deux tiers des examens, contre la moitié en 1964. Le fait de ne pas restreindre l'irradiation à la partie du corps à examiner est considéré comme l'une des principales causes d'une exposition aux rayons X non nécessaire.

Le Bureau de santé de radiologie de la FDA poursuit un programme visant à réduire la dose inutile administrée au patient pendant les examens diagnostiques aux rayons X. Il a également établi des normes fédérales pour réglementer la performance des équipements pour diagnostique aux rayons X.

N.D.L.R.

1) Désuète, passe encore. Dangereuse, c'est une autre dimension du problème.

2) Le même procédé est employé au niveau des écoles.

3) Et c'est évidemment le critère qui les intéresse.

LE MITRAILLAGE RADIOLOGIQUE EN FRANCE

(Extrait du Bulletin de l'APRI * - n° 43 - 2^e trimestre 73).

I. - L'EXAMEN CLINIQUE PULMONAIRE EST VALABLE

a) Le diplôme du doctorat en médecine consacre la capacité du médecin à pratiquer tous examens cliniques. Tout médecin refusant de pratiquer un examen clinique pulmonaire est donc un incapable. Si un tel refus vous est opposé, demandez à ce prétendu médecin de vous montrer sa carte d'identité professionnelle (ce qu'il ne saurait vous refuser) et dites-lui que vous allez en référer au président du conseil départemental de l'ordre des médecins.

b) Décret n° 64-836 du 5 août 1964 (J.O. du 11.8.64), article 1er : « La déclaration obligatoire de la tuberculose s'applique à tous les cas de tuberculose pulmonaire et extrapulmonaire confirmée : ou cliniquement, ou radiologiquement, ou bactériologiquement.

c) Questions de députés. - Assemblée nationale n° 10-604 - Tuberculose.

M. MAINGUY expose à Monsieur le Ministre de la Santé publique et de la Population que le décret n° 64-836 du 5 août 1964 rend obligatoire la déclaration de tous les cas de tuberculose pulmonaire ou extrapulmonaire confirmée : ou cliniquement, ou radiologiquement, ou bactériologiquement. Il lui demande, compte tenu du fait que les images radiologiques sont rarement pathognomoniques, de lui préciser les critères qui permettront de confirmer un diagnostic radiologique de tuberculose pulmonaire ou extrapulmonaire (Question du 5 septembre 1964).

Réponse. - La déclaration prévue de tous les cas de tuberculose pulmonaire ou extrapulmonaire implique au départ que tous les moyens de confirmation, peuvent être utilisés. Leur nombre est déjà très grand et croît avec le

progrès technique ; il n'était donc pas possible : 1. d'en donner une liste complète et définitive ; 2. d'exiger pour un même cas que tous les moyens connus soient employés. L'établissement d'un diagnostic peut nécessiter des examens de diverses natures : cliniques, radiologiques, bactériologiques, anatomo-pathologiques (et la liste est loin d'être limitative).

Tout médecin traitant est libre de les utiliser isolément ou groupés, simultanément ou successivement, cela jusqu'à ce que les renseignements livrés aboutissent chez lui à l'intime conviction qu'il se trouve en présence d'un cas authentique de la maladie. La déclaration, que ce soit pour la tuberculose ou même pour tout autre affection justiciable du décret du 21 novembre 1936, n'est alors que la traduction de cette intime conviction. Si le plus souvent un tel résultat n'est acquis que par la mise en jeu d'une gamme étendue de techniques, il n'empêche que dans certains cas favorables il peut l'être rapidement grâce à l'emploi d'une seule de ces techniques : bactériologique, radiologique ou autre. Cette constatation justifie la formule utilisée dans le décret n° 64-836 à laquelle fait précisément allusion l'honorable parlementaire. La rédaction du texte en question marque justement le souci de mon département de ne limiter en aucune façon la liberté de choix des techniques de diagnostic pour le médecin traitant. Celui-ci reste seul juge des critères à rechercher pour lui permettre d'affirmer l'existence de telle ou telle maladie, fût-ce même la tuberculose ; (J.O.A.N. du 16.10.64).

d) La valeur de l'EXAMEN CLINIQUE est reconnue notamment par l'arrêté interministériel (Education nationale et Santé publique) publié au Bulletin officiel de l'EN n° 33 du 10.9.64 : tout enseignant bénéficiant d'un congé de

maladie excédant 8 jours doit fournir un certificat médical et de reprise constatant l'un ou l'autre la non-contagiosité.

e) « On a par ailleurs constaté dans plusieurs pays d'Europe et d'autres parties du monde qu'alors même que se déroulaient ces examens systématiques de masse, la grande majorité des tuberculeux nouvellement dépistés n'étaient pas découverts par les formations mobiles, mais avaient spontanément consulté un médecin à cause de leurs symptômes. »

Dr K.L. HITZE, Chef du Service de la Tuberculose à l'Organisation Mondiale de la Santé, XXI^e Conférence Internationale sur la Tuberculose, Moscou, 12-16 juillet 1971.

f) Il est évident et logique que l'EXAMEN CLINIQUE n'est pas obligatoirement le seul moyen de dépistage de la tuberculose. Mais nous maintenons qu'il est logiquement le premier des examens pulmonaires à effectuer et qu'il peut suffire à prouver la non-contagiosité. Son application permettrait d'économiser le faible capital radiologique de chaque individu, et il justifierait les examens complémentaires jugés nécessaires par le médecin.

II. - Malgré cela, l'OBLIGATION RADIOLOGIQUE constitue un véritable mitraillage radiologique de la population. Le tableau ci-après, sous réserve des corrections et compléments à lui apporter (à vous, lecteurs, de m'aider) le prouve.

PRI 43 - 1306

* Association pour la protection contre les rayonnements ionisants. Jean Pigeon. CRISENOY - 77 GUIGNES)

Examens	Sujets	Périodicité	Procédés	Observations	Textes
ERS prénuptial	Futurs époux	obligatoire pour la publica- tion des bans	scopie et éven- tuellement ra- diographie	par dispensaire, hôpital ou médecin agréé	Art. 63 du code civil, 2 ^{ème} alinéa, art. 155 L du code de la S.P. D. 64-931 du 3.9.64
E.R. prénatal	mère	si justifié, au plus tard dans la quinzaine qui suit le 3 ^è mois de la grossesse	graphie ou photo, la scopie étant exclue		Art. L 159 du code SP Arr. interm. (SP, SS, action soc. et réad.) du 27.8.71 (J.O. 15.9.71)
	père	même période	non spécifié	si l'examen de la mère ou les antécédents le jus- tifient	Art. L 160 du code SP et même arr. interm.
E.R.S. prénatal	mère	au cours du 6 ^è mois de la grossesse	graphie ou photo, scopie exclue	la production de doc. da- tant de - de 6 mois (cli- chés pulm., protocoles dé- taillés d'ER peut en dis- penser. Aucun ER lors du 3 ^è ex. (8 ^è mois) ni du 4 ^è (9 ^è mois)	même arr. interm.
E.R. postnatal	mère	dans les 8 se- maines qui sui- vent l'accou- chement	graphie ou photo, scopie exclue	si le médecin le juge utile	Même arr. interm.
Milieu scolaire Tous E.R.S.	Elèves des 1 ^{er} et 2 ^è degrés et Ec. norm.	S'ils présen- tent un virage spontané après cuti depuis le précédent con- trôle	photo ou scopie par l'appareil dit il dispose	- par le dispensaire - ou par le médecin spécia- liste désigné par le mé- decin de famille	Circ. min. (DGS/1352/MS2 et DGS/865/PME2) du 15.9.71 (Bu)- letin off. SP n° 38 du 19 au 25.9.71).

°Elevés de	° dans l'année	° photo ou	° quel que soit le résultat	° d°
° 3è ou niveau	°	° scopie	° du test tuberculinique	
° équivalent				
° Personnel	° -avant l'emba-	° dans toute la		d°
° ens., surv.	° che ou l'entrée	° mesure du pos-		
° serv., trans.	° en fonction	° sible par photo		
° scolaires	° - chaque année	° en excluant la		
		° scopie		
° El. de la	° si un élève			
° cl. ou des	° est contaminé	° non spécifié		° Arr. intern. (EN et SP) du
° cours				° 27.6.55
° Etudiants	° chaque année	° photo ou scopie		° D. 46-657 du 11.4.46 (JO 12.4
° Candidats à	° année de l'exa-			° ?
° écoles	° men			
° mon. Dir.	° année de l'exa-	° non spécifié	° examen médical et radio-	° C. 1891 du 15.7.54 et 2657
° col. de vac.	° men		° logique	° du 18.12.58 (Jeun. et sports)
-----	-----	-----	-----	-----
° Salariés				
° E.R.S.	° apprentis	° ts les 6 mois		° Décret n° 69-623 du 13.6.69
	° salariés	° avant l'embauche	° la scopie	° (JO 18.6.69 et 26.6.69). Pu-
		° et au plus tard	° pourra être rem-	° blication 69-92 du JO: "Servi-
		° avant l'expira-	° placée par la	° ces médicaux du travail". CM
		° tion de la pério-	° graphie ou la	° n° 34 du 20.6.69 (B.O. Aff.
		° de d'essai	° photo	° soc. DGTE. Sec Tr. S/D HST
-----	-----	-----	-----	-----
° E.R. non obli-	° ts salariés	° visites péri-	° d°	° d°
° gatoire		° diques annuel-		
		° les		
-----	-----	-----	-----	-----
° Agricoles				° D. 68-614 du 8.7.68 (JO 11.7.
				° 68)
-----	-----	-----	-----	-----
° Hôpitaux	° tous per-	° avant emba-	° graphie ou	° le médecin pourra accep-
	° sonnels	° chage	° photo	° ter un cliché de - 2 mois
		° visites ann.	° d°	° Arr. min. (Aff. soc.) 17.9.68
				° (JO 27.9.68)
				° Arr. min. 29.6.60
-----	-----	-----	-----	-----
° E.R.S.	° travail.	° -avant l'emb.	° examen clinique	° D. 11.6.63 (JO 15.6.63). Arr.
	° risquant	° -ts les 6 mois	° et graphie ou	° 12.6.63 (Tr) (JO 15.6.63)
	° la sili-	° pr les - 18 ans	° photo	
	° cose	° -annuel au-		
		° dessus de 18ans		
	° mineurs	° -av. l'emb. et	° examen clinique	° D. n° 64-972 du 12.9.64 (JO
		° renouvelable	° et examen ra-	° 18.9.64)
		° dans les 6mois	° diologique	
		° -ts les 6 mois		
		° pr les - 18 ans		
		° - annuel au-		
		° dessus 18 ans		
-----	-----	-----	-----	-----
° E.R.S.	° pharmacie	° - av. l'embauche	° scopie	° seulement pour les em-
		° -ts les ans		° ployés
-----	-----	-----	-----	-----
° E.R.S.	° sal. mag.		° scopie ou	° seulement à Paris
	° aliment.		° photo	° ?
-----	-----	-----	-----	-----
° Pas d'E.R.S.	° médecins			

DE LA CONTESTATION NUCLEAIRE

Le projet de cet essai de rétrospective sur quelques cinq années de contestation de l'industrie nucléaire, (1) remonte à plusieurs mois, en ce qui concerne l'équipe rédactionnelle de la « G.O. ». Fournier en avait les principaux éléments dans ses bagages lors du dernier voyage qu'il fit à Paris...

Deux mois plus tard, cette documentation s'est enrichie de plusieurs documents. En fait, il ne se passe pas de jours où ne nous arrive, par le canal de la presse, mais surtout par celui de nos amis militants, de nouvelles pièces à joindre au dossier.

J'en ai reçu plusieurs, ces dernières semaines qui, s'articulant à un fait au niveau de « Bugey », me paraissent particulièrement éclairant sur la situation actuelle de la contestation nucléaire. Mais il est bien évident que ce n'est pas dans les deux pages qui me sont imparties que peut être fait le tour du problème.

— LE FAIT : Ce pourrait n'être qu'une anecdote. Le samedi 31 mars, nous étions quelques-uns réunis devant la centrale nucléaire de Bugey. Le maire d'une petite commune rurale de l'Isère, président d'une association de défense face à la ville nouvelle de l'Isle-d'Abeau, avait reçu toutes garanties sur le principe d'une journée d'information de ses collègues maires et conseillers municipaux des 2 communes concernées par la création de cette ville nouvelle. L'ingénieur EDF responsable des problèmes d'électrification de la zone à urbaniser avait admis sans restrictions le principe d'une visite de la centrale nucléaire de Bugey, dénoncée par l'association de défense comme un des problèmes préoccupant dans l'environnement de la ville nouvelle ; cette visite serait suivie d'un débat contradictoire où l'association, en la personne de son président, avait toute latitude pour inviter un certain nombre de personnes connues pour leur opposition aux centrales nucléaires.

La veille même, par communication téléphonique, dernière confirmation était donnée par M. R., ingénieur EDF, à M. V. président de l'Association. Les invitations étaient envoyées aux élus. Rendez-vous devant la Centrale à 9 h 45.

Eh bien ! ni la visite de la centrale, ni le débat contradictoire n'eurent lieu... pour les invités de M. V. M. S., Grand Cacique EDF nucléaire de la région Rhône-Alpes, avait mis au dernier moment son veto, n'hésitant pas à récuser son collègue, mais subalterne, de Grenoble (lequel d'ailleurs avait dû être prié de ne point paraître !...)

Événement de peu d'importance au niveau du fait, mais combien révélateur de la politique de relations publiques de l'EDF, d'une part, et de ses motivations : ne pas même risquer un débat contradictoire ! En fait, comme nous l'apprit, documents à l'appui, un ami invité à se joindre à nous ce jour-là, il me semble qu'EDF a bien des raisons actuellement de craindre la contestation, surtout précisément au niveau de sa centrale Bugey 1. Nous en reparlerons.

Il est intéressant de noter que la contestation nucléaire n'est plus le seul fait des « hippies » ou des « gauchistes », termes par lesquels nous étions définis à Bugey en juillet 1971, ou même à Fessenheim en avril 1972, ou encore à Paluel en novem-

bre 1972. Je n'en veux pour preuve que la récente prise de position de l'Institut de la Vie Suisse, d'une part, la conférence de presse du « Patrimoine Condruze » belge, en février 1973, d'autre part.

L'Institut de la Vie, branche suisse, a publié en octobre 72, un rapport sur l'énergie nucléaire (2), suivi en décembre d'une déclaration de son comité directeur, dont voici la conclusion : « Aussi longtemps que les problèmes de POLLUTION et de CROISSANCE soulevés par l'énergie nucléaire ne seront pas résolus, il apparaît que la réalisation du projet « Verbois Nucléaire » n'est pas acceptable. » (Verbois est un projet de centrale nucléaire, au bord du Rhône, à environ 12 km en aval de Genève).

Pour mesurer à sa juste importance cette prise de position, il est bon de savoir que l'Institut de la Vie, branche française, a pour président un certain Louis Néel, apologiste de l'énergie nucléaire, membre du comité de patronage, avec son compère Leprince-Ringuet, de la revue « Énergie Nucléaire » (revue officielle du CEA), directeur du Centre d'Études Nucléaires de Grenoble, etc.

Il est bon d'avoir aussi en mémoire la déclaration récente de Leprince-Ringuet, président du comité d'honneur de la charte de la Nature, disant en substance que « dans ce combat pour l'homme qu'est la Charte de la Nature » les scientifiques devaient avoir une place importante « notamment pour démêler au milieu des passions la politisation des problèmes (tels que l'opposition aux centrales nucléaires) et la réalité des choses. »

Le « Patrimoine Condruze » est une association très sérieuse de scientifiques et universitaires belges. Son secrétaire, Théo Pirard, m'a obligamment transmis le dossier exposé lors de sa conférence de presse donnée à Bruxelles en février 73. C'est une série de textes très documentés et très clairs qui constitue une approche extrêmement honnête des problèmes posés par l'industrie nucléaire. Et savez-vous quelle est sa conclusion ?

« On ne peut manquer pour le moins d'être frappé de l'attitude qui consiste à engager sans aucun recul expérimental (à moins que notre génération et les suivantes ne constituent les cobayes d'une expérience délibérée) l'avenir d'une espèce, des dizaines de générations successives pour juger de l'influence possible d'un facteur mutagène. Nous sommes donc placés en face d'une politique de pari génétique, de « risque incalculé » à l'échelle de l'espèce. La réponse ne pourra être donnée avant le siècle prochain (voire les suivants), mais si elle se révèle défavorable, il sera alors bien difficile de faire machine arrière. » (3)

Ph. LEBRETON, de l'Université de Lyon.

Une crainte qui risque d'être fondée...

...telle pourrait être celle exprimée dans deux documents que nous avons reçus récemment (la « G.O. » a des agents secrets

partout !). Le premier « émane » du CEA : le second, fort abondant, est un « compte rendu officiel de la réunion FORATOM », forum tenu à Madrid ce 23 février 73.

Le document CEA a pour titre « L'ATOME PACIFIQUE, INCUBE DU XX^e SIECLE ». Il est paru sous le chapeau du département des relations publiques du Commissariat à l'Énergie Atomique. Il faudrait pouvoir tout citer de ce texte effarant (vieux rêve du numéro spécial sur le nucléaire !). Voici du moins quelques citations.

« Aujourd'hui, l'opposition nucléaire recrute parmi les jeunes... l'organisation de l'opposition a pris un tour nouveau très récemment avec l'implantation des centrales nucléaires... Dès qu'EDF annonce l'implantation d'une centrale, l'opposition lance les premières campagnes dans la région » (remarque ce vocabulaire visant à faire penser à une organisation para-militaire, il n'y manque que l'analyse du complot, mais Marcellin n'est pas au CEA...) Les comités ? « LEUR IMPORTANCE ET LEUR INFLUENCE SONT FONCTION DES CREDITS QU'ILS REÇOIVENT » (4), comme aussi des appuis politiques locaux qu'ils

rencontrent... L'argumentation et la documentation sont fournies libéralement par la Ligue Mondiale pour la Protection de la Vie aux États-Unis. Les opposants y puisent largement. Certains attaquent à coups de « statistiques et de données scientifiques » apparemment très éloquentes. C'est le cas des brochures de l'APRI... qui reprennent les thèses des Américains Gofmann et Tamplin... ainsi que la statistique de Stern-glass qui démontre une augmentation alarmante de nombre de fausses-couches et de la mortalité infantile près des centrales nucléaires américaines. NON SEULEMENT ON NE TIEN PAS COMPTE DE LA REFUTATION DE CES THESES PAR LES MILIEUX SCIENTIFIQUES, MAIS L'ON REFUTE LA REFUTATION » (5).

Ceci, n'est-ce pas, se passe de commentaires...

Mais nous en arrivons à l'aspect à mon sens le plus intéressant de ce texte. « Dans une étude sur l'angoisse atomique et les centrales nucléaires, Mme Colette Guedeney a essayé d'identifier ces minorités agissantes qui se sentent attaquées « persécutées » par l'implantation des centrales nucléaires. »

Quand les RG ne suffisent plus, on fait appel aux « sociopsychanalystes ». Arrêtons-nous un instant sur cette citation, cet appel en renfort. J'avoue avoir été soulagé de bien des questions que je me posais depuis que j'avais lu cet ouvrage, paru chez Payot, collection « Science de l'Homme », en février 73. Le passage de Mme Guedeney à

2) Institut de la Vie, branche suisse, Case postale 439 - 1211 GENEVE 1.

3) Cf « G.O. » n° 4, 5 et 6. « Centrales Nucléaires et Environnement ».

4) A BUGEY, en octobre-novembre 71, le bruit courait, insistant, que nous étions payés par les charbonniers (nous - BUGEY-COBAYES).

5) Ceci est la meilleure affirmation... gratuite de ce topo. SVP, Mme Michelle EMERY, des documents à l'appui... autres que les déclarations préemptoires de MM. NEEL et LEPRINCE-RINGUET !

1) C'est en 1968 qu'un mouvement contestataire s'organisa aux USA, avec Marie WEIKS notamment.

« Radioscopie » (France Inter) m'avait déjà quelque peu éclairé. Mais je laisse la parole sur ce sujet à Pierre Samuel pour le bouquin. Que le CEA, et demain EDF, fassent de cet ouvrage un cheval de bataille contre la contestation nucléaire, voilà, je pense, qui ne saurait surprendre Madame la psychanalyste Guedeney, ou alors, c'est que nous sommes condamnés à ne plus rien comprendre à rien... Ce qui, je l'avoue, me surprend désagréablement, c'est la collaboration (gênée) de Gérard Mendel à ce genre de « travail ».

Pour en terminer avec l'intéressant document de Mme Michèle Emery, il faut citer ce chef-d'œuvre que constitue sa « conclusion » (gens du CEA, faut vraiment croire qu'on vous prend pour des cons !): « L'énergie nucléaire s'entoure de mystères et de secrets qui renforcent l'impression d'insécurité du public. Pour s'en défendre, celui-ci se réfugie dans l'oubli, ou, comme l'appellent les psychologues, dans la régression. Ce phénomène ne pourra que s'accroître dans les pays où l'on pratique à l'excès une politique du silence. » (!) « A la limite, ce refoulement pourrait se libérer en cas de tension avec d'autant plus de violence qu'il aura été plus profond. »

Une séance spéciale sur la question de la controverse nucléaire

A Madrid, ce 23 février dernier, étaient rassemblés les membres du Comité de Direction de FORATOM (6), des représentants de la Commission Economique Européenne (CEE), des experts des compagnies d'électricité de France, d'Autriche, de Belgique, de Suisse, de Grande-Bretagne, d'Italie, des Pays-Bas, de Suède et de Finlande. Y'aurait même dû y avoir des représentants de l'AEN de l'OCDE, mais il y avait grève des transports aériens en France... On a quand même l'impression qu'il s'est passé quelque chose depuis deux ans, en Europe. (On faisait des complexes, notamment en France, en face du mouvement d'opposition des Etats-Unis, jalonné de victoires. Il ne s'agit toujours pas de pavoser mais de sortir d'un pessimisme dangereux, à tout le moins déprimant...). On avait senti, déjà, en septembre 71, que ces messieurs de la promotion nucléaire étaient inquiets: la 4^e conférence internationale des Nations unies sur l'utilisation de l'énergie atomique à des fins pacifiques consacrait, pour la première fois, une série de séances à cet « aspect du problème » (7).

Il est intéressant de noter que le représentant de la Suisse à FORATOM déclarait, ce 23 février 73: « Ma contribution à la Conférence de Genève se terminait par cette phrase: «Après la controverse nucléaire, sommes-nous à la veille d'une autre controverse sur les tours de réfrigération?» Cette seconde controverse est bien devenue une réalité. La controverse sur le nucléaire n'a toutefois pas disparu, mais s'est encore intensifiée. » (On ne sait comment consoler un si gros chagrin, me dit Arthur.)

Le même Suisse continue ainsi: « Plus on se consacre à l'information, plus l'opposition s'intensifie... D'autre part, il faut bien admettre qu'une opposition au niveau académique, mais sans formation nucléaire spéciale, devient de plus en plus sophistiquée. Cette opposition-là est très bien informée quant aux points faibles de l'énergie nucléaire comme le stockage des déchets radioactifs, les problèmes d'ECCS et de combustible nucléaire déformé, etc. »

Il faudrait pouvoir tout citer de ces quelque 40 pages de confidences de nos minables experts en promotion de bonheur tout électrique nucléaire (?) Sachez seulement

que l'Angleterre est la seule à pouvoir afficher un certain optimisme; la Suède craint chez elle les retombées contestataires de la prise de position de Ralf Nader; l'Autriche a bien des soucis avec ses médecins et biologistes non alignés (mémoire d'un projet de memorandum de biologistes); que la Belgique s'inquiète de « l'élévation du niveau des questions de l'opposition » (!) mais se rassure en affirmant que l'on ne prévoit pas actuellement de modification à la législation existante qui rendrait difficile l'action des autorisations demandées. (Allez, les Belges, encore un petit effort !)

Aux Pays-Bas, l'opposition est très active, les partis de gauche sont souvent défavorables! Même les scientifiques prennent parti! (Heureux pays!) En Italie, il semble ne pas se passer grand-chose contre les centrales nucléaires. Et en France? Le rapport fait par nos représentants est volumineux, avec une mention spéciale à l'action du CSFR (Fessenheim) et à la « Gueule Ouverte »; et la remarque que le livre bien documenté du Pr Lebreton de l'Université de Lyon « La radioactivité et l'environnement » est devenu une des bibles des opposants.

Après que le représentant de la Suisse ait déclaré (vraiment très déprimé): « Je n'oserais pas, pour le moment, faire des pronostics sur le tournant final que prendra la controverse. Les mauvais résultats atteints jusqu'ici dans l'information du public pourraient amener à se demander s'il vaut encore la peine de continuer dans cette voie... - Alors, laquelle, cher Monsieur? Nous serions bien naïfs de penser que nous sommes en train soit de vous convaincre de vos erreurs logiques, soit de vous faire peur. Alors vous ne répondez pas? - Après, donc, et en une sorte de conclusion provisoire, le digne forum conclut à une harmonisation des moyens « d'information » du public, d'autant que ça coûte cher et qu'il serait intéressant de convoier un arsenal commun d'info... Et rendez-vous fut pris en mai à Paris « étant donné l'importance que revêt cette question pour le développement des centrales nucléaires en Europe... »

La conclusion, la nôtre, nous la demanderons à deux biologistes autrichiens, ceux-là mêmes qui viennent de publier ce projet de memorandum dont je faisais mention ci-dessus. Ce sont MM. Pierre Weish, de l'Institut de Zoologie expérimentale et d'anatomie et de physiologie comparées, de l'Institut Agronomique de Vienne, et Edward Gruber, de l'Institut d'analyses de l'Université de Vienne.

« La crise de l'environnement que nous observons de nos jours est le résultat d'une utilisation sans esprit critique d'une surabondance en énergie, produite par les seuls moyens classiques. Une extension de la production d'énergie en utilisant le nucléaire ne saurait être une alternative valable que si l'on était prêt à ne point tenir compte sans sa totalité de la contamination radioactive irréversible de la biosphère par les techniques nucléaires. Personne pourtant ne peut nous décharger de notre responsabilité si nous léguons aux générations futures la contamination de tous les domaines biologiques et si nous leur imposons le contrôle des déchets radioactifs. La pire menace pour la qualité de notre vie consiste à placer nos espoirs dans le progrès, avec optimisme et sans esprit critique, et de nous bercer en même temps de l'illusion que la science et la technique sauront toujours résoudre à temps les pires problèmes écologiques et humains. Qui-conque aujourd'hui connaît la nécessité de changer la situation et l'évolution actuelles, mais n'attend que passivement qu'une solution se présente d'elle-même, porte sa part de responsabilité. Grouper les citoyens qui s'opposent aux projets et à la construction de centrales nucléaires, après en avoir soupesé les avantages problématiques et la nocivité certaine, voilà le seul moyen valable d'empêcher de façon efficace l'extension de la technique nucléaire dans son ensemble. »

Colette Guedeney et Gérard Mendel « L'angoisse atomique et les centrales nucléaires » (Payot, 1973).

Ce livre, qui contient bien des choses intéressantes, soutient la thèse suivante: « Le vrai problème, ce ne sont pas les centrales nucléaires, mais la Bombe. Le vrai problème ce n'est pas la Bombe, mais le pouvoir politique du citoyen et des peuples sur la Bombe, et c'est l'homme qui, le cas échéant, la fait exploser et non les Dieux ou les Démon. C'est donc un problème politique que l'homme, et lui seul, peut et doit résoudre. » Que le problème des centrales nucléaires soit un problème fondamentalement politique, celui du contrôle des individus sur leur destinée, est parfaitement juste: cf. les numéros 14 et 15 de « Survivre et Vivre ». Cette idée s'impose si fortement que les auteurs y parviennent malgré les points douteux que comporte leur exposé, trop axé sur l'idée suivante: l'opposition aux centrales nucléaires est due à une peur irrationnelle dont il faut chercher l'interprétation psychanalytique.

Voici, à mon avis, les points faibles de ce livre:

1) Il minimise les dangers réels des centrales nucléaires, et se fie surtout aux sources « officielles » et légalitaires. Il ne tient pas assez compte du problème des déchets (dont il reconnaît cependant l'existence). Surtout, l'effet de masse est ignoré: il y a une grande différence entre une demi-douzaine de réacteurs petits ou moyens et les 200 centrales de 1 000 mégawatts qu'on prévoit en France pour l'an 2000. Comme ils ne font pas cette distinction, les auteurs sont amenés à reprendre un mauvais argument, celui de l'utilisation thérapeutique de certains corps radio-actifs: il n'y a évidemment pas besoin de 200 centrales de 1 000 mégawatts pour les produire.

2) L'un des grands thèmes du livre est que les gens ont transféré sur les centrales la peur refoulée des bombes atomiques (de « la Bombe »). Il est certain que la Bombe a sensibilisé les gens aux dangers nucléaires. Mais l'attitude des gens qui luttent plus vigoureusement contre les centrales que contre l'armement atomique n'est pas aussi irrationnelle que ne l'affirment les auteurs: les centrales sont faites pour fonctionner alors qu'on nous répète que « la Bombe » est là pour ne pas servir (ce qu'une expérience de 30 ans corrobore d'ailleurs).

3) Les auteurs citent avec éloges des travaux antérieurs de psychologues et de sociologues dont le but était le suivant: comment rassurer le public à propos des centrales nucléaires? L'un de ces travaux (OMS, 1958) proposait d'installer des centres nucléaires dans les villes afin de déconditionner le public, et de limiter les mesures de sécurité dans les centrales afin qu'elles ne provoquent pas « une anxiété préjudiciable ». Tous ces travaux partent d'ailleurs d'un même présupposé: l'accélération croissante du progrès technique.

4) L'analyse du pouvoir étatique, de l'aliénation, du fait que les gens sont dépossédés de leur pouvoir (pp. 186-187), est excellente. Les auteurs mettent très bien en évidence les méfaits de la politique du secret, du « on décide de ce qui est bon pour vous ». Dans la lutte antinucléaire (comme dans les autres luttes écologiques), ils trouvent très saine et positive la volonté des gens d'influer sur ce qui les concerne directement. Mais ils ne se demandent pas si l'industrie nucléaire est compatible avec une société

où les gens auraient un large pouvoir sur ce qui les concerne; la très forte centralisation de cette industrie, le fait qu'elle requiert beaucoup d'experts très spécialisés, les escalades technologiques et policières qu'implique son développement me convainquent que la réponse est « non ».

Une analyse très fouillée, qui inclut les idées des anciens Grecs sur les atomes, cherche à montrer comment l'atome est vécu et senti. Les auteurs croient constater, chez les opposants aux centrales, « une régression du Moi jusqu'aux phases les plus archaïques du passé vécu »; en raison des points faibles 1), 2), 3) énumérés ci-dessus, c'est abusif. Les passages sur les réactions des travailleurs des installations nucléaires sont fort intéressants: la plupart d'entre eux, y compris les techniciens et ingénieurs, ne sont pas rassurés du tout; ils sont même souvent angoissés; ainsi, au cours d'un repas qui suivait une visite organisée et « rassurante » de la centrale de Chinon, on entendit le bruit d'une explosion et les ingénieurs nucléaires présents s'écrièrent: « C'est la centrale qui saute ! » (en fait c'était un dépôt de gaz; d'ailleurs cette crainte a un certain fondement rationnel car il semble maintenant qu'on s'était trop avancé en affirmant qu'une centrale ne peut pas exploser comme une bombe, surtout dans le cas des surgénérateurs). Seuls les chercheurs et les responsables de très haut niveau paraissent immunisés contre l'angoisse atomique; pas totalement d'ailleurs et leurs réactions de défense les amènent à un surinvestissement des possibilités d'utiliser l'énergie nucléaire.

Il est regrettable que la psychanalyse de cette catégorie de gens n'ait pas été poussée aussi loin que celle des autres catégories.

La partie proprement psychanalytique du livre décrit l'interaction d'images maternelles (le savant comme père rassurant ou comme père dangereux, suivant les cas, - l'aspect « Révolte contre le père » déjà développé par Gérard Mendel dans un autre livre...) et d'images maternelles (la nature comme « bonne » mère, la Bombe comme « mauvaise » mère destructrice, la « Fée Electricité » se transformant en sorcière...).

Les deux auteurs divergent quant à l'interprétation d'ensemble du matériel observé. Colette Guedeney (qui a longtemps travaillé avec l'EDF et la CEA) pense que l'image maternelle demeure forte, que le développement scientifique l'a même renforcée; pour elle le problème essentiel est la maîtrise et l'intégration de l'agressivité et elle pense qu'on peut le traiter dans le cadre psychanalytique classique (?). Gérard Mendel, au contraire, soutient la thèse d'une désintégration de l'image maternelle; cela donne une importance fondamentale au problème des institutions, de sorte qu'il met l'accent sur les tentatives de « socio-psychanalyse institutionnelle ».

Le problème nucléaire ne se limite donc pas aux millirems et aux mégawatts, mais on l'avait déjà dit (cf. Survivre et Vivre n° 14 et 15). Ce livre est instructif pour les militants anti nucléaires, surtout qu'un usage très douteux commence à en être fait. Une note du département des Relations Publiques du CEA le cite en vue d'une campagne sur le thème: « La peur des centrales est irrationnelle, c'est une régression du Moi ». L'analyse publiée dans le « Monde » du 19 mars 1973 va plutôt dans ce sens. Donc un livre à manier avec précautions! Et puis, il ne s'agit pas de tout ramener à la psychanalyse!

Pierre Samuel

L'occasion est là, ce printemps 73, de passer de l'indignation ou des vœux pieux (quand ce n'est pas de la croyance en une quelconque Charte de la Nature ratifiée sans complexes par nos politiques) à l'action et au regroupement. Les 5 et 6 mai, un peu partout en Europe et notamment à Paris, des manifestations sont prévues pour exiger un moratoire de 5 ans de toutes applications de la fission nucléaire; fêtes des fous, fêtes de la nature et autres fêtes de printemps seront autant de manières de montrer aux dangereux cons qui prétendent nous imposer leur loi (et qui ont le culot éhonté de nous dire que c'est pour notre bonheur) que nous voulons vivre.

E.P.

■ Le CSFR manifeste en définitive à Strasbourg et non à Paris. (Strasbourg, 6 mai, 15 h, place de l'Université.)

■ La manifestation parisienne est donc modifiée: il n'est plus utile de prévoir le stationnement de nombreux cars. Le départ de la manifestation parisienne, intitulée « Atome pouce », aura lieu le 6 mai, à 15 h, au Champs de Mars (sous la tour Eiffel).

■ Il s'est constitué à Toulouse un comité pour le moratoire qui prévoit une action locale: (c/o commission écologique du 103, 39, rue Peyrolières, 31 - Toulouse).

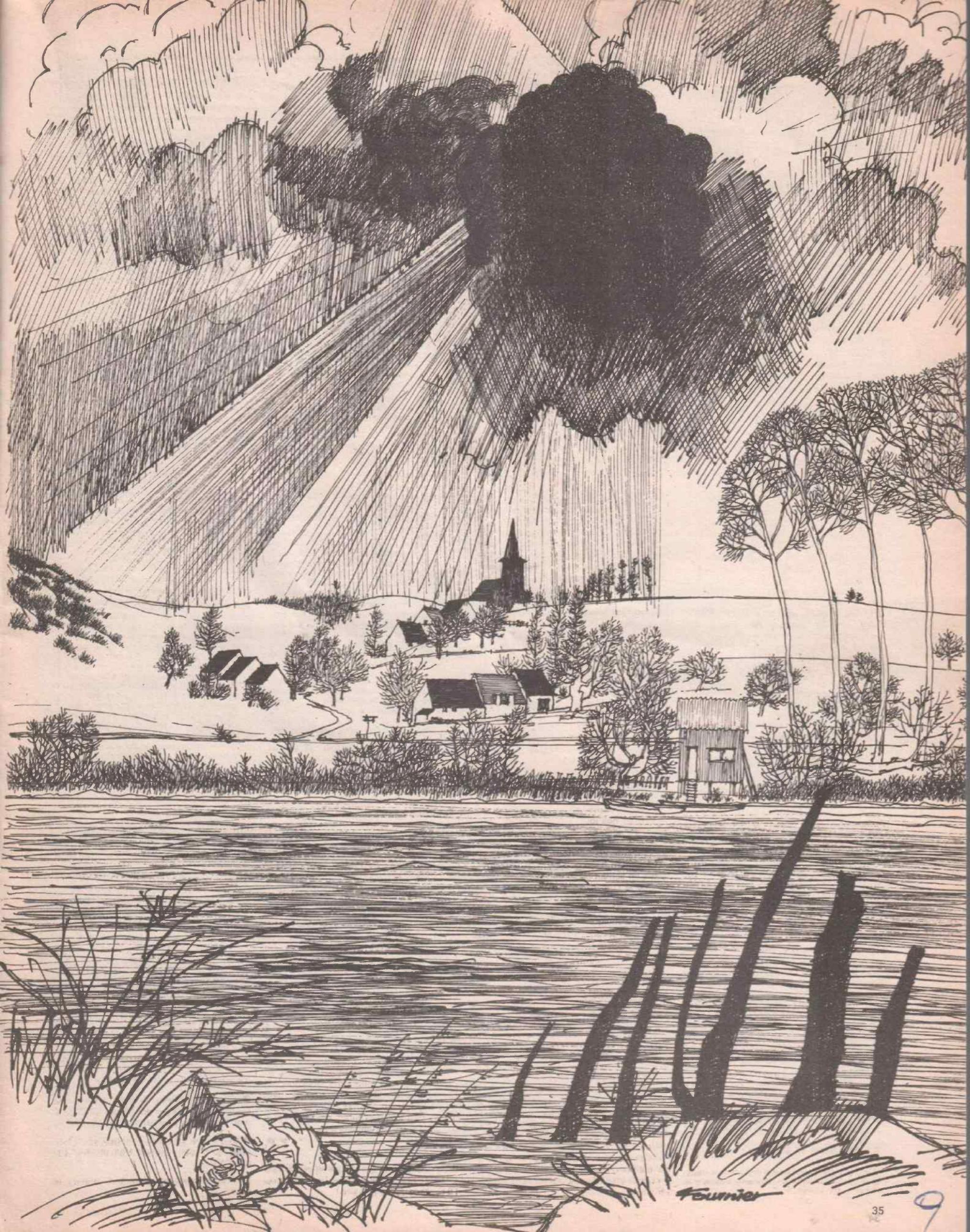
■ Comme convenu, la manifestation de Lyon, intitulée « Fête des Fous » a lieu le 5 mai, à partir de 16 h, sur la Croix-Rousse.

■ Une action est également prévue à Marseille, le 5 mai. (Comité Non-Violent, 43, rue d'Aix.)

■ A Cherbourg, manifestation prévue le 6 mai.

6) Forum européen des promoteurs nucléaires (EDF, EOS, etc.).

7) Pour une liste (non exhaustive) des comités contestataires français, suisses, belges, allemands, se reporter au n° 3 de la « G.O. », page 36.



CHRONIQUE DU TERRAIN VAGUE

Il s'agit de celle de notre société industrielle néo-capitaliste, néo-socialiste, néo et caetera, qui est en train de tout dévorer. C'est une gueule monstre à la mâchoire de fer, avec des incisives qui tronçonnent, des canines qui percent et déchirent, des molaires qui écrasent et broient. Elle avale tout, pervenches, fleuves et rochers, dont elle fait une lave grise hérissée de maints débris, sorte de bol alimentaire qu'elle engloutit d'un hoquet : et hop ! clang ! Fermes, bocages, golfe, cap, glacier, etc... le tout trituré, malaxé, dégringolant de-ci, de-là, disparaît dans un abîme sans fond qualifié de circuit économique, et ressort sous forme de produits moulés dans de la matière plastique. Le monstre bouffe, pète, rote et chie, parsemant la terre de ses étrons mieux que ne le feraient cent vaches d'un pré.

C'est un monstre, plus lourd, plus blindé qu'un Atlantosaure, plus hérissé de cornes qu'un tricé-

vore, vomissant et puant il erre dans ce perpétuel terrain vague : un chantier. C'est pour vous qu'il travaille. Il veut votre bien, car il est savant et vous ne savez rien. Patientez s'il le faut jusqu'à la fin des temps ; comme son appétit, cet Eden qu'il vous prépare est un absolu. Petits salauds ! Vous n'allez pas refuser son amour, quand même ? C'est pour vous qu'elle fabrique toutes ces petites voitures qui vous rendent paralytiques.

Ici, des murs ou des arbres s'écroulent, là l'air ou la mer s'enténébre. Nous pouvons courir défendre un site, tenter d'élever des digues contre la montée du Pacifique. Il va falloir abattre une hydre aux mille têtes : une société.

Un monstre boulimique

Ce monstre, je viens de le rencontrer en train de dévorer une campagne, une des plus belles que je connaisse, quelque part au pied d'une montagne basque qui joue aux Pyrénées. Jusqu'ici, je l'avais tenue secrète parce qu'on pouvait y voir ce qui est maintenant impensable, une campagne intacte, parfaite, c'est-à-dire inachevée, comme peut l'être une œuvre d'art. Car il faut que l'homme intervienne pour parachever la nature. Tout y était, les grandes *etche* blanches au toit de tuile rose dont les murs se dégagent des pentes vertes comme les rochers voisins, la vigne disposée entre les gros blocs, tel un jardin zen. Et si l'on suit le petit torrent qui s'insinue dans le bocage cloisonné de murettes, on aboutit à un porche de rochers que ferme une digue basse. Une futaie séculaire y ombrage une sorte de salon à moquette de mousse ornée d'asphodèles.

chair rouge où il s'activait, une sorte de champ de bataille où pétaradait un tank, et l'on pouvait sentir l'odeur de la guerre à la terre, qui est celle du gaz-oil. De ce que l'on dégustait de l'œil, pas à pas savourant la pente souple de chênes en chênes, il ne reste plus qu'une frange informe de branches et de troncs comme on en voit sur le front des avalanches. Le bull ne fait pas le détail et son esclave met son point d'honneur à ne pas décoller son cul de son siège. Car le bull n'a pas plus de pieds et de mains pour figoler sa besogne, que de tête pour se demander à quoi ça sert. Adieu Ugazzan, c'était ton tour... Et hier, j'ai remonté le vallon qui mène à ma maison. Voici des jours que j'entendais la tronçonneuse, et là où je longeais un ruisseau bordé de grands chênes, je n'ai plus trouvé qu'un champ de ruines où leurs cimes décapitées semblaient en appeler au ciel du désespoir de la terre. Voici pour ces deux derniers jours, demain ce sera ailleurs ; car le monstre mange en vain, son estomac ne retient rien, plus il mange, plus il vomit de produits et d'ordures. Qui vit dans une campagne vit sur les franges d'un déluge, sur le front d'un incendie dévorant dont les flammes sont d'acier. Mais l'ardeur dont se nourrit ce feu est une passion, proprement infernale, de l'argent, du pouvoir et du prestige.

Une loi de fer

Au temps des blindés, les défenseurs de l'« environnement » pratiquent habituellement la guerre de position : ils défendent des sites qu'ils s'épuiseront à évacuer l'un après l'autre, s'ils ne



Sept. 71 - Défrichement sur la plaine du Pont-Loup - Le monstre au repos.

UNE GUEULE DEVORANTE

trops, avec des membres énormes et un cerveau minuscule où il n'y a place que pour une idée : bouffer, profiter, grossir. Jusqu'au jour où, ayant tout dévoré, il s'écroulera mourant de faim sur ses déjections. Car s'il n'a qu'une idée, il l'a bien. Détruire pour produire, c'est l'idée fixe qui ne le lâche pas. Obsédé, il n'oublie rien, ni montagne ni miette. Il suit son plan, qui est tiré à la règle ; et s'il le faut, il tirera son trait au couteau, dans la chair, jusqu'au cœur. Sans cesse, il cherche, il flaire, il palpe méthodiquement l'espace-temps pour lui arracher sa dernière brique de viande. Son appétit est absolu, alors qu'il ne dispose que d'une petite planète. Et plus il mange, plus il produit, dit-il, plus les dents et l'appétit lui poussent : leur croissance est exponentielle, ne l'oublions jamais. Rien qu'en janvier 1973, les dents du petit tricératrops gaulois ont poussé de plus de 2,1 %. C'est un monstre, un pauvre monstre. Plus il devient gros en effet, plus il devient bête, fragile, multipliant et compliquant un système nerveux qui risque de céder un beau jour au moindre choc.

Et cet appétit est inspiré par un amour dévorant. Le monstre vous veut du bien, c'est la raison, la vertu : votre société. C'est pour votre bonheur, c'est pour bâtir - demain - qu'elle démolit aujourd'hui. Et demain, parce qu'il voudra bâtir encore plus après-demain, elle démolira encore plus. En attendant, il dé-

où l'eau bleue s'endort à l'ombre d'un surplomb. Quel artiste sensible et subtil s'est amusé à empiler les strates, à planter les arbres et les fleurs au bord de l'eau pour en faire ce jardin anglais de montagne ? Pour le faire il a fallu la nature et mille ans, et la main des paysans ; et, d'un moment à l'autre, en deux heures, une tronçonneuse peut faire d'un temple un tas de décombres. C'est rentable puisque cela rapportera quelques milliers de francs. Mais alors, si Paris décide un jour de fabriquer un Pays Basque pour Trigano, quel paysagiste agrégé saura ainsi assembler l'eau, la mousse, la futaie et les pierres ?

Or, dimanche je suis revenu en ce lieu, et le monstre y avait laissé sa trace ; un peu plus loin je l'ai trouvé au travail, car tous les jours il faut qu'il mange. A l'entrée de l'écart un vallon d'argile compacte avait été défriché. Pourquoi ? Pour faire un pré, mais en attendant la glaise stérile est à nu, et il se peut qu'on ne l'ensemence pas parce que l'endroit est trop humide. Et plus loin, juste au bord du torrent, il a maintenant un joli pavillon qui a accouché dans les primevères de trois vieilles baignoires. Naturellement sur une des *etche* la tôle a remplacé la tuile. Mais c'est en revenant sur mes pas que j'ai découvert le monstre au travail sur une vaste *penchée* où il y avait autrefois une lande et des chênes. A perte de vue il n'y avait plus rien que

s'attaquent pas à la cause : au monstre, au cancer technique, économique et social, qui vit de tout dévorer. Ce n'est pas Ugazzan qui est menacé, mais le ruisseau, la lande, le bocage : la campagne et la terre. Tout y passera, et bien plus vite qu'on ne pense. Quand une société n'a qu'une idée : le profit, et qu'un plan : produire des machines qui produiront des machines encore plus puissantes, un moteur lui tient lieu de meringes. Le parc d'engins commande, avec l'aide des conseils et des subventions de la DDA (1) locale. Si dans le Pays Basque et en Béarn ce sont les landes qu'on rase, en Lot-et-Garonne, ce sont tous les ruisseaux qui sont curés et rectifiés, parce que dans ce secteur une entreprise spécialisée vient de se fonder, avec la bénédiction d'un maniaque de la DDA qui rêve d'un réseau hydrographique sans ombre ni méandres. Ne craignez rien, quand il aura fini, le tour du vôtre viendra.

La loi est rigoureuse : pour vivre, un bull de telle puissance doit dévorer tant de kilomètres carrés par an. Un parc de machines doit se rentabiliser, et jusqu'ici on n'admet pas qu'il soit payé à ne rien faire. Un homme inemployé, un chômeur, c'est déjà un scandale, mais une machine ! Pour se maintenir en forme, luisante de santé, une pelleteuse doit pelleter, comme une tronçonneuse tronçonner. D'autant plus qu'elles ont la vie courte, et que si elles ne sont

(1) Direction départementale de l'Agriculture.

pas hors d'usage (auquel cas leur cadavre ira embellir le vide qu'elles auront fait), elles devront céder la place au dernier modèle. C'est pour cela qu'avec l'aide de l'Etat, leur esclave patron travaille, bien plus que pour se payer une DS. Tout suit la mécanique : le paysan qui reverse aussitôt la subvention à l'entrepreneur, l'entrepreneur qui paie le fabricant qui achète l'acier au trust. Dans cet automate, quel cerveau décide ? est-ce un PDG sorti de Polytechnique, ou un ordinateur informé des chiffres ?

Tout se ramène à la nécessité qui pousse à consommer l'espace, qu'il soit recouvert par une forêt, un lac, une ville. Mais c'est encore à la campagne que la dent peut le plus commodément s'enfoncer. Etant donné le parc de machines dont dispose la France, à raison de tant par engin et par an, l'on peut prévoir en gros le moment où le bull en sera réduit à déraciner des bulls, et la tronçonneuse à tronçonner les tronçonneurs. Et il ne faut pas ou-



La nouvelle lède à Grateloup, (Lot-et-Garonne).



Les nouvelles berges du Gave d'Oloron embellies par les Ponts-et-Chaussées, (Section Salles-de-Béarn). La rive de St-Dos. (Août 1970).

blier que le principe de la croissance exponentielle fait que le parc d'engins se multiplie au même rythme. C'est pourquoi autour de vous vous verrez proliférer de plus en plus vite les terrains vagues et les machines. Et comme depuis la bombe H il est interdit aux engins de faire la guerre aux engins, bientôt ils en seront réduits à creuser dans les vagues : où retriturant sans fin leur boue, ils feront des continents une autre houle.

Comment enchaîner l'hydre ?

Moi aussi j'ai cru que la machine n'était qu'un moyen au service des hommes, et en mon temps j'ai souhaité l'invention d'engins qui pourraient alléger la peine du bûcheron et du terrassier. J'avais cru qu'allant dix fois plus vite, ils permettraient d'en faire dix fois moins, alors qu'ils servent à en faire vingt fois plus. « L'Homme est le seigneur de la machine », comme on dit dans les sacristies où la théorie a de tout temps servi à camoufler la pratique. Car théoriquement vraie cette vérité se révèle pratiquement fautive : l'espèce d'avorton somnolent qui se cramponne au volant de sa DS en est-il le seigneur ? Pas plus que l'autre fœtus ne l'est de ses bagnoles à mégatonnes. L'Homme ? Quel homme ? Et la Machine, quelle machine ? Ce n'est pas pour rien que celles que nous voyons détruire nos campagnes sont nées de la guerre : d'une volonté de puissance et de mort, et non de bonheur. L'Homme et la Machine ? Connais pas. Je vois seulement celui-ci, tel qu'il est aux prises avec celles-ci, telles qu'elles sont. Et l'on peut être sûr que si un jour il les domine, elles seront autres : à la fois plus légères, plus lentes et moins bruyantes : la « soft technology » n'a pas tort. En attendant, à Ugazzan les Martiens ont débarqué. Wells l'avait dit : à l'intérieur d'un crabe aux pinces de métal se dissimule une sorte d'embryon. L'évolution aurait-elle fait fautive couche ?

Aussi chaque chose en son temps : tout en restant attentif aux effets, la résistance écologique qui s'ébauche s'efforcera de remonter aux causes. Certes elle devra crier au feu : tenir les comptes de la montée de l'incendie, en tracer la carte et en in-



L'univers défriché par le Fou Solitaire.

former le public. Mais pour ce qui est de l'action, elle ne devra pas s'égarer dans la défense indéfinie des sites, elle choisira un point particulièrement significatif et important où elle aura des chances d'être entendue et sur lequel elle s'acharnera : rappelons nous que ce n'est pas tel marais qui est en cause, — mais toute une étendue d'eau encore libre. Inlassablement, il va falloir dénoncer les causes — la Cause : une société, avec son esprit, ses intérêts, donc ses pratiques. Ce n'est pas tel ou tel site de la côte landaise qu'il va falloir défendre bientôt, mais dénoncer le principe même d'un A-ménagement qui fait de la protection de la nature un sous-produit de l'industrie touristique. Ce n'est pas à telle pollution ou destruction locale que nous devons combattre, mais la politique et les techniques agricoles qui sont en train d'infecter et de dévaster le moindre écart sur l'ensemble de l'Europe. Et remontant encore plus haut, à la source du déluge ou à l'origine du feu, il faut inlassablement mettre en cause cette démenche : la croissance exponentielle, qui prétend faire rentrer l'infini dans le fini. De biologie en sociologie, et de physique en métaphysique, il faudra chercher le cœur, l'esprit : la religion de la tonne et du milliard, à quoi non seulement toute nature, mais toute volupté et toute liberté sont sacrifiées. L'on commencera par la défense des sites et des jolies bêtes, et l'on finit par tuer Dieu : les vérités du siècle.

B. Charbonneau

UN GOUVERNEMENT DE POLLUEURS ET L'ÉCOLOGIE DE LA RUE

La nouvelle bande à Pompidou est, sans conteste, la plus flic-flic de la 5^e Ridicule.

Guichard se voit attribuer, outre l'Équipement et le Logement, le Tourisme. A tout seigneur tout honneur, les naïfs sauront désormais que spéculation immobilière, défoncé du territoire et militarisation des loisirs ne sont qu'une seule et même chose.

Malaud se voit confier le nouveau ministère de l'information et annonce qu'il veut en finir avec le « gauchisme intellectuel » de l'ORTF. Un comble ! Une belle pollution mentale et une soigneuse manipulation de l'intox, en perspective.

Galley aux Armées, c'est Debré-bis. On peut d'office lui coller un entonnoir, sa folie est du même style que celle de l'amer. Galley, c'est l'armée briseuse de grève au pouvoir. Avec ce gus, c'est pas encore fini au Larzac.

Royer et Peyrefitte, n'en parlons pas. Manque plus que Tixier-Vignancour et le comte de Paris. Du béton, ce gouvernement. Provocation grossière au moment même où il y a comme de l'écologie dans la rue.

Les centaines de milliers de manifestants porteurs d'entonnoirs, lycéens, étudiants, jeunes des CET, jeunes sans boulot et n'en voulant pas, les OS de Renault, les protos d'Usinor-Dunkerque manifestant contre les mauvais transports, les grèves contre les conditions de travail à Peugeot-St-Etienne, contre les cadences de Lehmann-St-Dié, pour la réduction du temps de travail dans les aciéries lorraines, les immigrés imposant leur dignité, tout ça sent bon le printemps. C'est « Moi y'en a vouloir vivre ». C'est ras le bol du boulot de dingues.

Le mouvement des jeunes les plus radicaux, celui-là seul qui inquiète le pouvoir et la gauche con et réformiste, celui qui court, qui court et fait s'essouffler les bouffis des syndicats dépassés, dit : « plus de sursis, plus de service, plus d'armée, pas d'armée de métier, rien que la paix, plus de « staut » d'objecteur ou même, qui sait, d'insoumis ! » Il attaque non seulement les aspects policiers du système mais surtout sa substance : la soumission. « Insoumission totale », c'est le slogan qui fait s'ouvrir les fleurs. Chez les OS, il y va de même. Ils courent vite, ces OS. Gauchistes, immigrés, non qualifiés de toutes sortes, ils ne veulent plus être les manards, les larbins, les balayeurs d'un monstre qui les dépasse. Ils veulent être maîtres de leur destin, partent en grève sans l'autorisation de papa CGT et maman CFDT, y restent tant qu'ils n'ont pas ce qu'ils exigent, piétinent des plates-bandes qu'il n'ont pas été autorisés à planter, sont tous leurs propres délégués.

Face à ces mouvements, à CE mouvement porté par l'insaisissable instinct de la soif de vivre, la provocation.

Provoc syndicale (la manif du 9 avril, triste, suante de ses bonzes à cravate), provoc policière (Strasbourg, déclarations du colonel-premier ministre, connerie épaisse), provoc de minorités fascistes.

Les maîtres du système n'ont pas pigé que Mai 68 était bien loin derrière et qu'on ne peut brider la soif de vivre et révolte intégrale.

Ils tentent de lancer dans les pattes d'un mouvement profondément vrai parce qu'humain, sensuel, pétant de vie, les bâtons merdeux du jeu « politique », du « droite-gauche », de la vision extérieure du flic noir faisant joujou au flic rouge. Ramener tout ça à un quadrille de marionnettes irresponsables, telle est la triste prétention d'un pouvoir à la prussienne.

On ne lutte pas contre de telles bornes. La marée ignore les rochers et monte, monte, monte.

Et ça sent bon, la marée. Le vent du large fait des courants d'air dans les usines, les sacs, les CET, les cités et les casernes. Et les abeilles sortent des ruches.

Ils se rendront, l'encerclement commence et les enfants désobéissent.

Oui mais. Mieux vaut la poésie vécue que le rêve écrit. La contraction est dure, pénible.

Si on gueule « Insoumission totale », comment la prendre en charge. Ça dit quelque chose à quelqu'un, dans trois, quatre ou cinq ans, des centaines de milliers de déserteurs potentiels ? Où iront-ils, de quoi vivront-ils, avec quels faux papiers ? Où devront-ils entamer des grèves de la faim pour quémander un statut de déserteur ?

S'organiser ? Oui, mais comment si l'on veut lutter contre la bureaucratie et détruire la structure étatique et politico-économique qui empoisonne le pays ?

Et les OS ? Après la grève, qu'est-ce qui va changer dans leur vie ? Améliorer leurs conditions de travail ? La belle affaire, alors que c'est le fait même du travail salarié qui est absurde, que c'est d'esclavagisme qu'il s'agit, que l'homme est vidé de sa substance au profit de quelques-uns, un profit de papier, un profit de rien !

Et les jeunes des CET ? En admettant même qu'ils n'aient pas à l'armée, échapperont-ils à la vie de dingue de l'usine ? On sait pas, on aime les fleurs, mais on voudrait qu'elle ne fanent jamais, jamais !

Dans notre série, « Les Correspondances célèbres »,
la « GUEULE OUVERTE », en exclusivité mondiale, présente

A PROPOS DE L'ATOME

Quelques explications :

1) L'article auquel fait allusion, dans sa lettre du 19 décembre, le Professeur Lebreton, est paru dans le « Journal du Dimanche » du 3 décembre 1972. Fournier en a donné une reproduction complète, assortie de commentaires, dans un numéro de fin décembre de « Charlie-Hebdo ».

2) La note technique évoquée par le Professeur Lebreton en fin de sa lettre du 19 décembre, est celle que nous avons publiée depuis dans la « Gueule Ouverte » : Centrales nucléaires et Environnement.

3) Le document auquel fait allusion le Professeur Leprince-Ringuet, membre de l'Institut, est le tract « Le jeu des 17 erreurs », diffusé en 1972 par des Comité antinucléaires.

Et maintenant, place aux champions...

N.D.L.R.

1

FÉDÉRATION RHONE-ALPES DE PROTECTION DE LA NATURE

Siège Social : UNIVERSITÉ CLAUDE BERNARD
LYON (1)

43, Boulevard du 11 Novembre, 69 VILLEURBANNE - LA DOUA

Monsieur le Professeur Louis LEPRINCE-RINGUET
Membre de l'Institut
Ecole Polytechnique

PARIS

VILLEURBANNE, le 19 décembre 1972

Mon Cher Collègue,

J'ai lu avec intérêt l'article que vous avez consacré le 3 décembre 1972 à la « Psychose nucléaire », dans le « Journal du Dimanche ».

Je ne peux que souscrire aux déclarations que vous faites sur l'existence de rayonnements naturels et la faible quantité délivrée au voisinage des Centrales nucléaires en cours de fonctionnement normal.

Sans ce donner le ridicule de prétendre disposer comme vous de connaissances approfondies en Physique particulière, je ne puis laisser l'impression que j'ai été prendre le pas sur le biologiste que je suis; innocuant de ces problèmes lors de mes stages à Saclay ou à l'Institut du Radium, je ne pose aujourd'hui certaines questions sur :

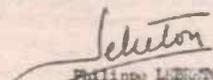
- le problème des contaminations par le jeu des concentrations écologiques;
- le problème de la « moralité » et de l'utilisation de l'énergie, aussi propre qu'elle puisse en être l'origine.

Je vous prie de bien vouloir trouver ci-joint une note technique où j'ai développé entre autres ces deux points.

Puis-je vous demander de bien vouloir me préciser votre pensée sur ces questions qui ne semblent pas avoir été prises en considération dans votre article précité ?

Dans cette attente,

Je vous prie de bien vouloir agréer, mon Cher Collègue, l'expression de mes sentiments respectueux.


Philippe LEBRETON
Professeur titulaire de Biologie

2

Monsieur le Professeur Louis LEPRINCE-RINGUET
Membre de l'Institut
Aux bons soins de l'URVN
Le Moulin des Sèves
83 - LE MUY

VILLEURBANNE, le 19 janvier 1973

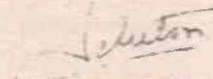
Mon Cher Collègue,

Craignant que mon courrier du 19 décembre 1972, resté sans réponse, ne vous soit pas parvenu, je me permets de vous écrire par le canal de l'URVN.

Je vous prie de bien vouloir trouver copie de ma lettre de décembre ainsi que les documents évoqués sur le problème nucléaire.

Dans l'attente de votre avis autorisé sur cette question,

Je vous prie de bien vouloir agréer, Mon Cher Collègue, l'expression de mes respectueux sentiments.


Philippe LEBRETON
Professeur de Biologie

3

VILLEURBANNE, le 5 mai 1972

Monsieur le Professeur LEPRINCE-RINGUET
Président d'honneur de l'U.R.V.N.
Le Moulin des Sèves
83 - LE MUY

Monsieur,

Je vous ai écrit le 20 décembre 1970 au sujet d'un article paru sous votre signature dans le « Journal du Dimanche » du 3 décembre (« Une peur qui n'est pas fondée », article concernant le problème des Centrales nucléaires). Sans réponse à cette première lettre (adressée à l'Ecole Polytechnique), je me suis permis de vous écrire à nouveau le 20 janvier par l'intermédiaire de l'U.R.V.N. dont vous êtes le Président d'honneur. Là encore, pas de réponse de votre part.

Vous êtes parfaitement en droit de ne pas répondre à un collègue qui, sur un ton peut-être ferme mais courtois, a voulu attirer votre attention sur certains aspects de votre prise de position publique. Mais le droit que vous avez ainsi pris m'en confère maintenant un autre : celui de vous livrer, très directement cette fois, le fond de ma pensée sur votre attitude et vos responsabilités.

- Je vois tout d'abord dans votre attitude beaucoup de réflexion. Vous êtes en effet Président d'honneur d'une Association de Protection de la Nature et de l'Environnement; vous vous battez courageusement et de manière désintéressée contre le mal d'argent et de béton qui défigure ce qui reste de Côte d'Azur.

Mais ne comprenez-vous pas qu'il y a une relation, d'une part entre cette « boulimie énergétique » dont la politique des Centrales nucléaires constitue la venue technocratique actuelle et, d'autre part, cet envahissement du béton dont vous souffrez. De tels on de tels, que croyez-vous qu'il soit fait de tous ces kWh ? Des conserves ou du travail ? De même, où croyez-vous que puissent leur énergie et leurs matières premières, les bulldozers, les bétonneuses, les godaillonnages, les machines à fabriquer l'artificial et à démanteler les sites naturels ? N'avez-vous jamais senti que l'énergie amorale en elle-même, est immorale de fait puisque l'homme est « agrippé » (= « actif ») par essence.

N'avez-vous pas assez d'esprit critique, pour réaliser que ce que vous défendez d'une main est condamné par ce que vous soutenez de l'autre, à savoir l'expansion matérielle, la société de consommation exponentielle de l'énergie et des ressources naturelles ?

Je suis vraiment impérial qu'un homme de votre valeur n'ait jamais fait une telle relation qui est pourtant le fondement même de la protection de la Nature et de l'homme contre lui-même. Routine mentale !

- Je suis également obligé de mettre en cause d'autres insuffisances de votre part, et ce d'autant plus que vous apportez au public le poids de votre valeur scientifique (« Je me rappelle avoir eu l'honneur de présider la grande conférence compétence de Strasbourg »; « moi qui ai passé ma vie à étudier précisément les rayonnements entre l'Ecole Polytechnique et le Collège de France »).

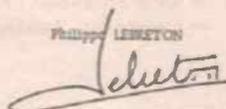
Nul ne discute votre extrême compétence en théorie des rayonnements; mais sans doute est-il bon de rappeler, avec Montaigne, que l'homme veut être bien fait que s'il est bien plein. Votre spécialisation semble vous avoir fermé sur d'autres domaines en proportion directe de sa profondeur. En effet, et comme le signalait mes premières lettres, il est tout de même curieux que tout votre article ne consacre pas un seul mot aux problèmes biologiques et écologiques : rien des chaînes alimentaires et des concentrations écologiques; rien de la contamination et de l'irradiation internes;

Un scientifique honnête s'interdit de confier à l'opinion publique des conclusions aussi affirmatives que les vôtres, s'il n'a conscience d'être capable de faire le tour de la question; ou bien il avoue explicitement son ignorance sur certains aspects du problème, sans laisser planer un silence que le grand public ne peut interpréter objectivement.

- Enfin, - et je vais être là d'une sévérité proportionnée à votre propre attitude intellectuelle - si je vous reconnais à la limite le droit de penser que tous ceux qui ne sont pas de votre avis se trompent, je vous dénie celui de les accuser publiquement de mensonge sans révéler votre état d'esprit : « Je ne puis admettre la malhonnêteté qui consiste à dire des choses complètement fausses de façon à créer une psychose ». J'insiste sur le comportement criminel de ceux qui veulent à tout prix et pour des raisons souvent troubles inquiéter tragiquement une population dont la vie est souvent déjà ébranlée. Je suis étonné de tant de honnêteté de votre part, et regrette très vivement qu'un universitaire tel que vous ait pu employer le langage de la calomnie la plus cauteleuse pour défendre ses idées.

J'en reste là, car il m'est en fin de compte impossible de partager dans votre attitude ce qui relève de l'insuffisance intellectuelle et ce qui est dû à une infirmité morale. Un mot encore : si vous prenez à nouveau le droit de ne pas me répondre, je franchirai une dernière étape pour me mettre à votre portée. Vous avez choisi les colonnes d'un journal pour exprimer publiquement votre opinion; je ferai de même à travers cette correspondance.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

Philippe LEBRETON


Paris, le 23 Mars 1973

4

ECOLE POLYTECHNIQUE

17, RUE DESCARTES - 75230 PARIS CEDEX 05

033.99.17
033.84.80

Monsieur Philippe LEBRETTON
FEDERATION RHONE ALPES DE PROTECTION
DE LA NATURE
Université Claude Bernard
43, Boulevard du 11 novembre
69 - VILLEURBANNE LA DOUA

Monsieur,

Je vous remercie de votre lettre du 5 mars avec une belle
entête de la Fédération Rhône-Alpes de Protection de la
Nature. Je voudrais d'abord savoir qui vous êtes dans cette
Fédération.

Votre lettre n'est pas spécialement aimable. Si
je lis d'un bout à l'autre je m'aperçois que j'ai "beaucoup
de naïveté" (c'est souligné), que je n'ai pas "d'esprit
critique", que j'ai "beaucoup d'insuffisances", que j'ai
plutôt "la tête bien pleine que bien faite", que "ma spécia-
lisation m'a fermé en proportion directe de sa profondeur",
que je ne suis pas un "scientifique honnête", qu'il y a de
ma part "beaucoup de bassesses" (souligné) et "une insuffisante
intellectuelle associée à une infirmité morale".

Je pense que vous ne souhaitez pas avoir des
explications de la part d'un homme aussi peu intéressant.
Il ne paraît bien inutile de vous écrire quelque chose
qui ne vous apportera certainement rien, vu toutes les in-
firmités et tous les défauts qui constituent ma caracté-
ristique. Comment voulez-vous, après tout ce que vous
m'avez écrit, prendre au sérieux la moindre de nos réponses ?
Essayez de renverser les rôles, vous répondriez certainement
la même chose.

Je vous envoie seulement un document qui a joué
un rôle dans l'article que j'ai écrit dans le Journal du
Dimanche. C'est la photocopie d'un tract anonyme que je
soumets à votre jugement. Qu'en pensez-vous ? Je l'ai
montré à des personnalités en qui j'ai confiance, qui
n'ont pas tous mes défauts et toutes mes infirmités, je
vous donnerai leur avis lorsque vous m'aurez donné le
votre.

Vu le ton de votre lettre, j'espère que vous
ne jouez pas un rôle important dans la Fédération Rhône-
Alpes ; le contraire me paraîtrait fort inquiétant pour
cette Fédération.

Avec ma considération distinguée.

Louis Leprince-Ringuet

Louis LEPRINCE-RINGUET

5

VILLEURBANNE, le 28 mars 1973

Monsieur le Professeur
Louis LEPRINCE-RINGUET
Ecole Polytechnique
17, rue Descartes

75230 PARIS - Cédex 05

Monsieur,

Je vous en prie, pas de dérobades !
Ne jouez pas les vertus offensées : avant ma lettre du 5 mars dont
vous déplorez (je le comprends...) le ton, vous en avez reçu deux
autres parfaitement "aimables" à laquelle vous n'avez pas jugé bon
de répondre.

Nul rappel de ces deux lettres et de mes documents
dans votre réponse : pourquoi ?

J'ajouterais que votre attitude face au tract
"anti-EDF" semble indiquer que le sens de l'humour n'est pas la
chose du monde la mieux partagée.

Si un tel tract vous dégoûte, que pensez-vous
des luxueuses brochures que l'EDF diffuse avec l'argent "anonyme"
du contribuable ?

Quant à ma position personnelle sur laquelle
vous souhaitez être éclairé, elle vous sera donnée par la signature
ci-dessous.

Lebréton

Philippe LEBRETTON
Président de la FRAPNA
Membre du Conseil de la FFSPN
Professeur Titulaire de Biologie
à l'Université de LYON
Ingénieur ; diplômé de Saclay.

P.S. : Bien entendu, votre réponse n'en étant pas une quant au fond
je garde toute liberté d'utilisation publique de cette cor-
respondance, comme indiqué dans ma lettre du 5 mars.

P.F.S. : Pas de faux-fuyant postal, SVP.
Ma première lettre a été adressée à l'Ecole Polytechnique
la deuxième (comme la troisième qui vous est parvenue) à
l'URVN dont vous êtes président d'honneur.

JEU DES 17 ERREURS OFFERT PAR L'E.D.F.

dessin original de la nature :

dessin modifié par la proximité
d'une centrale nucléaire :



QUESTION SUBSIDIAIRE : En 1981, à votre avis, combien naîtront d'enfants mal formés, demeurés mentaux,
infirmes à vie, etc... ? dites un chiffre entre 100.000 et un million.

Si vous avez trouvé les 17 erreurs et répondu à la question subsidiaire envoyez AU PLUS TOT le bulletin
ci-contre à l'adresse du secteur E.D.F. de votre région : vous recevrez en retour un ticket qu'il vous suffira
de présenter aux agents E.D.F. lors du règlement de vos quittances pour obtenir une réduction de 15 % sur
vos consommations d'électricité.

BULLETIN-RÉPONSE

N.° envisagé

NOM

PRENOM

ADRESSE

N.° COMPTE E.D.F.

Je déclare avoir trouvé les 17 erreurs du jeu E.D.F. et réclame le bon de
réduction de 15 % sur mes consommations de dernier semestre.

Signature :

EN CAUSANT GAZ DE PAILLE

Les informations les plus extravagantes circulant actuellement à propos de cette « technologie douce », il a paru urgent de faire le point dans la « G.O. » en essayant notamment de retrouver les bases scientifiques de la technique « gaz de paille ». Cet article pourra paraître scientifique à certains et anti-science à d'autres. Peu importe, le problème est surtout de remettre les choses à leur place et de s'en servir quand elles sont utiles. Comme dirait Cavanna, la science, c'est tout simple, c'est savoir.

Microbio

La Microbiologie du Sol c'est un truc essentiel qui devrait être la base de l'agriculture (biologique en tout cas) mais qui a été mis au rencart par l'arrivée de Justus von Liebig, inventeur de la théorie des engrais chimiques ; il ne l'avait pas voulu paraît-il, que Dieu ait son âme !

Il y a, qu'on le veuille ou non, dans un sol bien vivant, 1 milliard de micro-organismes ou microbes utiles dans un gramme de terre. Or 99 % des gens, victimes de l'insondable connerie de l'enseignement français, pensent que « microbe » ça veut dire automatiquement « maladie ». En fait c'est tout le contraire, l'immense majorité des microbes sont utiles et travaillent pour nous entièrement gratuitement : ça s'appelle les processus fermentaires. Quand on a compris ça on n'a plus besoin de M. Péchiney-Progil et on peut cultiver la terre sans se ruiner ni la ruiner. Mais on n'en parle plus ou presque dans les Agros parce que ce n'est plus « rentable » pour l'industrie.

Le cycle du carbone

Le grand schéma en rond qu'est le cycle du carbone et sur lequel repose la vie sur la terre, c'est un cadeau des microbes. Les plantes supérieures (arbres, herbes, petits pois...) interviennent bien un peu dans l'assimilation chlorophyllienne mais ce sont des microbes, les algues monocellulaires (dans la mer surtout) qui font l'essentiel de la photosynthèse. Et la photosynthèse c'est un truc énorme, c'est à la fois le secret de l'agriculture et notre usine à oxygène dans le monde : elle nous permet de bouf-

fer et de respirer, un truc comme ça faut pas le casser ! Malheureusement c'est encore une affaire entièrement gratuite donc non rentable pour l'industrie (encore une) : avec du gaz carbonique et de la flotte on fait donc de l'oxygène et du végétal (glucides, cellulose, lignine, etc.) (1). Tous ces végétaux et les animaux qui les mangent partiellement (20 % maxi) donnent à leur mort de la matière organique et à partir de là tout le cycle du carbone se déroule sur et dans le sol et dans la mer. Mais cette matière organique est inutilisable par les végétaux supérieurs (Rusch pense qu'elle l'est partiellement quant à lui) et le cycle du carbone se trouverait très vite bloqué s'il n'existait pas après la phase de synthèse tout un processus de minéralisation qui ramène le carbone organique à l'état de CO₂ ; cette phase de minéralisation c'est encore l'œuvre des micro-organismes (du sol surtout). Mais tout le C organique n'est pas minéralisé, c'est-à-dire détruit, et il en reste une partie assez stable (cellulose, lignine, etc.) composée de C, H, O, qui se transforme de manière très complexe et en liaison avec l'azote N en HUMUS, qui est la base de l'entretien biologique des sols. Cet humus est lui-même lentement minéralisé par les microbes mais plus ou moins vite suivant le climat et le type d'agriculture.

L'humus c'est la vie

C'est là qu'il faut parler de l'humification (la fabrication de l'humus dans la nature) car c'est le fondement de toute la vie du sol, le fonde-

(1) 6 CO_2 (gaz carbonique) + $6 \text{ H}_2\text{O}$ (eau) → $\text{C}_6\text{H}_{12}\text{O}_6$ n (glucides) + 6 O_2 (oxyg.)

ment de l'agriculture (biologique) et une des bases de la vie sur la planète. A ce propos il faut citer un bouquin énorme qui vient de sortir (2) et qui va faire un malheur dans le monde de l'agronomie : il s'agit de « LA FECONDITE DU SOL » de l'Allemand Rusch et traduit par Claude Aubert. Ecrit à partir d'une très longue expérience d'agriculture biologique, l'auteur apporte dans ce bouquin scientifique et fondamental une conception entièrement nouvelle non seulement de l'agriculture, mais de toute la biologie. Il dit en particulier : « L'humification est un régulateur, le plus grand régulateur biologique qui existe dans la nature » (p. 116).

On peut juger une agriculture par son aptitude à augmenter ou non le stock d'humus du sol. A cet égard l'agriculture chimique augmente certes « la biomasse synthétisée » (expression élégante de l'I.N.R.A., la recherche agricole officielle) mais cette agriculture détruit en général plus d'humus qu'elle n'en crée et surtout cet humus dit « stable » qui est la « vieille graisse » accumulée par vingt générations de paysans. Et l'agriculture chimique, si elle continue dans cette voie, est condamnée à terme et elle nous condamne à mourir de faim : Achetez-vous un lopin de terre pendant qu'il est encore temps, ça sera la condition de la survie...

En fait l'augmentation du taux d'humus des sols est indispensable tout de suite, par exemple pour le développement d'une agriculture biologique d'une part et aussi dans les pays tropicaux pour éviter la désertification des terres cultivées, car la destruction naturelle de l'humus y est déjà extrêmement rapide par elle-même. Si dans ces pays on s'amuse à détruire les fumiers et les bouses directement (par combustion après séchage à l'ancienne) ou indirectement (par combustion du gaz de fumier : cas de l'Inde cité par « Survivre »), on peut être réellement très inquiet sur l'avenir de ces pays.

(2) « La Fécondité du Sol », de H.P. Rusch - Editions Le Courrier du Livre - A la librairie de Nature et Progrès, 3, chemin de la Bergerie, 91700 Sainte-Geneviève-des-Bois.

Car il faut bien se rappeler que tout le long du cycle du carbone, la nature a prévu de nombreuses pertes de ce carbone ; les plantes, les animaux et les microbes « respirant », ce qui produit de l'eau et du CO₂ qui retourne à l'atmosphère. L'homme a de tout temps fait du feu pour ses besoins, puis il a inventé le moteur à explosions ; et depuis quelques années il a accéléré inconsidérément le processus par des combustions de plus en plus diverses et intenses, sans commune mesure avec le bon vieux chauffage au bois.

Attention le carbone ça brûle

Une des maladies de la société technologique c'est en effet l'hypercombustion généralisée, véritable épidémie irrésistible qui touche toute cette société le jardinier et le cantonnier brûlent les feuilles des platanes, le gros paysan comme le petit brûle son chaume de blé ainsi que la dernière haie vive du village : « C'te saleté de pourriture de merde de broussaille, c'est plein de vermine ça. » A l'autre bout de l'échelle tous les maires de France veulent avoir leur « usine d'incinération » pour brûler les ordures envahissantes de la société de consommation et MM. Dassault et Ziegler rivalisent pour battre les records de combustion de kérosène (et d'oxygène) avec leurs gadgets supersoniques genre « Concorde ». Conséquences sur le plan écologique, la consommation d'oxygène est multipliée ainsi que la production de CO₂, venant s'ajouter aux énormes combustions actuelles de combustibles fossiles (charbon, pétrole, gaz).

Et l'on en arrive tout doucement (à tout vitesse en fait à l'échelle géologique) à l'émouvant problème de l'accumulation du CO₂ dans l'atmosphère, avec quelques conséquences planétaires en relation avec l'accumulation de la chaleur, qui peuvent prendre très vite une ampleur catastrophique (au sens le plus fort du terme) : modification des températures, de la pluviométrie, des climats, fonte des glaces polaires, etc. Eh bien voilà un sujet qui n'a guère passionné nos députés lors de la campagne électorale, il est vrai que nous avons traversé là une période



A gauche : les cuves que l'on remplit à tour de rôle de fumier. L'une fonctionnant et dégageant le gaz, l'autre en cours de remplissage.

A droite : réservoir à gaz dont le couvercle monte en fonction de la pression interne.

de gâtisme absolu. Il est en effet probable et même certain que notre nouvelle majorité U.D.R. ne saura jamais que depuis des millions d'années, avec le piégeage d'une grande partie du C (carbone) sous forme fossile dans les charbons (C), les hydrocarbures (C + H) et les roches carbonatées (CO₂), il s'était établi un équilibre entre le C fossile bloqué, le C organique (plantes et humus) et le C du CO₂ (atmosphère et dissous dans l'eau). Et rien d'ailleurs ne permettait d'indiquer à notre brave député U.D.R. (pardon U.R.P.) que cet équilibre ancien était bon ou mauvais. Simplement ça tournait à peu près rond... Mais personne ne le savait.

augmenter à tout prix le stock de carbone organique, végétal et humique, c'est-à-dire qu'il faudrait :

— augmenter ou au moins sauvegarder le plancton, première source mondiale d'oxygène et première usine à photosynthèse, or on fait le contraire en polluant les mers et en les tuant à petit feu ;

— augmenter la forêt (deuxième source d'oxygène) surtout en feuillus, or on déboise sec au niveau planétaire par exemple au Brésil, le long de la route transamazonienne, avec mise en culture et désertification; ou bien quand on replante c'est avec des résineux qui esquintent les sols et finissent de toute façon dans les

en amorçant la spirale de la fertilité naturelle (biomasse végétale → matière organique → humus). Et de multiplier le stock d'humus mondial et de reverdir les déserts (si on avait la flotte) et de supprimer la famine (but jamais atteint par le capitalisme international, ses engrais chimiques, ses pesticides et ses Borlaug prix Nobel). Alors là on pourrait dire, bien qu'ils ne l'aient pas fait exprès, merci Shell, merci G.D.F. et merci aux C. de F. (Charbonnages) et merci Ramona car ce n'était qu'un rêve merveilleux...

En fait Shell, G.D.F. et les C. de F. se foutent pas mal de ce que devient leur sous-produit CO₂, et ne veulent pas savoir où ils prennent l'oxygène nécessaire à leurs mégacombustions. Et l'on va tout droit au cataclysme planétaire pour méconnaissance et non-observation des cycles écologiques les plus élémentaires; ça sera vraiment C.O.N. comme Carbone, Oxygène et Azote. A la limite, d'après les grands prêtres du millénarisme, on va jusqu'au basculement à 90 degrés de la planète sur son axe, en passant par la fonte des glaces polaires actuelles, le déluge biblique sur nos zones tempérées bien peignées ou un raz-de-marée de trois cents mètres de haut et glaciation surprise pendant notre dernier dodo (rappelez-vous les mamouths russes confits sur place avec de l'herbe fraîche plein le gosier, c'est scientifique ça). C'était la vision catastrophiste et paroxysmale de notre avenir, à faire se rouler par terre de rire les scientifiques. Qui vivra assez longtemps verra. Ce qui est sûr en tout cas, c'est la dégradation lente, insidieuse et pourrissante de la biosphère, des dynamismes biologiques et bioclimatologiques et le retour insensible à l'entropie originelle, le merdier primitif quoi.

Dans un journal écologique comme la G.O., « qui annonce la fin du monde », on devrait parler tout le temps des cycles écologiques ou cycles de la vie (C, H, O, N, P, S, chaleur, énergie, etc.). Ohé les vrais savants, c'est là qu'on a besoin de vous! Chaque fois que l'on propose quelque chose de nouveau pour la survie, on devrait d'abord voir si ça passe au filtre des cycles écologiques. Le cas du « gaz de paille » (ou de fumier) est intéressant car il est typique de ces « technologies douces » que l'on veut lancer sans aucune analyse ou même simplement connaissance des processus physiques ou biologiques qui entrent en jeu, et sans savoir s'ils peuvent s'inscrire ou non dans une politique écologique cohérente.

Petits savants = gros cacas

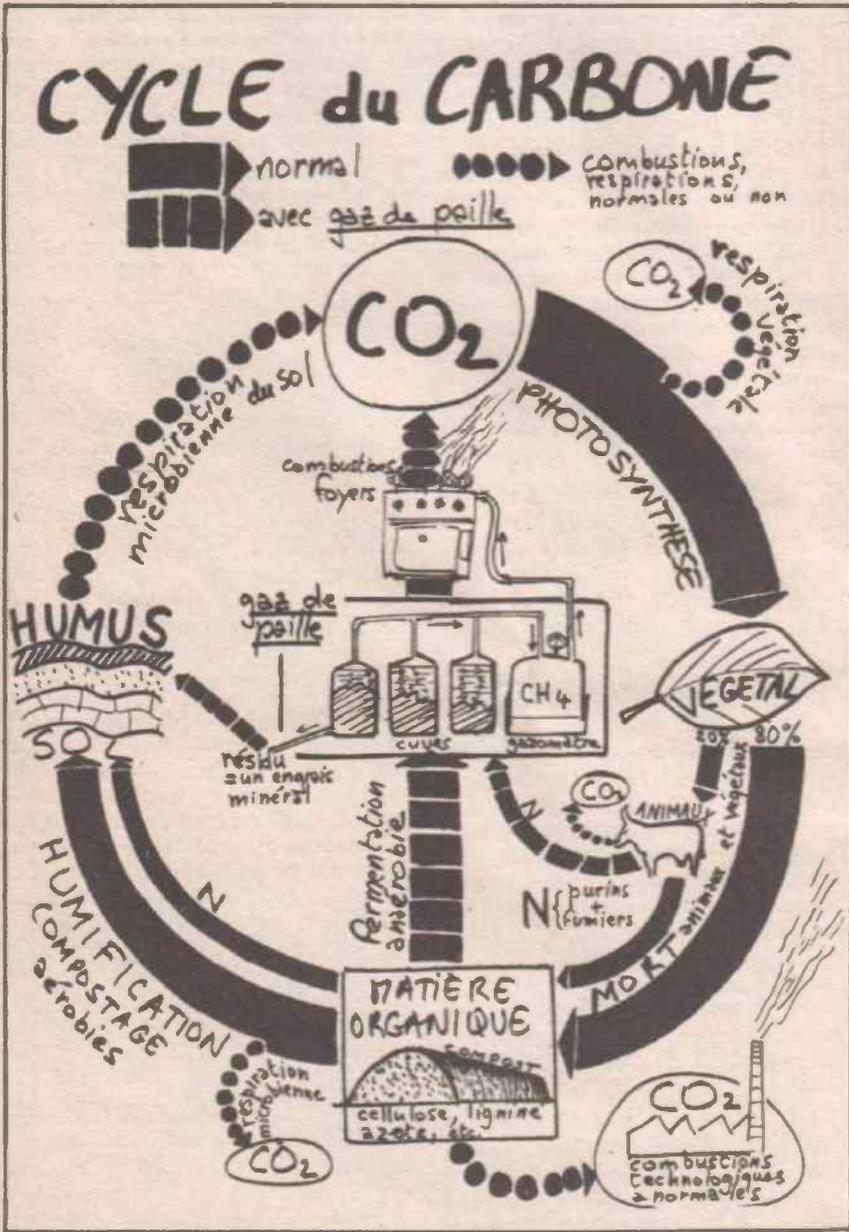
Le « progrès » ça sera justement de ne plus sortir « un produit » ou une « technologie » comme on la chie, ou parce qu'on l'a chie — le mot est parfaitement adapté — mais de ne pas le produire tant qu'on n'est pas sûr qu'il n'est pas parfaitement inoffensif (ou de l'incontinence à la rétention en matière de défécation scientifique). La plupart des « grands savants » qui décident de noie mort parce qu'ils ont inventé l'énergie et les explosifs nucléaires, la guerre bactériologique, le 245 T et la thalidomide, et j'en passe, sont les plus grands salauds que la terre ait porté, bien au-dessus de Buffet et Bontemps. Cette inconscience intellectuelle rappelle exactement le niveau mental d'un enfant de six mois qui chie comme il mange, c'est-à-dire l'infantilisme le plus total. Je tiens à préciser, s'il était nécessaire, que je ne suis pas de la corporation scientifique et que je n'ai aucune adoration pour la science. Je crois par contre que l'analyse scientifique d'un phénomène (savoir ce qui se passe avant de s'en servir) est plus que jamais nécessaire pour un mouvement écologique. Or avec le gaz de paille, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'on ne sait pas grand-chose :

- de ce qui se passe dans le truc, énergétiquement, biochimiquement, microbiologiquement,
- de ce qui se passerait écologiquement sur la planète si on généralisait le truc (on joue le jeu ou on ne le joue pas...)

Aérobie, anaérobie, qu'es aco ?

Vachement scientifique ce mec, malgré tout, avec des mots savants comme ça! Ils sont pourtant indispensables pour comprendre le cycle du carbone et ses chers microbes. Une petite phrase géniale de Rusch(2) résume et éclaire toute la microbiologie du sol et le cycle du carbone : « Ce sont les aérobies qui dominent dans le sol, comme dans l'ensemble des cycles nutritionnels; de nombreuses bactéries anaérobies peuvent également travailler mais beaucoup de leurs produits sont indésirables. » (p. 144).

Or pour l'histoire du gaz de paille, manque de pot! il s'agit d'une fermentation entièrement anaérobie, c'est-à-dire sans oxygène, par opposition au compostage qui, partant de la même matière première, est quant à lui essentiellement aérobie (avec oxygène).



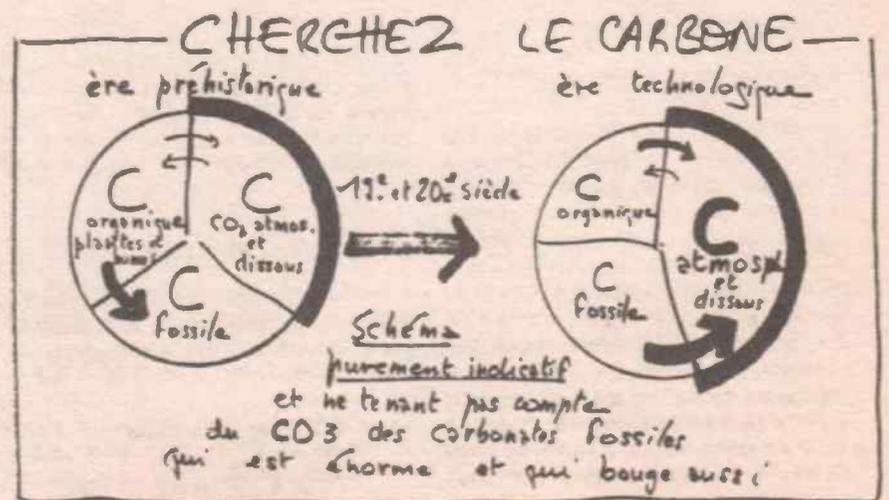
Or jusqu'à preuve du contraire (existence possible de transmutations biologiques des éléments à vérifier et à mesurer). « Rien ne se perd, rien ne se crée » — d'où le déséquilibre évident et supposé en CO₂ libre atmosphérique ou dissous en excès. Evidemment tout cela n'est absolument pas scientifique car les études sont rarissimes sur ce problème et la science officielle s'en fout éperdument : « La survie, vous pensez, nous avons d'autres chais à fouetter! » Continuons quand même notre raisonnement empirico-primaire.

La fin du monde ça sera C.O.N. (carbone, oxygène, azote)

Si l'on était logique, écologiquement parlant, il faudrait donc actuellement mettre tout en œuvre pour

usines de pâte à papier et le papier produit dans les incinérateurs, d'ou re-problème CO₂ ;

— augmenter le taux d'humus dans les sols cultivés : pour permettre une agriculture de plus en plus biologique, pour éviter la désertification intertropicale et pour nourrir les cinq à sept milliards d'hommes, paraît-il absolument inévitables, de l'an 2000. Or qu'est-ce qu'on fait : on brûle les résidus urbains en ville au lieu de les composter et à la campagne on brûle les pailles et surtout l'humus par l'usage des engrais chimiques. L'écologiste au contraire se prend à rêver (un rêve absurde sans doute) : il voit tout le CO₂ libéré anormalement au XX^e siècle par les combustibles fossiles, utilisé tout connement mais tout « naturellement » à augmenter la photosynthèse la plus naturelle qui soit. Comment? Tout simplement



Qu'est-ce qu'un compostage réussi ? C'est une fermentation chaude (lorsqu'elle se fait en tas), aérobie (besoin d'air), qui nécessite une humidité sans excès ainsi qu'un apport d'azote organique sur les celluloses, lignines, etc. qui sont de formule générale (CHO)_n (3).

Tout l'art du compostage est de réussir à maintenir un équilibre entre les deux réactions : arrêter la fermentation chaude au bout de dix à quinze jours en général avant que trop de matière organique n'ait été « brûlée » par la deuxième réaction, mais attendre suffisamment pour que cette matière ait été assainie de ses germes pathogènes et qu'il se soit formé suffisamment d'humus grâce à la première réaction (en fait personne ne sait ce qui se passe dans cette réaction). Un petit détail tout de même divise les agrobiologistes ; la forêt a de tout temps réalisé un compostage réussi elle aussi, sans élévation de température, par une simple fermentation lente des feuilles mortes en un ou deux ans. Et Rusch (2) a pensé que c'était aussi valable pour l'agriculture où il applique depuis trente ans au moins avec un plein succès, dans la coopérative d'agriculture biologique du Dr Muller, le système du « compostage de surface » qui consiste à épandre directement sur le sol les matières organiques ; et ça marche aussi bien sinon mieux que le compostage en tas.

Qu'est-ce que l'opération gaz de paille et que deviennent les matières organiques ? Il y a plusieurs choses :

Les lignines et les tannins, théoriquement ne seraient pas transformés en milieu anaérobie qui est celui des cuves à gaz de fumier, donc éliminez les sciures qui en contiennent beaucoup si vous tenez à produire ce gaz ; mais tout cela est à vérifier (pas d'études sérieuses, à ma connaissance).

Les celluloses et hémicelluloses, semblent détruites par l'opération gaz de paille par le moyen de la « cellulolyse anaérobie » avec des intermédiaires microbiens variés (4).

La première réaction sent très mauvais mais la fermentation complète doit passer par la deuxième qui donne le méthane recherché.

A noter qu'on doit ajouter de l'azote organique (fumier, purin, pisse et merdes diverses au choix) pour donner à bouffer aux microbes qui se chargent de ce boulot putride, sinon ils ne marchent pas, paraît-il, et on les comprend... Que reste-t-il après ça ? Un grand pont de la pédologie (5) Duchaufour nous le dit : « Le terme final de la cellulolyse anaérobie à la différence de la cellulolyse aérobie est une disparition totale de la cellulose, qui est finalement transformée en produits gazeux (CO₂, CH₄, H₂) ». Et ça c'est fondamental car dans ces conditions il n'y a plus de matière organique, donc plus d'humus et donc plus

d'agriculture biologique... Alors que l'on peut lire dans la fameuse brochure « Gaz de fumier » (6) : « La récupération du gaz de fumier ne détruit rien », ce qui est manifestement faux.

Les autres constituants sont eux aussi détruits, c'est-à-dire minéralisés en ammoniacale (NH₃), composés phosphorés (P) et hydrogène sulfureux (SH₂), toutes choses fort agréables à l'odorat ou toxiques, qu'il est indispensable de capter sur la canalisation avant l'arrivée au foyer (cuisinières notamment). Quant aux résidus non gazeux qui s'accumulent au fond de la cuve, ce sont aussi des composés minéraux formés en milieu réducteur, c'est-à-dire en « mauvais terrain » au point de vue bioélectronique ; ils ne constituent finalement que des engrais minéraux qui semblent assez proches des engrais chimiques de synthèse et n'ont en tout cas rien à voir avec ces « engrais organiques de haute qualité, bien plus avantageux que les engrais chimiques du commerce »... tels que les voit un peu trop vite la revue « Survivre » dans son dihyrambique article sur le gaz de paille du numéro 14.

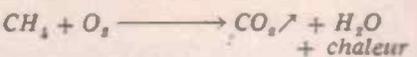
En fait ce résidu noir et pâteux qui regorge de bactéries pathogènes (le milieu asphyxiant les favorise) semble donc bien peu intéressant pour l'agriculture, du moins la biologique, pour des tas de raisons : minéraux sous forme réduite non assimilable, présence de germes pathogènes, humus détruit. D'ailleurs c'est le fameux « beurre noir » si redouté par les agrobiologistes car il est le signe du compostage raté.

Alors le gaz de paille, un éco-gadget ?

Écoutons Yann Burlot, dans le Spécial Ecologie du « Nouvel Obs », confondant allégrement compostage et gaz de paille à propos d'un article sur ce dernier :

« Le compost est à la fois une source d'énergie potentielle et, surtout, une source d'engrais. De plus c'est le moyen de recycler presque tous les déchets. » Ça y est, à l'écouter, on aurait trouvé « la » solution à tous les problèmes écologiques, comme les promoteurs de l'énergie nucléaire croyaient l'avoir trouvée il y a vingt ans, et en trois lignes il donne une collection d'affirmations douteuses.

Mais revenons à notre méthane, le fameux gaz de paille ; le type qui le produit le brûle dans sa cuisinière ou dans son chauffage central (si, ça existe !) et ça donne ça :



et on revient tout bonnement au CO₂ duquel on était parti dans le cycle du carbone. Ouf ! Ceux qui m'ont suivi jusque-là ont le droit de souffler... Car on en arrive à l'essentiel et à la base de tout ce topo par-

Elle a fonctionné pendant quinze ans, de 1949 à 1964, jusqu'à l'arrivée du gaz de Lacq qui l'a rendue sans intérêt pour ses propriétaires, un collège agricole privé qui enseigne l'agriculture classique (chimique) (8). Ils ont toutefois gardé tous les documents techniques ainsi que l'installation elle-même (les cuves et le gazomètre, qui servent maintenant comme silos de stockage du maïs et sont peut-être à vendre). L'installation alimentait les cuisines (pour cent personnes) et semble avoir donné satisfaction aux propriétaires, parce qu'elle avait surtout été très soigneusement installée, précisent-ils. Selon eux, il est très risqué de bricoler soi-même une installation quand on n'y connaît rien ou qu'on en n'a pas vu plusieurs ; ils avaient visité entre autres une unité de chauffage central sur fumier de mouton dans la région parisienne et dont ils ont gardé l'adresse (existe-t-elle encore ?).

DESCRIPTION : cinq cuves de 15 m³ chaque, pour la fermentation du fumier, se relayant l'une après l'autre ; un gazomètre de 25 m³ pour stocker le gaz produit et le distribuer à pression constante jusqu'aux foyers par un système de canalisations ; un filtre pour éliminer le SH₂ avant les foyers ; des brûleurs particuliers installés, par une maison spécialisée, sur les divers foyers d'une cuisine complète pour collectivité avec engins normaux.

FONCTIONNEMENT : Le fumier de l'étable était sorti tous les jours et servait à charger une des cuves libres. Les animaux étaient en stabulation fermée et la transformation des étables en « stabulation libre » (où l'on ne sort le fumier qu'une ou deux fois par an) fut une des causes de l'abandon du procédé du gaz de fumier... Il s'agissait de fumier de bovin mais ils ont constaté que celui des moutons était encore meilleur. La cuve remplie aux deux tiers par du fumier, on la terminait par un dernier tiers de purin, qui apporte l'azote indispensable au fonctionnement des microbes et crée en même temps le milieu aqueux anaérobie. La fermentation méthanique démarrait très vite au bout de 48 heures et non au bout de quinze jours... ou cinq mois comme l'indiquent les émissaires Survivre et Nouvel Obs. La température jouait un grand rôle à 15-18 °C la fermentation était minimum et optimum à 40 °C, d'où l'obligation de réchauffer les cuves soit par enrôlage avec du fumier frais en fermentation chaude autour des cuves, soit en recyclant une partie de l'énergie produite. La durée de fermentation d'une cuve était de trois semaines (alors que les Fiches Ecologiques indiquent deux à trois mois). Il fallait à la fin retirer le résidu pâteux noir constitué « d'éléments fertilisants excellents, meilleurs que le fumier », d'après le directeur de l'école, qui apprend à ses élèves l'agriculture chimique et ne pouvait donc juger ce produit suivant les critères de l'agriculture biologique.

(Renseignements en date de décembre 1972).

faitement indigeste. Par le gaz de paille on court-circuite l'humus en cassant le cycle du carbone et on supprime une des fonctions essentielles de ce cycle vital : la conservation de la fertilité naturelle des sols. Avez-vous songé écologistes fonçeurs et doux-technologues, qu'en vulgarisant le gaz de paille ou de fumier, vous rendriez impossible, dans votre société écologique idéale, la généralisation future de l'agriculture biologique, simplement en détruisant les matières organiques dont elle ne peut se passer (et il en faut des pailles et du fumier en agrobiologie).

Mr Harold Bates, le fermier anglais qui équipe ses baignoires au gaz de paille, d'après « Survivre » et le « Nouvel Obs », ne serait-il pas par hasard un agriculteur chimique, qui bourre ses champs d'engrais N-P-K ? Il est d'ailleurs curieux de constater que le gaz de paille a démarré en France avec le grand rush sur les engrais chimiques dans les années 1945-50. Mais combien reste-t-il d'installations en fonctionnement dans ce pays, une dizaine ou moins peut-être ?

Oui, mais il y a des malins qui diront : « Pardon M'sieur, y a pas que la paille et le fumier à transformer en méthane dans notre beau pays. » C'est vrai :

— Y a les sarments de vigne, les déchets d'épis de maïs, les branches et feuilles mortes, les énormes tas de sciure, tous ces déchets organiques qui traînent et que les paysans font brûler comme des cons. Réponse : impossible, même si elle ne les utilise pas maintenant, l'agriculture biologique n'aura jamais assez de matière organique. D'ailleurs la sciure, très riche en lignine, ne doit pas donner grand-chose en gaz de paille.

— Y a les excréments humains, vaudrait mieux les récupérer. Impossible, car si on envisage l'autarcie intégrale, surtout en système végétarien, ça sera la seule source d'humus et d'engrais.

— Y a bien quand même les ordures ménagères des villes, dont l'agriculture biologique ne veut pas car elles sont trop polluées, et que les maires se croient obligés de brûler. Oui, c'est vrai, et c'est peut-être

la seule chance pour le gaz de fumier (7) du moins pendant un moment. Malheureusement elles sont en ville et puis elles sont pleines de plastiques qui ne fermentent pas. Et puis il faudra bien un jour les rendre propres ces ordures pour les recycler dans l'agriculture... Et puis un peu plus tard il faudra bien arrêter les vilgès si on veut une société en équilibre (utopique ça !). Décidément on n'en sort pas dès qu'on veut faire du global et surtout devant une technologie aussi douce amère que le gaz de paille. On peut même se demander si l'utilisation de gaz naturel fossile non polluant ne serait pas préférable, après tout... et en tout cas plus facile pour arriver au même but : se chauffer au gaz. Ceci évidemment dans le cadre d'une société en équilibre et non expansionniste.

Quant à ceux qui croient dur comme fer au gaz de paille et qui veulent à tout prix tenter des expériences ponctuelles dans la nature dans des conditions écologiques à peu près cohérentes, il faudrait d'abord que des « vrais savants » puissent répondre à deux ou trois questions du genre : Reste-t-il de la matière organique dans le résidu de fermentation ? Est-elle utilisable pour faire de la culture non chimique ? Le gaz de paille est-il possible à partir des ordures ménagères ou de la sciure de bois ?

Tant qu'on n'aura pas la réponse à ces questions, le gaz de paille, ça ne sera qu'un gadget de paille.

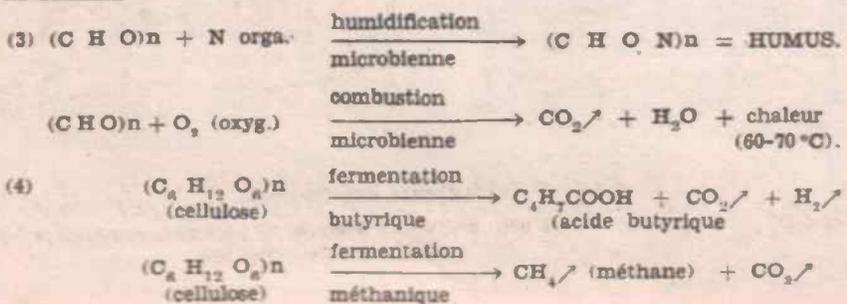
Non Tox

(5) La pédologie, c'est (avec la pédobiologie et la microbiologie du sol), la science des sols, une science fondamentale, biologique, synthétique et non nocive (c'est rare toutes ces qualités à la fois).

(6) Editions Agricoles Pratiques, 8, rue d'Athènes, Paris-9^e (épuisé), ou par les Fiches Ecologiques, Vingrau, 66600 Rivesaltes.

(7) La S.N.P.A. à Lacq (Pyrénées-Atlantiques), le plus gros pollueur du Sud-Ouest, fait paraître des recherches là-dessus car le gaz naturel s'épuise (ô jole !) et ils n'ont plus que 10 ans pour trouver autre chose.

(8) Institut Agricole Saint-Christophe, 32 - Masseube (Gers). Tél. 28 à Masseube.



MUT MUT

T'ES PAS CAP' D'EMBRASSER LA GONZESSE !

ON CROIT TOUJOURS QUE LES DÉCISIONS SONT PRISES PAR DES ORDINATEURS. MAIS NON, ELLES SONT PRISES PAR DES ÊTRES FAITS DE CHAIR ET DE SANG... (ET AUSSI DE FIPT-CACA)



Non, le futur député-maire U.D.R. de Châlons n'était pas cap'...

c'était trop compliqué...



demandez la permission à sa mère...

et à ses frères...



Et puis, Monsieur, le député-maire a grandi. Ses copains sont maintenant des promoteurs...

T'ES PAS CAP' DE DÉMOLIR LE THÉÂTRE !

Si, maintenant, il est cap'... Malgré les Affaires Culturelles, la Commission des Sites et son conseil municipal...



QUELS SONT CEUX QUI VONT AU THÉÂTRE ? ... C'EST BON, ADJUGÉ !

Le futur député-maire emmerdait chaque fois qu'il passait derrière le théâtre...

Voilà comment, en plein mois d'août, le député-maire réalisa un rêve d'enfance : démolir le théâtre.



A la place, on va construire des H.L.M. pour cadres, avec une station-service à la place de la scène...



Peut-être qu'un jour, un futur député-maire de Châlons aura envie de démolir tout ça quand il sera grand, et de construire un théâtre...



MAIS SI, MAIS SI, MONSIEUR LE DÉPUTÉ-MAIRE, ÇA SE SOIGNE !

C'était : "L'urbanisme expliqué par la psychanalyse".

LE MOIS PROCHAIN : L'URBANISME EXPLIQUÉ PAR LA DYNAMIQUE DE GROUPE ET LE TIR À L'ARC ZEN

QUELQUE CHOSE D'AUTRE QUI N'A PAS ENCORE DE NOM

Entrez, entrez ! Allons-y la jeunesse ! En avant pour un tour de manège ! Ici on cause de changer le monde ! Ici on croit au rôle de l'éducation et que, comme une somme de personnalités ça fait une société, on ne sait jamais la formation de la personnalité... Ici, on se dit que si, être partout, c'est si fastidieux, être prof, c'est si abrutissant, si les gamins, c'est si chiant, c'est peut-être qu'on ne sait pas s'y prendre. C'est peut-être qu'il y a des rapports sociaux à établir autres que papa-boulot-maman-bébé, l'instit-l'école. On cherche, ça occupe. Ça donne bonne conscience. Ça console... Vous êtes bien pessimiste aujourd'hui, ma chère Isabelle ? Voui, je trouve que le gris me va bien au teint, au printemps, vous ne trouvez pas ?

UNE LETTRE REÇUE :

« Salut Isabelle ! J'ai plein de choses à te dire, qui bouillonnent sous mon entonnoir, car un entonnoir, j'en porte un, moi aussi. Hélas ! Je suis infirmière et dans le système, une infirmière c'est le gendarme de la santé : celle qui fait marcher tout le monde au pas de la vaccination. Le sérum anti-tétanique se fait systématiquement et aux gens qui hésitent on brandit le papier de la décharge qui en effraie plus d'un. Le « secret médical » est le moyen de laisser les gens dans l'ignorance et, partant, dans une aveugle obéissance aux décisions du médecin. Combien de personnes m'ont demandé à moi, après coup, parce que au médecin on n'ose pas : « mais qu'est-ce que j'ai ? », « qu'est-ce qu'on m'a fait » (après une intervention), « qu'est-ce qu'on m'a retiré ? ». Et l'infirmière classique doit répondre : « Demandez au médecin, moi, je ne peux pas vous le dire ».

Et les médicaments ? Cette chimie qu'on fait bouffer aux gens. Eh bien, lorsque j'essaie de les diminuer, on me répond : « Tiens, vous en avez oublié un ! », ou « Vous ne m'avez pas mis ma petite pillule verte ! » et si j'essaie d'expliquer que ce n'est peut-être pas la peine, on me dit le lendemain, qu'on a moins bien dormi, ou ceci, ou cela. Le conditionnement-consommation est tellement bien fait ! Dans mon métier, je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui ait l'air de prendre en charge son corps, sa santé. Les gens s'en remettent complètement et aveuglément au système médical actuel.

Côté bouffe, ceux que je côtoie ne comprennent pas pourquoi je ne partage pas leur repas, ou ne veulent pas comprendre que je ne veux pas manger de pain blanc ou de viande. Alors ils se rabattent sur l'explication commode que leur fournit la publicité, « elle veut garder sa ligne ! »

(...) Et quand j'ai essayé tant bien que mal, d'expliquer les raisons de l'alimentation biologique, on me rétorque : « Oh oui, mais moi, que voulez-vous, j'aime bien un bon bifteck-frites. Je ne vois pas pourquoi je

Savez-vous, mais savez-vous, que je reçois encore des lettres après 6 numéros de la « Gueule Ouverte », pour me demander « Où trouve-t-on des écoles parallèles ? Quels diplômes sont exigés pour y enseigner ? Est-ce que ça paye bien ? » Et vous ne voudriez pas que je sois découragée !... Alors, je répète, une fois de plus, je crois qu'il faudra répéter chaque mois : je ne suis pas directrice

m'en passerais ! » Elle ne s'en passera pas, elle en trépassera.

Côté organisation de vie, c'est pas plus facile. Nous avons 2 mômes. On les a faits, on veut vivre avec eux, et pas « les confier à une tierce personne », alors, mon compagnon a lâché son « activité rémunérée de fonctionnaire ». Eh bien ! c'est fou ce que ça a eu l'air de déranger les différents employeurs que j'ai rencontrés : « C'est pas logique, ça, c'est provisoire ! » Quand ils voulaient se montrer « larges d'esprit », ils se faisaient moqueurs : « Oh mais, j'aimerais bien avoir une femme comme ça, moi, je resterais à la maison toute la journée ». (Et allez-y donc, restez à la maison toute la journée avec 2 mômes, vous m'en direz des nouvelles !). Non pas que vivre avec ses gosses soit le bagne, mais tu comprends ce que je veux dire, Isabelle.

Et si tu connais d'autres groupes dans le même cas que le nôtre, elle au boulot-salarié et lui « homme à la maison », j'aimerais

d'école, pas inspectrice de l'éducation différente. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir si, à notre niveau de technique et de civilisation, il est possible d'aider des enfants, d'une part à passer dans les meilleures conditions de bonheur possible les premières années de leur vie, d'autre part à devenir des adultes agissants, responsables et épanouis, sans aliéner tristement à cette tâche ni les parents, ni un groupe d'éducateurs spécialistes. Est-il possible d'intégrer l'enfant à la vie de tous les jours ? Est-il possible de ne pas se faire chier et de ne faire chier personne ? Pour répondre à ces questions, je compte sur ma grande culture, ma subtile intelligence, mais surtout sur les lettres que je reçois, aux Editions du Square, 10, rue des Trois-Portes, 75005 Paris.

bien connaître leurs réactions. Si tu avais vu la tête du guichetier des allocations familiales lors des démarches pour le salaire unique (eh oui ! nous sommes loin de nous être coupés du système) ! Ou celle du propriétaire à qui nous demandons sa piaule à louer : « Mais, dit-il à mon compagnon, vous avez bien un métier ? ». Et il faut en donner, des explications aux collègues de travail qui demandent « qui garde vos enfants ? ». Est-ce qu'on pose cette question aux hommes qui travaillent ?

Bon, j'arrête de beurrer cette grosse tartine que tu ne vas peut-être pas avaler. Mais ça fait un moment que j'avais envie de t'écrire surtout après le texte de Nahon qui m'avait fait plus d'une fois bondir, là, entre autres, où tu as toi-même relevé, après coup, des grosses failles. Mais c'est du passé ! (...)

By by

Françoise Canjillon
Clinique chirurgicale
Pavillon A.-Broca
44500 LA BAULE »

DU COTE DE CHEZ VOUS :

● **ASNIERES.** Un type jeune (21 ans) ex-étudiant de psycho, ex-joyeusement anar, ex-lecteur d'« Actuel », ex-beaucoup de choses mais n'éco-pensant, semble-t-il, et se sentant particulièrement bien en présence d'enfants, aimerait participer à une « communauté élargie », ou à quelque expérience d'éducation différente. En particulier, il aimerait entrer en contact avec les gens de NANTES et LA ROCHELLE qui avaient écrit le mois dernier. C'est : Christian MIGNOT, 16, rue Daniel, 92600, ASNIERES.

● **LYON.** Un peu tristet, un peu seul, un peu sympathisant PSU et ne sachant pas ce qu'il veut mais désirant rencontrer « des gens qui rêvent et qui pensent » : Jean-Pierre SIMON, 19 Montée de l'Observance, 69009 LYON.

● **JURA.** Une fille assez paumée et se posant des tas de questions : valeur des diplômes, rôle de l'éducatrice en IMP ou autre Centre d'Observation, aimerait rencontrer des gens ayant des idées sur la question. M'écrire je transmettrai.

● **DINARD.** Ils ont des hectares à cultiver biologiquement et ils le font. Ils ont deux gosses de 2 ans 1/2 et 7 mois à ne pas trop esquinter et ils

essayent. Ils vendent des produits biologiques et c'est pas trop cher. Ils se proposent de regrouper les expériences de communautés à éducation différente pour la région Bretagne, et aimeraient entrer en contact avec les centres de Nantes et La Rochelle. Erivan de CAMBOURG, 75, rue du Maréchal-Leclerc, 35 DINARD.

● **CONTACT-EDUCATION.** Comme 3 000 privilégiés, paraît-il, j'ai reçu gratuitement le n° 01 de cette mini-publication. Il est absolument dénué d'intérêt, ce qui ne veut pas forcément dire que les suivants ne seront pas passionnants. On y cherche des sous, des camionnettes, des bandes dessinées sur l'éducation et des traducteurs hollandais et allemands. Adhésion donnant droit à la réception des dix premiers numéros : membre actif 25 F - membre bienfaiteur 75 F. A adresser à : CONTACT-EDUCATION, 10, rue du Pélican, 75001 Paris. Permanence les lundi et mardi de 19 h à 22 h.

● **MA POMME.** Auriez-vous l'extrême obligeance, en règle générale, de me faire savoir la suite de vos contacts et de vos activités ? Merci. (A suivre)

Isabelle.

LES PETITS ECHOS DE LA MERDE

La nature ? On la défend comme des fous !

Pour le journal « Mieux-Vivre », sorte de ligne Maginot anti-papiers gras, il faut pas mélanger la politique (caca) et la défense de la nature. Par exemple le « guide du militant » de Langlois, c'est un bouquin utile à lire, en dépit du fait que son auteur est un révolutionnaire et ex-objecteur de conscience. Il en résulte tout à fait logiquement, qu'on peut être abonné à la fois à « Mieux-Vivre », « La Nation », « TAM », « Le rotarien » et le « Bulletin du CNPF » sans être pour autant victime de ces horribles contradictions qui rendent amer le café matinal. Dans son dernier numéro, « Mieux-Vivre » parlant de Concorde affirme que le développement de la technologie peut et doit être compatible avec la vie. Quant à la Charte de la Nature, dont ce canard fait grand cas, elle s'honore de compter dans son comité d'honneur les noms prestigieux de Louis Leprince-Ringuet, de l'académie des Sciences ordinaires, et Louis Néel, de l'académie des Sciences nucléaires, deux des plus grands propagandistes de l'atome militaro-civil. Ceux qui y verraient une contradiction sont de mauvais esprits.

Passe-moi la rhubarbe !

« Les hommes de science sont les nouveaux jardiniers de la Terre » a déclaré M. Charbonnel, ministre de l'industrie, au cours de la remise du prix « Institut de la Vie », décerné par EDF, BP et la Banque de Paris et des Pays-Bas, au professeur René Dubos, auteur d'un livre fameux « Nous n'avons qu'une terre ». Et pas assez de jardiniers. C'est M. Louis Néel, jardinier bien connu, qui a remis son prix au Professeur Dubos. C'était notre série : « accumulons les breloques, l'apocalypse attendra, et nous serons plus crédibles pour en annoncer la venue... »



M. Néel (à droite) remet son prix au professeur René Dubos, en présence de M. Jean Charbonnel.

(Photo Max Micol Agles)

Debré est parti, la France est perdue, prions !

Avant de prendre un repos bien mérité sur les conseils de son psychiatre, le Professeur Choron, M. Michel Debré, ministre de l'intégrité de nos frontières, avait eu trois idées : « Concorde

ferait un magnifique bombardier supersonique, l'Airbus pourrait facilement transporter nos troupes, et la France aura besoin de satellites d'observation militaires à partir de 1980. » A la lecture de ces idées, nous sommes heureux de constater que l'état de santé de M. Debré est en nette amélioration et nous permettons de lui souhaiter une excellente retraite.

On a reçu ça

A QUOI SERT L'ARMÉE

Tel est le titre du communiqué que M. Chastang, Maire de Saint-Germain-en-Laye, a remis, pour insertion dans leurs colonnes, au « Courrier Républicain » et à la « Liberté de la Vallée de la Seine », hebdomadaires locaux. Avec l'autorisation de M. Chastang, T.A.M. publie le texte intégral de ce communiqué : Le 10 janvier à 14 heures, le Centre de Transfusion Sanguine de Saint-Germain-en-Laye, ayant un besoin urgent de disposer de sang, s'adressait aux militaires du Quartier de Gramont pour les convier à ce geste humanitaire.

Une heure après, c'est-à-dire à 15 heures, environ 70 donneurs se présentaient au Centre, parmi lesquels : 1 lieutenant-colonel, 4 capitaines, plusieurs sous-officiers, 50 hommes de troupe, répondaient généreusement à cet appel.

Alors qu'ils sortaient du Centre, ils eurent la stupeur de lire une affiche qu'ils n'avaient pas remarquée en entrant, et ainsi rédigée :

« A quoi sert l'Armée
A briser les grèves. »

A cette stupide contre-vérité qui se voulait injurieuse, les militaires du quartier Gramont ont répondu par leur générosité; qu'ils en soient chaleureusement remerciés.

Et aux révolutionnaires de salon qui se posent la question de savoir à quoi sert l'Armée, ceux dont la vie aura été sauvée parce qu'un après-midi de janvier, des militaires de carrière et du contingent auront spontanément répondu à l'appel qui leur était adressé, répondront à leur tour : A donner son sang pour que nous puissions vivre.

Il va sans dire que sitôt alertés, les Services Municipaux ont immédiatement enlevé l'affiche.

Nouvelles des petits bateaux

En Australie et Nouvelle-Zélande, l'opinion a obligé les gouvernements récemment élus (travailleurs) à manifester contre les essais nucléaires français dans le Pacifique. M. Cairns, mi-

nistre australien du Commerce extérieur, a proposé que les forces navales des deux pays assurent la sécurité des flottilles protestataires qui veulent empêcher les essais en croisant dans la zone concernée. L'an dernier, un navire de guerre français avait éperonné l'un des bateaux pacifistes. Mais, quelques jours après, M. Cairns, qui se prétend adversaire acharné des essais nucléaires, revenait sur sa proposition, croyant savoir « que le gouvernement français n'entreprendra pas d'expériences avant que les entretiens envisagés entre l'Australie et la France aient pris fin. » Position bizarre, mais M. Cairns n'est-il pas ministre du Commerce extérieur ?

Et, comme par hasard, au même moment, les dirigeants des dockers australiens faisaient abandonner le boycott du méthanier français « Descartes ».

Par contre, la Rugby League australienne menace, si les essais sont poursuivis, de poser un lapin à l'équipe de France de rugby. Entre les sous et le ballon ovale, qui gagnera ? Vous ricanez ? Nous aussi.

Enfin, les pays riverains du Pacifique veulent déclencher une procédure devant la Cour Internationale de La Haye. Vous ricanez encore ? Vous n'avez donc aucune confiance dans les organismes internationaux ? Y a plus de jeunesse...

Ne vous laissez pas dépasser par l'événement !

REGLES « OMARO »

N. 5 -

Effets des explosions nucléaires au sol, aériennes, dans un port. - Suivant puissance de la bombe (1 kilotonne à 500 mégatonnes), dégâts dus aux effets de souffle, thermiques et radioactifs sur population, bâtiments et communications. Calcul des doses reçues, du délai de séjour des sauveteurs pour ne pas dépasser une dose fixée, etc., d'après les travaux du Colonel PETIT et du Général TEISSIER

8370

(Découpé dans le catalogue des papeteries Gaspard, à Paris rayon « règles à calculer »).

Six de trop

Peter Ferris est un petit Anglais de cinq ans. Avec ses parents, il logeait dans une de ces tours qui rapportent tant aux promoteurs. Mais Peter se sentait mal, avait des insomnies, n'éprouvait aucune joie, était comme anémié. De plus, il avait une peur panique de l'ascenseur, l'appartement se trouvant au sixième étage.

Depuis quelque temps, Peter va mieux. Les médecins mirent bien du temps à trouver sa maladie et combien d'ordonnances sans effets furent prescrites aux Ferris ! Enfin, l'un de ces éminents spécialistes trouva : il ne fallait plus que Peter vive au-dessus de la terre, il était victime du mal de l'air. La municipalité ayant relugé les Ferris au rez-de-chaussée le mal disparut.

Nous recommandons donc vivement à

tous ceux que l'on entasse dans les tours, HLM, immeubles, aussi scandaleux que malsains et démesurés, vieux ou neufs, de se laisser maigrir, de refuser tout jeu, de briser les cadences, d'arrêter la télé, bref de faire le malade et d'exiger, « G.O. » en mains, d'être tous relugés au rez-de-chaussée. Après quoi, la santé revenue, vous ferez la fête car se sera l'an 01, les promoteurs n'auront plus de fric, ils auront mis les banques en faillite et vous aurez occupé les maisons abandonnées des campagnes.

Un seul mot d'ordre : « Tous au même niveau ! »

On a dégueulé sur ça :

DES TÉMOIGNAGES BOULEVERSANTS

Le Corps d'Élite vit en marge du commun. Il n'est pas seulement capable de bravoure et d'efficacité supérieure. Il est la caste sacerdotale de la guerre. Il en sublime les vertus, en assume l'horreur, en célèbre les rites.

Ce sont les pages les plus saisissantes de son histoire que les Éditions du Cap osent vous présenter ici, en 10 précieux volumes.

Qu'ils soient Légionnaires, Paras, Samourai ou Marines, ces hommes sortent tous de la même veine, celle de l'audace !

Riches seulement de leur courage, ils ont, à travers des combats acharnés, servi leur patrie avec une bravoure aveugle. Vivant en marge du commun, dans le vent, sur les terres sauvages, ils n'obéissent qu'à une seule loi : la loi du sang.

Ces dix ouvrages fantastiques, vous feront vivre des aventures violentes et souvent tragiques. Elles vous tiendront en haleine jusqu'à la dernière page !

COMPOSITION DE LA COLLECTION

LES PARAS

par Erwan Bergot

LES COSAQUES

par Yves Bréhéret et

Henri Charbonneau

LA LÉGION

par Erwan Bergot

L'AFRIKA KORPS

par Erwan Bergot

LES SAMOURAI

par Jean Mabire et Yves Bréhéret

LES COMMANDOS

par Marc Flament

LA HAGANAH

par Thierry Nolin

LES CORPS D'ÉLITE DU PASSÉ

(ouvrage collectif)

LES MARINES

par François d'Orcival

LES WAFFEN SS

par Henri Landemer

(Éditions du Cap, Monte-Carlo)

Chez les irresponsables

Il n'est donc pas vrai que la Terre soit en danger de crouler sous un Himalaya d'êtres humains à nourrir. Pas avant longtemps du moins, deux millénaires ? Personne ne le sait, car personne n'est actuellement capable d'entrevoir les solutions que nos descendants sauront appliquer à ce problème qui sera spécifiquement le leur.

Lucien BARNIER

(Dernières nouvelles d'Alsace 16.2.73)

LES PETITS ECHOS DE LA MERDE

On a lu ça dans le bulletin du Syndicat national de l'enseignement supérieur

L'accusation générale contre la Science

On assiste aujourd'hui à un déchaînement de critiques provenant d'un courant de pensée pessimiste et irrationnel qui n'épargne évidemment pas — bien au contraire — la recherche universitaire. Elles présentent plusieurs aspects. La crise écologique met en cause la notion même du progrès scientifique dont découle la technique. Les scientifiques sont comparés à des apprentis sorciers responsables en dernier ressort de la pollution, de la détérioration de la vie, de l'asservissement de l'homme à la technique, etc. En France, un très petit nombre seulement d'enseignants-chercheurs ont été trompés par cette assimilation et ont abandonné en se réfugiant dans des dérivatifs dont le phénomène hippy et les communautés contemplatives sont les marques extérieures les plus innocentes.

Par contre cette campagne de dénigrement a eu, semble-t-il, une résonance assez importante dans une partie de l'opinion publique soumise aux difficultés croissantes de la vie et qu'une certaine presse essaie de maintenir dans un état d'aliénation afin de retarder sa prise de conscience. Le Syndicat doit se faire un devoir d'y répondre par tous les moyens dont il dispose: prise de position de ses adhérents, conférence de presse, tribunes libres dans les journaux, etc.; il ne convient d'ailleurs pas seulement de mettre en garde contre la confusion entre la Science et l'utilisation qui en est faite par la « Société industrielle », encore faut-il dire que le concept même de « société industrielle » est vide de sens si l'on ne précise pas de quel type de rapports économiques il est question: capitalistes ou socialistes? La recherche du taux de profit maximum impose des contraintes sur les coûts de production incompatibles avec la mise en application de méthodes assurant le respect du site et des bonnes conditions de la vie; en économie socialiste par contre, le problème ne se pose plus en terme de profit et de nombreux exemples (automatisation complète de travaux insalubres, récupérations de gaz et poussières, déplacement d'usines...) attestent que l'amélioration peut porter non seulement sur la productivité, mais sur la qualité au sens écologique du terme du processus de production. Il est certain d'ailleurs que dans notre pays le programme de nationalisation de secteurs clés de l'économie permettra de corriger notablement le déséquilibre dû aux nuisances et dans cette optique le rôle de la science sera déterminant.

C'était notre rubrique: si EDF était nationalisée, les centrales nucléaires seraient non-polluantes!

Week end écologique en forêt de Montmorency. 26-27 mai camping, bouffe bio-prévue. Tous renseignements: J.P. Favre Ed. La T. du Val d'oise Est. S.A. 4c. Longchamp. 95 1081 MONTMORENCY.

Nouvelles du petit commerce

TALC
à l'hexachlorophène

Comme tous les produits de la gamme Mixa-bébé, le talc est hypo-allergique et ne présente aucun risque d'irritation, même pour les épidermes les plus sensibles.

L'hexachlorophène qu'il contient donne au talc Mixa-bébé des propriétés antiprurigieuses; l'épiderme des bébés se trouve ainsi protégé des échauffements dus aux couches.

Les composants les plus fins ont été sélectionnés pour l'élaboration de ce talc particulièrement doux et adapté au grain de peau des bébés.

Formulés sous contrôle médical

5 produits hypo-allergiques pour la toilette de bébé

Mixa bébé

CREME ISOLANTE
à l'huile de calophyllum

Comme tous les produits de la gamme Mixa-bébé, elle est hypo-allergique et ne présente aucun risque d'irritation, même pour les épidermes les plus sensibles.

La crème Mixa-bébé, de par sa texture (émulsion E/H), forme un écran protecteur qui isole des couches la peau sensible du bébé.

L'application régulière de la crème Mixa-bébé prévient l'apparition de rougeurs dues à la fermentation de l'urine (érythèmes lessivés).

A base d'huile de calophyllum, connue pour ses propriétés cicatrisantes et calmantes, elle atténue rapidement, puis supprime, les rougeurs déjà existantes.

Aucun danger!
Puisqu'on vous le dit!

La Meuse légèrement radio-active aux Pays-Bas

La Haye, 9. — M. L. Stuyt, ministre néerlandais de la Santé publique a confirmé, en réponse à des questions écrites de parlementaires, que les eaux de la Meuse présentent à un léger degré de radio-activité.

Le ministre a précisé que cette forme de pollution serait due aux déversements de déchets radio-actifs effectués par la centrale nucléaire franco-belge de Chooz (Ardennes françaises).

M. Stuyt a ajouté cependant que le degré de radio-activité de la Meuse ne présentait aucun danger pour l'approvisionnement en eau potable des Pays-Bas et qu'aucune mesure, sinon un contrôle plus sévère ne s'imposait pour le moment.

(La Nouvelle République, 10.1.73)

Nouvelles de la guerre de l'énergie

Sur le front français la bataille redouble entre les divers producteurs d'énergie. L'EDF accentue sa politique de promotion du « tout électrique » tandis que les pétroliers contre-attaquent sur le thème « le fuel c'est moins cher » alors que le troisième larron, Gaz de France, attend pour placer sa camelote que l'émotion consécutive à diverses explosions se soit calmée. Sur le front international, la situation est critique aux USA. Les « conservation-

nistes » mettent à profit les diverses législations, différentes selon les états, pour stopper la construction de toute centrale, nucléaire ou au fuel, et de toute raffinerie, plaçant l'Amérique au bord d'une crise dramatique de pénurie énergétique. C'est dans ce contexte qu'il convient d'apprécier l'offre américaine de construire une super-raffinerie aux Antilles, province française qui se voit offrir là une possibilité de sortir enfin de son moyen âge ensoleillé. Les Antillais n'ont pas été consultés, mais le gouvernement français semble

s'orienter — à leur place — vers une solution favorable. Comprenez favorable aux intérêts de la compagnie pétrolière américaine. Cela va sans dire. Nous ne pouvons que nous féliciter de ce choix qui permettra d'augmenter l'importation de véhicules et d'appareils de chauffage aux Antilles et d'y trouver sur place une fourniture intéressante des autres produits de distillation: propane, butane, hexane, octane, essence d'aviation, white spirit, huiles de graissage, paraffine et bitume. Le bonheur en somme!

Appel aux lecteurs

Suite à différentes lettres, il s'avère qu'il est plutôt difficile, dans certains coins de France (de Suisse et de Belgique...) de se procurer « La Gueule Ouverte » auprès de certains marchands de journaux, soit qu'ils n'en reçoivent pas, soit qu'ils n'en reçoivent pas suffisamment... Dans ce cas-là, le mieux est de s'abonner (et de faire abonner ses amis, tous ses amis!)

Abonnement: 40 F (45 F pour l'étranger) par chèque bancaire ou postal ou mandat, à adresser directement aux Editions du Square, 10, rue des Trois-Portes, Paris (5^e).

P.S.: rien ne vous empêche de diffuser vous-mêmes le canard, en en commandant au moins 10 numéros, directement au siège administratif, et en réglant à la commande à raison de 2,10 F l'exemplaire.

REDACTION

ancienne mairie d'Outrechaix
73400 - Ugine

Rédacteur en chef:
Pierre Fournier

Rédacteur en chef adjoint:
Emile Prémillieu

Secrétaire de rédaction:
Martine Joly

ADMINISTRATION

Editions du Square
SARL au capital de 30 000 F
10, rue des Trois-Portes, Paris-5^e
Tél.: 633.27.34

Directeur de la publication:
Georges Bernier

Dépôt légal: 2^e trimestre 1973

Photocomposition OFFPRINT
32, rue Olivier-Métra, Paris-20^e
Impression:
Les Marchés de France, Paris.

Distribution N.M.P.P.

Abonnement 1 an: 40 F
Etranger: 45 F
(Envoyer aux Editions du Square)

ANNONCES

FOIRE INTERNATIONALE DE LILLE

Du 17 au 28 mai

Le thème est le suivant : ARTS ET TECHNIQUES DE L'ENVIRONNEMENT.

L'armée, la gendarmerie, etc., parleront de leur action envers l'environnement !...

Les PDG des boîtes les plus polluantes viendront rassurer les gens et nous dire qu'il n'y a aucun danger.

Pour plus de renseignements, contactez : Danièle CHEVALIER. Tél. : 57.12.87, poste 52.

A LILLE

On est en train de créer quelque chose de chouette. Une sorte de carrefour communautaire, où les gens qui sont à la recherche de quelque chose de différent se regroupent. Un tas d'idées jaillissent...

Pour les gens qui veulent faire quelque chose de sympa, avec une prise de conscience écologique, contactez-nous.

Ouvert chaque après-midi.

Réunion chaque vendredi soir 20 h 30. LES AMIS DE LA TERRE, 51, rue de Gand, 59 - LILLE.

CAMPAGNE GREEN PEACE

La marche internationale GREEN PEACE quittera LONDRES le 13 mai. Pour se diriger vers DOUVRE. Arrivera à OSTENDE (Belgique) le 19 mai. Continuera vers COURTRAI (le 24 mai), LILLE le 26 mai et PARIS le 2 juin.

Le passage à la frontière franco-belge se fera le 26 mai (un samedi).

Venez-y nombreux. Il faut qu'il y ait beaucoup de gens des deux côtés de la frontière. On peut rejoindre la marche à n'importe quel moment.

Pour plus de renseignements contactez :

Pierre FABRE, MDPL, BP 126 10 - PARIS. Tél. 246.52.51.

ou : Yves DEBARGE, AMIS DE LA TERRE DU NORD, 51, rue de Gand, 59 - LILLE. Tél. 54.61.29.

Pour cette marche, il faut de l'argent, pour l'information, la bouffe, etc. Envoyer au MDPL, CCP 22 72.22 PARIS,

ou : aux AMIS DE LA TERRE DU NORD.

Libellez : Marche Green Peace.

Il faut des gens pour héberger les marcheurs sur le chemin.

NOUS DISONS « NOUS »

Suite à votre article « Servez-vous » dans la rubrique « du côté de ceux qui disent « je », nous disons « nous » :

Nous sommes treize dans une grande baraque avec 30 hectares de terre (10 de bois, 20 cultivables). Nous sommes regroupés un peu par hasard ; un point commun : la même envie de vivre li-

bres, donc de faire éclater les structures existantes. Autre point commun : notre incompétence à mettre en fonctionnement une ferme agro-biologique sur les 30 ha et notre désir de le faire pour plusieurs raisons : manger, participer avec le surplus à des circuits parallèles. Et puis nous ne voulons pas vivre à la campagne sans être paysans. Nous cherchons à contacter des gens ayant connaissance et pratique réelles en agriculture biologique, et désirant vivre une expérience communautaire. Nous avons des enfants et nous aimerions en avoir d'autres. Adresse postale : VIDAL, 1, rue de la Commune-de-Paris - 93 - ILE-STE-DENIS, qui transmettra.

Un nouveau groupe écologique à Melun. Il sera même inscrit au journal officiel. Pour tous renseignements :

Groupe écologique Seine-et-Marnais. Yves CARAYON - 23, rue René-Baillant - 77190 DAMMARIÉ-LES-LYS.

MONTRES-BRACELETS ET RADIO-ACTIVITE

Les horlogers qui veulent en savoir plus sur les rayonnements émis par les montres qu'ils vendent peuvent écrire : Jean PIGNERO, 12, rue des Noyers - 77161 GUIGNES. Joindre une enveloppe timbrée rédigée à votre adresse.

D'AJACCIO, le Comité anti-pollution réalise un journal « Pollution Basta ». Ce journal sera envoyé contre 1 F à tous ceux qui en feront la demande. Numéro de mars : Spécial boues rouges.

Comité anti-pollution d' Ajaccio, 4, rue de la Barrière - 20000 AJACCIO.

SURVIVRE-AMIS DE LA TERRE CALVADOS

Organise un service de cars le 6 mai pour le moratoire de l'énergie nucléaire à Paris.

Pour contacts, renseignements et inscriptions : Jacques LAMARCHE, 37, route de Rouen, Escalier L - 14000 CAEN.

NANTES et les bords de l'Erdre.

Une association s'est créée pour défendre les bords de l'Erdre contre un projet d'autoroute. C'est le coin chouette de Nantes. Alors :

Association Nantaise de Défense des Rives de l'Erdre, 4, bd des Professeurs-Sourdille - 44 - NANTES. Soutien financier : 5 F. Pour renseignements sur les réunions : tél. : LAMEAU, 74.93.00.

COMITE DE DEFENSE SOUSSOUEOU OSSAU

La lutte contre le projet d'une station de ski de 7 300 lits dans la cuvette de Soussoueu, dernière vallée entièrement sauvage des Pyrénées, a été engagée par la SEPANSO Béarn avant les élections et continue.

Le 27 février la réunion de lancement du comité de défense avait été empêchée de se tenir par un groupe de 250 personnes venues de la vallée d'Ossau et fanatisées par le conseiller général et un des maires de la vallée. Par des danses et des chants folkloriques ininterrompus pendant deux heures, ils ont interdit aux orateurs présents de pouvoir s'exprimer. Bel exemple d'antidémocratie en pleine période électorale. La majorité des manifestants était en fait représentée par les promoteurs et commerçants qui vivent du ski local mais il y avait peu de paysans ou d'ouvriers. Il y aurait eu par contre dans la masse des bandes armées et la police aurait, d'après des bruits divers, reçu des ordres pour ne pas intervenir et laisser massacrer les « écologistes » en cas de bagarre. Les Renseignements généraux présents étaient d'ailleurs fort inquiets.

Finalement les futurs membres du Comité de Défense devaient quitter la salle pour aller tenir dans un local voisin l'assemblée constitutive de cette association dont les statuts étaient déposés quelques jours après.

Une brochure explosive a été éditée, qui dénonce les divers scandales d'ordre écologique, économique et administratif (la zone est avalancheuse notamment), qui entourent la création de cette station de ski, cette brochure peut être envoyée à toute personne intéressée (3 F).

La presse locale s'est alors emparée de l'affaire. Actuellement le projet de station a pris un coup sérieux et le maire de la commune intéressée serait déjà sur le recul.

Le Comité de Défense continue la lutte et comme à Cervières a des chances de gagner, mais il n'a pas d'argent et a besoin d'aide.

Aidez-le. Adhérez (adhésion gratuite) mais envoyez ce que vous voulez au nom de B. HOURCADE, Comité de Défense de Soussoueu-Ossau résidence de France « Champagne », avenue Thiers 64 PAU.

CAUSERIE-DISCUSSION : « L'APPLICATION DE LA COOPERATION ET DE LA CREATIVITE A LA VIE QUOTIDIENNE ».

But : l'épanouissement de l'individu, à travers des groupes d'entraide mutuelle qui seront formés par la suite (entraide pratique et psychologique : travail, loisirs, vie affective, etc.).

MARDI 8 MAI et JEUDI 10 MAI à 20 h 30 au Centre Américain - 261, bd Raspail, PARIS 14°. Entrée : 7 F.

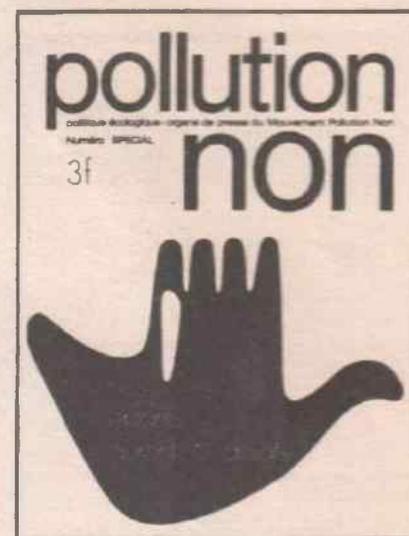
Pour aider à faire imprimer le numéro de la revue CHAMAN sur :

ÉCOLOGIE ET TELLURISME : RELIGION DE LA TERRE

qui contiendra des textes inédits de : ROGER OTAHI, poète et critique d'art, philosophe, THE LESOUALC'H, romancier de la « Vie Vite » et auteur de « La peinture japonaise » et « L'érotisme du Japon » ; Michel COSEM, auteur de « Haute Serre » ; Gil JOURNAL, poète de « Banlieue d'aérea » ; Robert GAUD, auteur de « La maison

brûlée » ; Jean MALRIEU, poète de « Le nom secret » ; Michel JOURDAN, poète et auteur dramatique pour l'ORTF et R. DE MILLES.

Souscrivez à ce numéro de 50 pages, format livre, en versant 10 F à Michel JOURDAN, B.P. 9 84240 LA TOUR-D'AIGUES ou au CCP 487 85 MARSEILLE (M. JOURDAN).



POLLUTION NON n° 3 est paru. 44 pages, 3 F - l'abonnement 15 F (5 n°) ; 12, rue du Grand-Clos, 45200 - MONTARGIS.

Suite à leur rencontre lors de la kermesse écologique et à leur action commune au congrès « Nature et Progrès » en novembre 72, des individus appartenant aux groupes tels que :

- Les Amis de la Terre, le Comité Anti-nucléaire (Paris),

- Le Courpatier, le Mouvement Uranien, et des isolés se réunissant chaque soir depuis cette date, de façon tourmente, pour mettre en place sur la région parisienne des réseaux, en particulier :

- Alimentation, Santé, Artisanat et Technologies douces, Récupération. Ils s'auto-organisent et s'auto-gouvernent selon la formule générale de l'AUTOGESTION et de la PARTICIPATION solidaire et effective de tous à l'ensemble des tâches et des responsabilités.

Ils ne publient ni canard, ni bulletin, mais des fiches ou des feuilles sur papier libre...

Pour toute information ou pour une participation éventuelle, contacter l'un des groupes en spécifiant « RESEAUX // » :

Amis de la Terre, 25, quai Voltaire, Paris 7°.

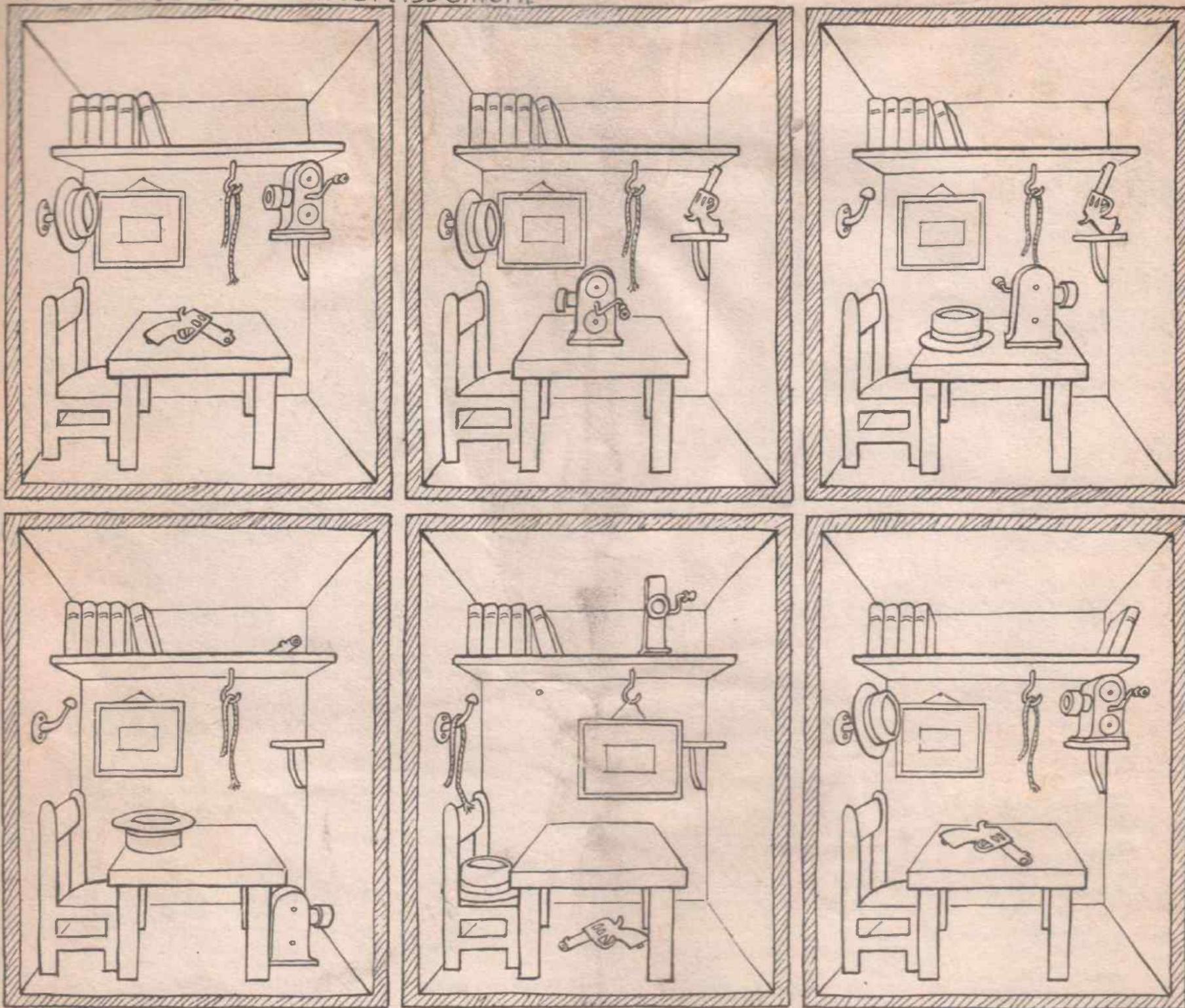
Comité anti-nucléaire de Paris : Pierre et Catherine Mellet poste restante PARIS 136.

Le courpatier de Paris
Le mouvement uranien Apt. 3961 10/12, rue Charles-Péguy, 93240 STAINS.

SAINT-NAZAIRE, le printemps

Création d'un groupe écologique. Réunions tous les lundis à 20 h au foyer des Jeunes Travailleurs, rue du Soleil-Levant.

CHAMBRE 27 "divertissement"



EXACT ! C'EST MOI QUI M'OCCUPE DE LA CHAMBRE 27
 NON ! J'AI JAMAIS VU LE PROPRIÉTAIRE.
 TOUT SE PASSE PAR LETTRES.
 UNE FOIS PAR SEMAINE JE REÇOIS UN MOT OÙ IL Y A
 ÉCRIT CE QUE JE DOIS CHANGER DE PLACE ET OÙ JE DOIS
 LE METTRE.
 PAR EXEMPLE : TELLE CHOSE À TEL ENDROIT, TEL TRUC À
 TEL AUTRE, ETC...
 J'AI UNE CLÉ, JE MONTE, J'OUVRE, JE FAIS CE QU'ON M'A
 ÉCRIT DE FAIRE, ÇA ICI, ÇA LÀ, BON, J'AI RIEN OUBLIÉ ?
 JE VÉRIFIE, BON, JE REFERME À CLÉ ET PUIS VOILÀ !
 ET LA SEMAINE D'APRÈS, MÊME TOPO.
 S'IL M'EST JAMAIS VENU À L'IDÉE DE DÉSOBEIR AUX INSTRU-
 CTIONS ? DE PAS METTRE EXACTEMENT LES CHOSSES À LA
 PLACE DEMANDÉE ? POURQUOI ? PAR CURIOSITÉ ? POUR VOIR
 CE QUI ARRIVERAIT ? DITES DONC ! J'AI PAS ENVIE DE PERDRE MA
 PLACE, MOI. NOTEZ QU'IL Y A BIEN DES FOIS OÙ ÇA ME
 TENTE. JE DIS PAS QUE J'ESSAYERAI PAS UN JOUR...
 MAIS PLUS TARD ! QUAND LES ENFANTS SERONT ÉLEVÉS.